

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

DES CATASTROPHES NATURELLES

SUIVI DE

LE CORPS ACCIDENTÉ DE L'AMÉRIQUE :
UNE POÉTIQUE DES LIEUX CLOS

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MARIE PARENT

NOVEMBRE 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à Jean-François Chassay,

Pour ta disponibilité totale — d'horaire et d'esprit —, pour tes encouragements, bien sûr, ta patience et ta confiance sans borne face à mes nombreux doutes, ta lecture à la fois ouverte, précise et rigoureuse.

Merci à Nelly Duvicq,

Pour ta lecture attentive et éclairante du dossier d'accompagnement.

Merci à Fannie Loiselle et à Marie-Andrée Arsenault,

Pour votre accompagnement tout au long du processus d'écriture des nouvelles. Pour vos remarques nombreuses, incisives et incroyablement inspirantes.

Merci à Annie-Christine Roberge, Laurianne Thuot et Ariane Laguë-Barret,

Pour les idées partagées, et l'amitié.

Merci à Kevin Goudreau,

Pour ton appui inconditionnel et ta lecture sans complaisance.

Merci également au Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et au Fonds québécois de recherche sur la société et la culture (FQRSC) pour leur soutien financier.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	iv
DES CATASTROPHES NATURELLES	1
La chute	3
Les soupers	9
La collation des grades	17
L'initiation	20
Interruptions	35
La maladie des amoureux	40
Une journée au travail	47
La mort de Mamie et autres histoires	55
LE CORPS ACCIDENTÉ DE L'AMÉRIQUE : UNE POÉTIQUE DES LIEUX CLOS	81
Introduction	82
Premier chapitre : L'Amérique par dedans	84
Autopsie d'une exigence	89
Autour de la quotidienneté	92
Une éthique de l'exigüité	97
Parler depuis le corps meurtri	101
Corps et conscience : remarques sur le dehors et le dedans	107
Comme un aveugle qui aurait recouvré la vue	112
Deuxième chapitre : Déclinaison du lieu clos : corps, maison, ville	117
Écriture du corps blessé, écriture de la tension	120
Corps et maison télescopés : des êtres sans habitat	126
Isolement et violence	131
La ville : passer le seuil	135
Conclusion	139
BIBLIOGRAPHIE	142

RÉSUMÉ

Ce mémoire en création littéraire se compose de deux parties :

La partie création présente un recueil de nouvelles : *Des catastrophes naturelles*. Les huit textes mettent en scène des énonciatrices de différents âges et de différents milieux, ayant en commun la solitude et une certaine apathie. Cette apathie, proche de l'engourdissement, est ébranlée par un « accident », un événement mineur qui tient lieu de rupture dans le texte, de blessure (réelle ou symbolique) ouvrant sur l'angoisse et l'agressivité des protagonistes. Selon la logique de l'accident, ce sont les corps des personnages qui sont d'abord atteints. À la suite du choc, ils expérimentent un rapport hors norme à la quotidienneté, ressentent son étrangeté de façon accrue. Intensifiant cette impression de décalage, les nouvelles prennent majoritairement place dans des intérieurs urbains (balcons, chambres, cours, voitures, bureaux), où les personnages sont confrontés à leur vertige.

Le dossier d'accompagnement s'intitule *Le corps accidenté de l'Amérique : une poétique des lieux clos*. L'enjeu principal de cet essai est d'interroger ma pratique d'écriture à travers l'exploration des lieux clos de l'intimité, paradigme négligé de l'imaginaire nord-américain. Le premier chapitre tente de déterminer s'il est possible d'appréhender l'Amérique « par dedans », c'est-à-dire par l'entremise d'un parcours intériorisé, en étudiant notamment notre rapport à la quotidienneté et au corps. Le deuxième chapitre s'intéresse à un réseau de lieux clos (corps, maison, ville) dont l'interaction dans les textes littéraires révèle la tentative d'habiter le continent et ses résultats ambivalents. Tout en établissant un dialogue avec des textes d'écrivaines québécoises et étasuniennes du 20^e siècle, je m'emploie à définir la poétique sous-jacente à la figure du corps accidenté, placée au centre de cette réflexion. En cernant les principes et les procédés qui ont présidé à la composition de mon recueil, je cherche à montrer que l'américanité d'une écriture ne se reconnaît pas aux décors qu'elle plante ou aux clichés qu'elle disperse ici et là, tel que l'a formulé René Lapierre, mais bien à une sensibilité particulière aux catastrophes les plus infimes.

Mots clés : nouvelle, américanité, corps, quotidienneté, lieu, ville, imaginaire de la fin.

DES CATASTROPHES NATURELLES

La peur, la lâcheté, le désespoir, la haine fructifient en nous, d'une poussée brusque, totale, envahissante qui, en un instant, se dispense de tout le processus établi des lentes évolutions de nos vies habituelles.

Il y en a parmi nous qui ferment les yeux, qui s'obstinent à ne pas croire à autre chose qu'aux gestes de la vie quotidienne, comme si ces pauvres gestes gardaient encore quelque pouvoir pour conjurer l'ordre nouveau qui s'avance.

Anne HÉBERT

LA CHUTE

C'est ce qui me frappe en premier le matin, en sortant du métro, la lumière et ses éclats roulant sur l'asphalte. Je reste un instant immobile devant cette beauté.

Puis. Puis je reprends l'enchaînement des mouvements automatiques, mettre un pied devant l'autre, tourner à l'est sur Jean-Talon, saluer l'employé de la pâtisserie dont je ne connais pas le prénom, ignorer mon envie de pipi, mon envie de fuir, penser : il fait déjà chaud.

Les néons de Fleurs Dutertre grésillent à quelques mètres de moi. Comme tous les autres commerces de la rue, la boutique a vaguement l'air d'un sex shop, criarde, flétrie, délaissée. Je respire deux ou trois grands coups, j'empoigne l'ourlet de ma robe pour me sécher les mains. Je suis prête à commencer la journée.

M. Dutertre est déjà là, je pousse la porte. Nous ne disons rien. Je me faufile entre les philodendrons de soie et les cactus en caoutchouc, je voudrais m'asseoir par terre et rire longtemps, mais l'humidité me prend aux narines. Il faut quelques minutes pour s'y habituer.

Je file vers les toilettes, referme la porte derrière moi. La climatisation fonctionne à plein régime, mes poils se dressent. Une fois sur le siège, je regarde l'urine couler lentement le long de la cuvette, je trouve ça fascinant, ce cerne jaune sur la surface blanche et brillante. J'essaie de fixer ma concentration sur de très petites choses, de minuscules détails. Comme apprendre par cœur le nom latin des fleurs et les répéter *ad nauseam* toute la journée. *Helianthus annuus*, *dianthus caryophyllus*, *gladiolus dubius*. Une prière. Ma litanie sacrée.

Cinq minutes que je suis arrivée, et M. Dutertre s'agite dans la boutique. J'écoute attentivement, j'écoute son impatience prendre forme de l'autre côté de la porte. J'en profite pour soulever ma robe, examiner les traces de l'été sur mon corps, la démarcation de la manche de mon t-shirt sur mon bras, les égratignures au mollet, la brûlure, là où la courroie de ma sandale serre le dessus de mon pied. Une piqûre d'insecte sous le menton. Il n'y a pas de miroir dans la pièce. Rien pour me rappeler à l'ordre, m'extraire de l'engourdissement. Je

reste là, la tête vide, ma robe roulée en boule autour de mon ventre. *Hibiscus rosa-sinensis*, *aster alpinus*, *solidago canadensis*.

Je finis par sortir des toilettes. « Bonjour. » M. Dutertre me réquisitionne d'un regard, me tend des plantes en pot, d'autres à suspendre, des bouquets. En un clin d'œil, je suis sur le trottoir. Je dispose les cactus et les plantes vertes sur les présentoirs. Les fleurs coupées dans leurs grands vases en plastique vont au sol, contre la vitrine. Je m'assois sur le tabouret, accroche mon plus beau sourire sur mon visage. Les voitures passent à toute vitesse, peut-être les conducteurs me jettent-ils un coup d'œil. Je croise et décroise les jambes pour qu'elles aient l'air longues et fines, je bombe le torse, baisse la tête, prends des poses. Je me demande ce que l'on doit vendre, des fleurs ou de moi, je m'imagine fuir avec un client en laissant cinq dollars dans la porte et ma robe sur le sol. Je suis le produit-vedette cette semaine, prenez-moi, prenez-moi.

Tous les jours de l'été, sur le trottoir. Le regard des passants coule sur mon corps. À travers les fleurs défraîchies, le lettrage pâli au soleil. Je souris, je fais la belle. C'est important. Avoir l'air de quelqu'un d'important.

Dahlia linearis, *cyclamen hederifolium*.

Guy, au garage d'en face, arpente sa cour de long en large, contourne les carcasses déglinguées. Tous les jours, il sort ses outils, se glisse sous un moteur, en ressort. Il n'a aucun client régulier. Ceux qui le connaissent savent qu'il n'est pas un bon mécanicien. L'après-midi, il regarde la télé dehors, sous une bâche bleue qu'il a tendue près de l'entrée. Hier, la bâche est partie au vent, il a plu sur la télé. Je ne sais pas ce qu'il fera cet après-midi.

M. Dutertre se tient derrière moi, je ne me retourne pas. Le soleil fond sur ses fleurs. Elles sont déjà molles. Je frissonne et je dévisage Guy dans sa cour. La journée n'avance pas. Toute la rue semble avoir trouvé de quoi s'occuper, sauf moi. J'ai l'air de boudier sur mon tabouret d'enfant. Puis je ris toute seule, je ris souvent. C'est l'ennui, ou le soleil.

J'attends l'arrivée du premier client, un mélange d'horreur et d'enthousiasme à l'idée de ce contact. Ma voix frêle en rencontrant une autre, le bruit d'un objet qui se casse. Il fait chaud aujourd'hui, les gens sont grinçants, tellement que ça fait mal. Je prends une fleur dans ma paume, je ne la donnerais à personne, c'est à pleurer, j'en étreins le cœur et les pétales, les écrase juste un peu. Elles exhalent un reste de fraîcheur. À les contempler longtemps on croirait voir des membres détachés de leur corps. Les fleurs teintes laissent échapper de grosses gouttes bleu-mauve. La vie s'échappe d'elles et c'est beau. Je tente de m'absorber dans cette idée; pour échapper au reste, j'agrafe les mots à l'intérieur de mon front. Mais l'odeur d'essence provenant de la rue m'embrouille, j'entends M. Dutertre crier au téléphone, c'est sa femme, j'oublie ce à quoi je pensais. Je ne comprends toujours pas ce qui m'empêche de me lever et de partir. Une sorte de politesse, j'imagine.

Je bouge mon bras au-dessus de ma tête pour attirer l'attention de Guy, lui crier bonjour, il est presque sourd et il ne m'entend que s'il me voit. Il est trop préoccupé par sa télé, il a l'air un peu stupide comme ça, immobile, accroupi devant l'écran noir. Ses yeux finissent par rencontrer les miens, je détourne la tête. Mon regard tombe sur mes ongles trop longs. Guy traverse la rue.

- Salut ma belle, as-tu vu ça le vent, hier? Faudra que je me trouve une autre TV.

Il rit trop fort. En faisant sauter ses épaules. C'est l'ennui, ou le soleil. Il plisse les yeux parce que je ne réponds rien. Il se demande si j'ai parlé. Je garde le silence pour le décourager.

- Ben oui, c'est ça. Je vais aller chez Martine tantôt pour lui demander une radio, au moins. C'est ben *slow* de notre bord ces temps-ci, comment ça va, vous autres?
- Même chose.

Tout son visage est tendu vers moi pour entendre. Je crois qu'il a saisi. Il affiche un sourire satisfait.

- Bon ben, c'est ça. On se voit plus tard, ma belle.

Je ne dis rien. Il traverse la rue, les épaules courbées, sa grande chaîne en or se balançant dans son cou. Sa peau trop brune. Il a l'air fatigué. Je voudrais qu'il sache que je sais. Pour sa solitude. Mais quand je le vois si proche, il me fait un drôle d'effet, ça ressemble à de l'asphyxie, une asphyxie tranquille. Alors je me tais parce que toutes les paroles sonneraient aiguës et vulgaires. Toutes les paroles ne se rendraient pas à ses oreilles, il plisserait les yeux et je frissonnerais dans la chaleur.

M. Dutertre doit s'être enfermé dans son bureau, je n'entends plus rien. Un grand silence sur Jean-Talon. C'est rare. Pas un marcheur, pas une voiture. Rien que l'asphalte et ses petites vapeurs. Comment peut-il surgir ce vide soudain dans la ville, cette absence généralisée. J'assiste à ce moment comme à un miracle. Je tends les mains vers le ciel. Elles restent sèches. Un enfant passe en criant, je replie mes mains sur mes genoux. Le poids se fait de plus en plus lourd dans mon abdomen, mon cœur bat juste un peu plus vite. L'immobilité me rend attentive à tous ces phénomènes, je me sens vieillir et ma peau se fissurer.

La porte claque, c'est M. Dutertre qui sort avec son balai. Chaque jour, à tout propos, il s'épuise à polir le trottoir, balaie, balaie, de la boutique au coin de la rue, jusqu'à en éroder la surface. Habituellement, le regarder s'agiter me distrait quelques minutes. Aujourd'hui je force mes yeux à errer dans la direction opposée. Le frottement des poils drus du balai sur le ciment m'apaise. Je suis de celles qui respirent mieux avec un bruit de fond.

Je cherche. J'attends quelque chose de la rue, comme si elle me devait une faveur, j'espère un grand cri, une flamme, un tremblement. Une catastrophe, peut-être. Si une des voitures de Guy explosait, et sa télé, et sa bâche, et son garage, j'ouvrirais grand les yeux et je tendrais les mains vers le ciel, suppliant que la pluie vienne le sauver, et la pluie tomberait, et je resterais là à contempler le mouvement. J'attends le spectacle. M. Dutertre parle avec Lina Casciato, du Café Lina. Le bruit de leur conversation me parvient. Je les observe, épie leurs gestes, leur façon de s'attirer et de se repousser, comme ils le font chaque fois que M. Dutertre tente d'échanger une rose contre un espresso. Il n'y a pas grand-chose à en dire, aucun cri, aucune flamme, juste un léger tremblement.

J'aperçois quelqu'un là-bas. Traversant au feu rouge, au coin de De Lorimier, un homme en chaise roulante. Il avance vite, je crois que c'est une chaise motorisée. Son énorme corps semble poussé par le vent, étonnamment gracieux. Je ramène mes pieds vers moi, j'essaie de me faire petite. La peur monte dans ma poitrine sans aucune raison, peut-être parce qu'il pourrait me tuer s'il fonçait sur moi, peut-être parce que son regard glisse un instant contre le mien et l'épingle. Je reste foudroyée.

Lilium martagon, begonia acetosa, chrysanthemum morifolium.

Un instant, une seconde, vous captez la menace sans savoir de quel côté elle viendra, vous êtes soudainement doté d'un savoir qui ne vous sera pas utile, parce que les illuminations ne sont jamais utiles, seulement obsédantes. La roue de la chaise se coince dans une fente du trottoir. C'est tout, ce n'est rien. L'homme se retrouvera à mes pieds, étendu sur le sol. Je sais que ça va arriver.

Et ça arrive. La roue de la chaise se coince dans une fente du trottoir. L'homme se retrouve à mes pieds, étendu sur le sol. Je pourrais dire que je savais que ça allait arriver, oui, je le savais, mais c'est inutile. L'homme souffle, crache. Ses bras déploient une force surhumaine pour décoller son visage et ses épaules du pavé. Mais rien ne bouge. Et moi non plus. Toute à ma contemplation, je suis figée. Il sue et saigne, ses jambes inertes ressemblent à deux limaces. Il sort un mouchoir de sa poche pour éponger son nez. Sa chute a fait descendre son jogging, et ses fesses à moitié nues tremblent au rythme de ses halètements. La peau blanche paraît fragile, striée de poils et de varices. J'essaie de comprendre.

Le visage de l'homme est tourné vers moi, mais il ne me voit pas, les yeux fermés, les joues gonflées, les lèvres pincées, on dirait qu'il boit de l'intérieur les larmes qui percent entre ses paupières. Il attend. Je me demande ce qu'il fait. Je me demande ce que je fais, à un mètre de lui, assise sur mon tabouret d'enfant, pleine d'horreur et d'enthousiasme. Seules mes lèvres bougent, je récite. Récite ma litanie sacrée. *Paeonia lactiflora, antirrhinum majus, iris versicolor.* Il ouvre finalement les yeux.

- Madame, j'allais trop vite. Pouvez-vous... pouvez-vous rapprocher ma chaise?

J'avais oublié la chaise qui est allée valser quelques mètres plus loin, deux roues sur le trottoir, deux dans la rue. Je me lève et vais vers elle. Je la tire, la stationne tout près de l'homme, je voudrais faire autre chose, je le regarde et j'attends, j'attends, je cherche. Je le regarde. Lui attend, me voit à peine, concentré à saisir l'ampleur de son humiliation. Les voix de M. Dutertre et de Mme Casciato se rapprochent. En quelques secondes, ils sont derrière moi, se jettent sur l'homme de toute la force de leur pitié. Tous deux peinent à le soulever, ils tirent sur ses bras, s'appuient contre son ventre. Lina Casciato plisse le nez, la sueur de l'homme a mouillé son chemisier crème. Ils réussissent enfin à le rasseoir sur sa chaise. Sans sourire, sans rien dire, l'homme repart, à toute vitesse, sans pleurer non plus. M. Dutertre me considère d'un air effaré, Mme Casciato secoue la tête. Il rentre dans sa boutique, elle rentre dans son café. Je me rassois tranquillement. J'ai eu ma catastrophe, grand mouvement aussitôt résorbé. Je ne savais pas que ça ferait si mal. Je vois Guy poser ses yeux sur moi, de l'autre côté de la rue. Il est déjà midi.

Je grignote mon sandwich, à la chaleur, la mayonnaise goûte fort. Je repasse les événements dans ma tête. Mon système de réflexes détraqué. J'imagine un docteur donner cent coups, mille coups sur mon genou avec sa petite mailloche, et mon genou mort. Et je ris, là, dans le soleil.

LES SOUPERS

Maintenant, le paon avait rassemblé son courage, et avançait, à petits pas balancés et saccadés, vers la cuisine. Il penchait la tête de côté et nous regardait de ses petits yeux rouges. Il avait sur la tête une crête de plusieurs pouces, petite aigrette de plumes. Il s'arrêta à quelques pas de la table et nous regarda.

Raymond CARVER

Le soleil dégoutait sur la brique des immeubles de l'autre côté de la ruelle, et toutes les poires du poirier menaçaient de s'écraser sur l'asphalte. Je me suis dit qu'on avait eu une bonne idée de manger dehors. Un morceau de liège flottait dans mon verre. Ma cousine et son mari tripotaient leurs aubergines, Marie-Ève parlait trop fort et Yannick buvait trop vite. Je regardais ailleurs de temps en temps.

J'apercevais nos voisins qui dévoraient de leur balcon nos assiettes, nos corps jeunes et notre arrogance. Je n'arrivais pas à oublier leur présence, je tournais constamment la tête, ne supportant pas d'être regardée, fixais chacun de nos spectateurs pour leur signifier que je les voyais aussi. Œil pour œil.

Yannick me pinçait la cuisse pour me signifier d'être plus concentrée, sois donc attentive à nos invités, tu as l'air d'une enfant. Je gigotais et pouffais de rire dans mon verre, j'aimais mieux qu'ils me pensent ivre qu'ennuyée. Ils m'ennuyaient, nous m'ennuyions, je ne pouvais pas croire que nous soyons si banals à notre âge.

- Êtes-vous sûrs que vous aimez les aubergines... Vous ne les mangez pas...
- Non, non. Oui, oui, bien sûr... Pas d'appétit ce soir.

Nous avons étudié, nous vivons dans une grande ville, nous sommes jeunes — c'est notre âge qui m'obsédait —, mais nos vies ressemblent à celles de nos parents. Et nous en sommes contents.

- Marie-Ève, ça se passe bien tes cours de japonais?

Marie-Ève était venue sans Nathan. Ils étaient nos voisins, et notre meilleur couple d'amis. Nous étions à l'âge d'avoir des voisins qui deviennent un couple d'amis. Nous venions d'apprendre que Marie-Ève et Nathan ne vivaient plus ensemble, alors nous avons perdu nos repères, sont-ils encore nos amis, sont-ils encore nos voisins, sont-ils encore des personnes qui méritent d'être fréquentées. Je crois que je n'avais plus envie de les fréquenter. Mais ce soir-là, un des derniers beaux soirs d'été, je ne voulais pas penser à ça.

Nous ne resterons pas tard. Daphné a son premier cours de natation demain matin, a dit ma cousine Rachel.

Rachel, médecin comme son mari, restait à la maison trois jours par semaine pour élever leurs enfants. Je lui ai demandé comment elle trouvait ça : les enfants. Elle m'a regardé drôlement.

- Pourquoi tu me demandes ça maintenant?
- Je ne sais pas.
- Tu sais que je les adore.
- Oui, mais... Tous ces après-midis avec eux... toute seule... Jean-François travaille beaucoup...

Elle a dit une phrase avec les mots « naturel », « épanouissement », « biologique », « amour profond ». Jean-François la couvait d'un regard tendre. Heureusement, les hippies d'en arrière sont sortis dans leur cour, et on s'est mis à dire des choses méchantes à leur sujet. Ça a détourné l'attention. Les hippies sortaient tous les jours pour brasser de la terre en égrenant des comptines. Toujours à chanter, racler, recueillir des chats. Les occupants changeaient de

mois en mois mais perpétuaient le même mode de vie. Ils étaient la curiosité du quartier, l'objet rare, la bête de foire. On se disait qu'ils auraient composté leur mère s'ils l'avaient pu. Marie-Ève et moi les observions à leur insu pendant des heures. Et ils étaient divertissants : la semaine d'avant, ils avaient dû mettre à la porte un clochard qu'ils hébergeaient. Deux jours plus tard, leur chat Lionel s'était empalé sur la clôture en sautant de la fenêtre. Ça avait été une semaine noire pour les hippies. J'avais crié à Marie-Ève de venir voir le chatdovre. Elle n'avait pas ri. Elle n'était plus là.

- Quelqu'un veut encore des aubergines?

C'est là que j'ai eu envie de raconter une histoire. Quand je ne sais pas quoi dire, j'ai toujours une histoire en poche, bien pathétique, pour faire rire les convives. Cette histoire-là était arrivée à l'amie d'un ami, dont on pouvait rire sans culpabilité.

« Éric et Nathalie — ce sont des noms fictifs — sont chez eux, un soir, quand le téléphone sonne. C'est Nadine, la meilleure amie de Nathalie, qui se fourre constamment dans des situations invraisemblables : cette fois-ci, elle est coincée à Granby parce qu'elle a suivi un amant qui l'a finalement laissée tomber. »

Je raconte pour que ça éclatè. Entre nous ou dans nos têtes, c'est selon. Provoquer quelque chose comme un grincement, jusqu'à ce qu'une étincelle jaillisse de nos paroles plates et lourdes. Nos paroles comme des pierres à frotter, c'est ce que je me dis. Pour que ça chauffe.

« Éric et Nathalie ramènent Nadine à Montréal dans leur voiture et passent la soirée à la réconforter. Nadine est passablement perturbée par son aventure en Estrie. La nuit venue, ils la couchent dans leur lit, entre eux, parce qu'il n'y a aucun autre endroit décent où la faire dormir dans leur deux et demi. Vers trois heures du matin, Nathalie est réveillée par des halètements. Nadine est en train de branler Éric. »

J'ai prononcé le mot « branler » avec difficulté. Il est resté suspendu dans l'air un instant avant de disparaître. Je ne suis pas une fille vulgaire. Je suis une fille sage qui dit des mots vulgaires.

« En colère, Nathalie blâme Éric, qui rejette tous les torts, expliquant avoir refusé à deux reprises les avances de Nadine : après deux refus, un homme ne se possède plus. Les portes claquent. C'est tout ce que je sais. »

Une bonne histoire pathétique, sans morale. Ils ont ri, sauf Marie-Ève, mais je n'y ai pas fait attention. Sexe et trahison, ça finit toujours comme ça, a dit Yannick. Non, j'ai répliqué d'une voix un peu trop forte. On ne savait plus quoi dire. On s'est regardés et on s'est demandé ce qu'on faisait là, en silence, mais on ne se voyait pas ailleurs.

On ne se voyait pas, on ne voyait plus rien, le soleil était tombé et l'ampoule extérieure attirait les maringouins. Il faisait chaud. J'étais soulagée qu'ils ne voient pas mon visage. Dans les soupers, on finit toujours par se raconter des bouts de vie ratés, mettant en vedette les pires perdants. Je crois que c'est notre façon de nous détendre, de nous récompenser. Comme dans ce film romantique avec Julia Roberts où les personnages à la fin d'un souper dépeignent leur vie de la façon la plus misérable possible pour avoir droit à la dernière part de dessert. Mais les vrais gens ne font pas ça. Nous préférons parler des autres. De ceux qui s'entraînent à gâcher leur vie de la manière la plus spectaculaire possible. À l'université, c'est ce que les profs m'avaient enseigné, bien sûr pas verbalement, mais dans les rumeurs qui circulaient sur eux et dans leurs yeux posés sur les étudiantes. J'avais l'impression d'avoir été formée pour ça : repérer les cons et raconter leurs empêtements. C'était ce qui nous liait, Yannick et moi, nous et nos amis, se croire meilleurs que les autres. Il fallait se le rappeler sans cesse pour survivre.

Yannick aussi voulait raconter une histoire. Nous deux, on fait toujours pareil. C'est bien comme ça.

« C'est un ami de mon père qui travaille pour une compagnie de transport d'argent. Il y a quelques mois, son collègue et lui ont été séquestrés dans leur camion par des voleurs. Le *gun* sur la tempe et tout... Les voleurs ont tiré sur le gars qui était avec lui mais pas sur lui. Mon père dit qu'il est traumatisé, le genre de stress qu'ont les soldats, même si ce n'était pas la guerre, juste un vol. Mes parents l'ont vu il y a quelques jours. Il est changé. Il s'est tenu dans l'entrée pendant une heure, pas capable d'entrer dans la maison, je vous le jure. Pour souper, il s'est assis contre le mur, parce qu'il craint que quelqu'un n'arrive par derrière. Mon père ne l'a pas reconnu, mais il dit que c'est normal. Sa propre femme le regarde drôle. »

On ne disait rien. J'avais des fourmillements dans les pieds et l'estomac lourd. J'essayais d'imaginer un homme comme ça, dans son camion, qui a les yeux bandés et un *gun* sur la tempe, qui reçoit du sang plein les cheveux parce que son collègue ne veut pas livrer le million de dollars qu'il est payé pour protéger. Yannick m'avait précisé que l'ami de son père n'avait pas voulu se laver la tête pendant deux jours après l'événement, mais il n'a pas rapporté ce détail à nos amis. C'était pourtant la meilleure partie de l'histoire.

« Peut-être qu'ils vont divorcer. Sylvie, c'est sa femme, dit qu'elle ne comprend rien, c'était quand même un risque relié à son métier. Elle trouve que ça prend du temps, elle est tannée qu'il agisse comme un fou. Mais les médecins, ils ne sont pas capables de dire combien de temps ça va durer. »

J'ai dit : personne n'aime ça avoir un fou dans sa maison. J'ai dit ça mais je ne comprenais pas trop ce que je voulais dire par là. Après j'ai continué de parler, je parlais, je parlais. Toutes sortes de commentaires, des milliers de mots de trop. Les femmes de ma famille font ça, parler, parler, sans arrêt, pour tout dire, tout dire ce qu'elles pensent et d'autres choses. Pour qu'il ne reste rien en dedans, pour être bien sûres de nettoyer tous les recoins du cerveau. J'avais honte de moi. La parole m'échappait comme si j'avais fait pipi sur ma chaise. J'ai empilé les assiettes et suis allée les rincer dans la cuisine pour me forcer à me taire. Quand je suis revenue, les autres regardaient chez les hippies, pour voir. La cour était sombre, il n'y avait personne. J'aurais voulu qu'un paon sorte de ma gorge, un paon qui aurait fait le tour de la table, nous aurait fixés de ses petits yeux rouges, qu'on puisse

s'écrier : comme c'est bizarre. Mais il n'y avait aucun humain, aucun animal sur qui jeter notre peur. La ruelle était déserte.

Jean-François aime bien lancer des phrases à méditer. Ce soir-là, il nous a dit : nous sommes innocents, même si nous savons beaucoup de choses. Il m'emmerdait. Il parlait beaucoup trop pour un médecin, c'était inquiétant. Dans la cour d'à côté, Nathan est sorti pour nous saluer. Marie-Ève ne disait rien, ne disait rien parce qu'elle savait que nous n'avions rien à lui répondre. Elle ne vivait plus là depuis quelques jours, s'était construit un abri avec les coussins du salon chez sa mère, comme dans le temps où elle écoutait les petits bonshommes à la télé le samedi matin. Ce soir-là, elle nous a dit : tout est compliqué, et nous avons hoché la tête comme pour dire oui ! hélas ! Mais nous pensions : tu as échoué. Nos lèvres n'auraient jamais prononcé : tu as tout gâché, mais c'était écrit sur nos fronts et dans nos mains froides. Je ne l'ai pas serrée dans mes bras.

Par chance, nous avions beaucoup de desserts, trois ou quatre sur la table pour servir longtemps, manger beaucoup. La voix de Yannick était devenue aiguë, il était saoul. Ma main sur le couteau a découpé la tarte, je me concentrais sur mon geste, pour ne pas frapper Yannick, pour ne pas lui dire qu'à ce moment précis, il n'était plus rien pour moi. Rachel et Jean-François se tenaient les mains. Je sentais leur désapprobation. J'étais dégoutée d'eux quatre, tous ensemble, franchement étonnée de découvrir ces gens-là chez moi. J'ai regardé mon tronc et mes jambes avec le même détachement. Je voyais mon corps se séparant de ma voix. Il me semblait que je flottais quelque part, dans la ruelle, au-dessus des cours, sur chaque balcon. Tous les yeux de nos voisins devenaient mes yeux. Plus loin, plus haut. Nous voir ainsi m'a donné envie de dormir.

J'entendais vaguement Yannick et Jean-François s'obstiner sur la pertinence d'aller travailler une semaine près de Tijuana, au Mexique, à la construction de maisons de fortune pour les enfants d'un orphelinat. C'était le projet de vacances de Jean-François.

Leurs voix me parvenaient de loin, se déformaient dans mon oreille. « Charité », « système », « ouverture », « illusion », « bras croisés ». Je ne comprenais pas de quoi il s'agissait. Ce

qu'ils prétendaient défendre. Nous étions là à nous empiffrer, au cœur d'une grande ville nord-américaine, avec nos vêtements Made in China. Toutes paroles vaines. Damnées.

« Révolution », « réaliste », « résigné ».

Mon esprit parcourt la ruelle de bout en bout, les sacs d'ordures éventrés, les jardins maigrichons, les vélos rouillés, les chaises défoncées. Il n'y a que ça à voir et à discuter. Et encore. Jean-François s'est trompé, a inversé les données : nous sommes coupables, même si nous ne savons rien. Je voudrais leur dire, mais je suis fatiguée.

Yannick avait perdu le débat, je le voyais hésiter, répéter un mauvais argument, puis retraiter vers sa coupe de vin. Jean-François souriait tranquillement. Rachel passait sa main dans son dos.

Il faisait très noir, j'avais éteint la lampe extérieure pour éloigner les insectes. On était tous plus ou moins saouls. Les voisins étaient rentrés se coucher. Je sentais toujours quelque chose sur ma nuque, peut-être une gêne, mais je me concentrais sur le visage de Yannick, à côté de moi, j'admirais son profil dans l'obscurité. Son regard était doux. J'avais envie de lui. J'avais hâte que les autres partent, on pourrait faire l'amour. C'était toujours mieux dans cet état-là. Nos sens étaient plus aiguisés, on se touchait pour vrai.

Mais Rachel semblait fébrile, elle ne voulait pas s'en aller. Elle a demandé si elle pouvait en raconter une petite dernière. Il nous faudrait dormir là-dessus.

« La semaine passée, j'ai accouché une patiente, son bébé était mort depuis une semaine. Elle et son mari le savaient, mais il fallait qu'elle l'accouche quand même, ça n'arrive pas très souvent, mais on fait tout ce qu'il faut à l'hôpital pour les aider. En tout cas, je suis arrivée juste à temps pour cueillir le bébé et dans ces cas-là, on essaie de sortir l'enfant sans que les parents puissent le voir. La mère était très médicamentée, mais le père était à ses côtés. J'ai voulu cacher le bébé et je devais à la fois sortir le cordon et m'occuper de la déchirure. On était une équipe réduite cette nuit-là, alors j'ai déposé un instant le corps dans une poubelle

vide qui était près de moi. Une poubelle avec un bébé dedans, vous voyez, un bel enfant normal, un peu bleuté, magnifique, il avait l'air vivant, il n'était pas vivant. J'ai fait ce que j'avais à faire, et très bien, et après je suis rentrée. J'étais seulement de garde, et aucune autre patiente n'était assez avancée dans le travail. Une fois dans l'auto, j'ai presque pleuré. Je suis habituée, mais des fois, ça ne prend pas grand-chose, c'est comme si je me déshabituais. »

Quelqu'un a toussé, s'en est suivi une remarque sur l'influenza, je ne me rappelle plus. Il y avait enfin quelque chose qui éclatait dans ma tête. Tous ces mots étaient tellement vrais, je me suis dit que j'avais presque oublié ce que c'était. J'avais quitté la ruelle, les cours, les balcons, les yeux de mes voisins, j'étais revenue dans ma chaise et je reconnaissais mon tronc, mes jambes. J'aurais voulu prendre Rachel dans mes bras. Mon verre tremblait, j'ai répandu tout ce qui restait de vin sur ma robe et je me suis mise à pleurer. Personne n'a bougé. Une énorme vague de tendresse semblait nous avoir engloutis tous les cinq.

Yannick et moi avons reconduit nos amis à la porte. Nous avons continué de parler dans l'entrebâillement, tentative désespérée de retenir une chose impossible à nommer, ce sentiment de ne pouvoir nous passer les uns des autres, même si on ne se le dirait jamais comme ça, de cette manière-là. Ils sont sortis. Yannick et moi étions exténués. Nous nous sommes déshabillés, nous sommes étendus sur le lit. Tout était silencieux, il faisait noir, ça faisait du bien.

Nous nous serrons très fort dans nos bras. Et je crois que c'est tout ce qu'il nous reste. Même si c'est peu. Même si ça ne nous sauvera pas.

LA COLLATION DES GRADES

J'attendais Gilles dans le hall depuis quinze minutes. Les portes ouvertes. La ville étouffée par la chaleur. Il n'y avait presque personne, la cérémonie ne commencerait que dans une heure et demie. Sur le mont Royal, on sentait une petite brise, mais mon bouquet de fleurs avait déjà l'air flasque et moi aussi. J'ai attendu Gilles longtemps.

Les tableaux d'honneur étaient accrochés sur le mur, près de l'entrée de la salle. Je cherchais Julie. J'ai mis du temps à la reconnaître parce que la photographie avait été prise à l'automne, et elle avait changé de coupe de cheveux. Elle était très belle, avec son air fier et son nez retroussé, elle faisait distinguée. J'ai regardé autour de moi, cherché quelqu'un à qui la présenter. À qui dire : c'est elle, c'est ma fille. Mais les quelques autres invités étaient sortis, dans les marches, au soleil. Ils la verraient plus tard, sur la scène. Je l'ai regardée longtemps, Julie, pour m'imprégner d'elle, de sa réussite, de la tendresse qui montait dans mon ventre. Mais il faisait beaucoup trop chaud pour que je me sente bien.

Gilles est arrivé, il avait oublié l'appareil photo, je l'ai renvoyé à l'auto. J'espérais que Julie viendrait nous voir avant qu'on entre dans la salle. Plusieurs diplômés avaient rejoint leur famille, ils portaient une toge et un mortier. Les cheveux blonds de Julie feraient une belle vague dorée sur le tissu noir.

Elle est venue finalement, et elle était plus belle que jamais. Je l'ai vue se diriger vers moi, du fond d'un corridor, et j'ai pensé aux défilés de mode qu'elle organisait dans le salon, petite. Elle se tenait droite et prenait le même air contrarié. À cinq ans, elle enfilait un cache-cou rose fluo pour s'en faire une robe et se déhanchait sans sourire.

Elle ne souriait pas non plus aujourd'hui. Je l'ai regardée, je ne savais pas quoi lui dire.

- Tu es beaucoup trop maquillée, Maman.

J'ai tout de suite porté la main à mon visage, l'ombre à paupières avait brûlé mes yeux. Quelque chose coulait, derrière mon globe oculaire. Puis j'ai souri et je l'ai serrée dans mes bras, mais son corps ne voulait pas coller au mien.

- Tu n'as pas la même tête sur ta photo de finissante, tu étais plus jolie avec cette coupe-là, il me semble.

Je ne savais pas pourquoi j'avais dit ça. Elle n'a rien ajouté ensuite. On attendait que Gilles revienne en examinant les autres étudiants sur la mosaïque. Elle ne bougeait pas, j'aurais voulu qu'elle me montre ses amis, qu'elle me parle d'eux, ou d'elle. Je n'ai pas osé le lui demander.

Gilles est revenu avec l'appareil photo. Nous en avons prises quelques-unes, mais je n'arrivais plus à sourire. Mon maquillage avait pénétré sous ma peau, j'avais la tête lourde. Gilles soupirait.

Ça a été son tour de prendre des photos avec sa fille. Je tenais l'appareil et j'appuyais sur le déclencheur. Ils étaient beaux, ils avaient l'air bien tous les deux ensemble. Pendant qu'ils discutaient, j'ai fait défiler toutes les prises sur l'écran. On n'y distinguait pas mes traits, le soleil et le flash avaient dû converger sur mon visage au même moment. À côté de Julie, il n'y avait qu'une boule lumineuse.

Julie a embrassé son père avant de retourner vers ses camarades. Ma gorge se serrait de plus en plus, et il m'a semblé que les personnes et les objets se dissolvaient brusquement devant moi. Mes cuisses humides, enflées, frottaient l'une contre l'autre, ma peau irritée me faisait mal. Toute cette chaleur avait avalé la montagne, l'université, et moi. Sans rien dire à Gilles, j'ai couru vers les toilettes. Il y avait plusieurs jeunes filles à l'intérieur, se peignant et s'habillant. Je me suis enfermée dans une cabine.

Mon bouquet était lamentable, et j'étais sûre que Julie l'avait remarqué. Tout était gâché à cause de ces fleurs monstrueuses. Ma robe, mouillée sous les aisselles, me donnait l'air d'un

rocher informe. J'ai déchiqueté le bouquet, l'ai enfoncé dans la cuvette, et j'ai tiré la chasse jusqu'à ce que chaque pétale ait disparu, mais je ne savais pas quoi faire de moi-même. Je suis restée assise sur le siège quelques instants, je massais mes jambes pour les désengourdir.

Je n'entendais plus les piailllements des filles, seulement le silence. Je suis sortie de la cabine, par la fenêtre je voyais tous les invités aux vêtements raffinés. Leurs visages roses et détendus montaient au ciel comme des ballons d'hélium. Près d'eux, je me sentais pesante et laide. Devant le miroir, il m'est venu à l'idée que Gilles et Julie auraient préféré que je ne vienne pas. Tout ce que je voyais me le confirmait : mes bourrelets, mes rides, ces couleurs vives sur ma peau pâle.

La cérémonie allait commencer. J'ai essuyé mes larmes avec le papier brun des toilettes, mes joues encore plus rouges. Je me suis rappelé cette fête d'enfants, la fête de ma belle Julie, où j'étais apparue déguisée en clown, un bouquet de fleurs géantes à la main, elle et les autres enfants sautant de joie autour de moi. C'est ce qui m'a donné la force de pousser la porte.

L'INITIATION

Nous avons passé tout l'après-midi à chercher de bonnes bottes chaudes. Elle affirmait que c'était essentiel, de bonnes bottes chaudes. Je suivais toujours ses conseils sur les choses essentielles. À la mi-décembre il y a foule au centre commercial. Nous marchions à travers les adultes, les enfants, les lutins, les chants de Noël, les guirlandes. C'était une aventure, survivre à ce bordel et rester de bonne humeur. De toutes mes forces, je voulais rester de bonne humeur.

J'avais essayé des bottes lacées, des bottes aux genoux, des bottes aux chevilles, des bottes à talon. Elle était très enthousiaste, c'est moi qui paie, choisis les plus chères. Elle me tendait toutes les bottes à deux cents dollars que le magasin avait en stock, elle était très enthousiaste. J'avais de plus en plus mal au ventre, je ne savais pas si j'avais faim ou si j'avais trop mangé, si je voulais des bottes en cuir ou en nylon. Nous avons tout notre temps, prends ton temps. Ma mère aimait magasiner et se désolait que je ne partage pas son plaisir. Pas une vraie fille, il paraît. Les filles aiment magasiner.

Je mettais et enlevais les bas blancs que me tendait la vendeuse, je tournais un peu la tête et me regardais marcher devant le miroir. À quoi ça doit ressembler un pied dans une botte? Une bonne botte chaude avec un pied dedans? Elle m'a dit : « Tu n'as pas l'air certaine, sortons, allons ailleurs. » Nous sommes allées ailleurs, de magasin en magasin, je ne savais pas qu'il en existait tant. Une mauvaise surprise.

Au cœur du centre commercial, le Père Noël et ses lutins, la fée des étoiles, et un photographe qui croquait ce moment de bonheur moyennant quarante-cinq dollars. On vous enverrait un tirage huit par dix pouces avant Noël, si possible. Debout devant l'affiche, je lisais toutes les conditions applicables au prix tel qu'indiqué ci-haut. De l'autre côté se tenait un homme qui collectait l'argent avant que votre enfant ne puisse traverser le cordon rouge. Des parents attendaient en file indienne, et plusieurs enfants criaient, et pleuraient.

Quelques mètres plus loin, Héma-Québec avait installé un kiosque où on vous invitait à donner généreusement. Des gens étaient assis sur des civières bleues, bras tendus, et parlaient en tentant de ne pas regarder l'aiguille plantée dans leur bras. Vous deviez attendre votre tour, assis sur une chaise droite, remplir un formulaire dans lequel vous répondiez à des questions simples concernant votre vie sexuelle et d'autres détails. J'avais 18 ans depuis quelques mois, et je n'avais jamais encore fait de don de sang. Ma mère était restée derrière à admirer les enfants qui criaient, et pleuraient, horrifiés par la simple image des genoux du Père Noël. Elle demandait à celui-ci tu t'appelles comment, et à cet autre quel âge as-tu. Je me suis approchée des gens qui patientaient, le formulaire sur les genoux. Un homme d'un certain âge, le visage raviné, une fille blonde et un grand garçon frisé, au teint anormalement blanc. Ils se tenaient par la main. C'était tout. Des dizaines de personnes passaient de chaque côté du kiosque et jetaient un regard laconique vers le creux du bras des donneurs, directement sur l'aiguille. Je suis restée debout devant le kiosque quelques minutes. Je regardais le sang s'écouler par la mince valve de plastique, remplir un puis deux puis trois sacs. Les donneurs semblaient toujours vivants une fois l'opération terminée. Et même, joyeux. Ça me rassurait de les voir se redresser, se mettre debout, marcher et partir comme ils étaient venus, à travers les adultes, les enfants, les lutins, les chants de Noël, les guirlandes. Ils me faisaient penser à des miraculés au milieu de la foule, ils avaient le teint légèrement translucide, une faible lumière autour du crâne. Les étoiles qui pendaient du plafond s'accrochaient à leur chevelure. Je devais sembler un peu confuse, aucun paquet dans les mains, rêvassant devant le ballet des bras et des aiguilles, parce qu'une préposée est venue me demander si j'attendais pour avoir un formulaire. J'ai dit oui. Je voulais soudainement m'étendre moi aussi, voir mon sang s'écouler à l'extérieur de mon corps, me relever et partir, un peu plus légère, un peu plus lumineuse. Je voulais avoir l'air de ça.

Ma mère m'a rejointe et a fait une drôle de moue en voyant le formulaire entre mes mains.

Elle s'est assise à côté de moi et s'est tue un instant. J'ai lu une à une les questions du formulaire. J'étais la candidate parfaite : je pratiquais une sexualité à sens unique, je n'étais jamais sortie du pays et je haïssais les fermes, ainsi que les animaux. Je possédais probablement le sang le plus pur qui soit. Je trouvais très intéressant de me considérer comme

le contenant d'une matière précieuse, et pure. Donnez généreusement. J'y ai réfléchi pendant quelques instants.

Après avoir complété le formulaire, je l'ai posé sur les genoux de ma mère qui s'est empressée de détourner les yeux. J'ai lu le dépliant explicatif et j'ai épinglé à mon gilet la petite goutte de sang métallique qu'on m'avait donnée. Une goutte de sang métallique avec le chiffre 1 à l'intérieur. Premier don. Je faisais désormais partie du monde des donneurs et j'affichais mon appartenance. J'ai jeté un coup d'œil au creux de mon bras, la peau blanche et les veines à peine visibles. Un beau bras, robuste et lisse. Je restais perplexe à l'idée d'y percer un trou, un trou dans la peau blanche. Je me suis dit que ce devait être un des événements qui marquent le passage à l'âge adulte, des trous ici et là dans la peau, du sang qui coule, un peu de don de soi et l'appartenance épinglée sur le gilet. Je voulais désespérément passer à l'âge adulte. J'ai détourné le regard de mon bras et j'ai contemplé le Père Noël pour me détendre.

Une infirmière est venue me chercher et m'a faite entrer dans une cellule, où elle a vérifié avec moi chacune des réponses à chacune des questions. Elle me l'a confirmé : « Vous êtes une candidate parfaite. » J'ai souri. Je me suis étendue à mon tour sur une civière bleue, et une autre infirmière s'est installée à côté de moi, a placé le garrot autour de mon bras, ça pinçait. J'ai bougé ma tête un peu, scruté la foule qui allait et venait autour de moi, les bras remplis de paquets. C'était désormais le creux de mon bras que tous regardaient l'air dégoûté. L'aiguille qui perçait ma peau et s'infiltrait dans une veine, une belle veine facile, m'a dit l'infirmière. L'épinglette sur ma poitrine a tressailli. Une petite douleur, un élancement léger. « Est-ce que ça te fait mal ? » m'a demandé ma mère qui était apparue à côté de moi. J'ai secoué la tête. Je ne voulais pas parler.

Le premier sac s'était rempli de sang, et je voyais maintenant le liquide rouge envahir le deuxième. Je n'avais pas imaginé que ce serait si long. J'avais l'impression d'être là depuis des heures, à donner généreusement mon sang à d'autres, à qui ? je n'en savais rien. Mais je me sentais bien. Le manteau du Père Noël s'agitait en face de moi et je souriais.

Ma mère avait trouvé une interlocutrice agréable en l'infirmière qui s'occupait de moi. Elle a parlé des bottes. Beaucoup de choix, essentiel, de bonnes bottes chaudes, j'ai toujours dit à ma fille qu'on n'économisait pas sur ces choses-là. Et puis elle a parlé des enfants, de Noël, des enfants qui criaient, et pleuraient, si mignons... quand ma fille était petite elle aussi avait peur et se cachait derrière moi.

Sa voix s'infiltrait dans mon oreille, des sons aigus qui enflaient dans ma tête, dans mes membres. J'ai agité un peu les pieds, l'infirmière m'a jeté un coup d'œil puis a continué à dire oui, oui, oui, en riant. C'est qu'elles développaient lentement une complicité, là, au-dessus de moi, de mon bras percé et de mon sang qui coulait, en riant et en échangeant des avis sur les bottes avec un intérieur en mouton. J'ai appris que l'infirmière avait trois enfants qui jouaient au badminton le samedi.

Les voix continuaient de s'emballer dans ma tête, mais désormais je voyais de petits personnages grimper sur mes pieds, deux marionnettes noires qui discutaient, la première disait à l'autre que le prix de l'essence ne cessait d'augmenter, la deuxième riait et riait, et puis elles tournaient sur elles-mêmes pour faire voler leurs jupes. Je restais impassible, mais leurs mots me parvenaient toujours, douloureux, me vrillant les tempes. Les deux créatures sont montées le long de mes jambes, en hurlant soudainement. J'ai senti un pincement au bras gauche. On m'a secoué l'épaule et j'ai levé la tête. Trois infirmières m'entouraient. La tête de ma mère flottait au-dessus de moi, et je voyais sa bouche grande ouverte, son menton qui bougeait, son visage à l'envers révélant un autre visage, hideux et comique.

L'aiguille avait quitté mon bras. J'ai jeté un coup d'œil au troisième sac, à moitié plein.

- Qu'est-ce qu'on va en faire?
- Ah, vous êtes revenue à vous.
- Qu'est-ce qu'on va en faire... de mon sang?
- Ah, mademoiselle. Nous sommes obligés de jeter le sang quand le don n'est pas complété.
- Ah.

- Mais vous vous sentez mieux?

Je regardais les trois sacs presque remplis de mon sang rouge et pur, mon sang de candidate parfaite. Je me suis sentie triste. Non, trahie. Quelqu'un a placé un *Sprite* entre mes mains et on m'a surveillée pour que je le boive en entier. Ma mère se tenait à mes côtés, silencieuse. Je lui en voulais, sans trop savoir pourquoi.

Un infirmier est venu cueillir la canette vide à côté de mes genoux.

- Vous savez, ça arrive souvent lors du premier don. Votre corps n'a jamais perdu autant de sang. Il réagit comme si vous veniez d'avoir un accident, l'évanouissement survient pour vous protéger de la douleur, ou du choc.
- Un accident...
- Oui... Comme un accident de voiture, par exemple... où vous perdriez beaucoup de sang.

Il est retourné à sa tâche. Je ne voulais regarder personne, pas même le manteau du Père Noël, ou les parents en file indienne, ou la fée des étoiles. Il ne s'agissait pas d'un accident de voiture.

Nous sommes sorties du centre commercial l'une derrière l'autre, en silence, sans les bonnes bottes chaudes. Je me tenais la tête basse, voûtée, écrasée par un nouveau poids. Une fois dans la voiture, j'ai remarqué l'épinglette, la goutte de sang métallique qui pendait encore à mon gilet. J'ai ouvert juste un peu la porte, avant que ma mère ne démarre, et l'ai laissée tomber dans la neige du stationnement. J'ai dit à ma mère que je garderais mes vieilles bottes une année de plus. Elle n'a pas répondu.

Ce n'est que lorsqu'Irwin m'a prise dans ses bras pour me porter chez lui, ivre et molle dans la chambre à coucher sombre comme un four que j'ai murmuré : « Tu sais Irwin, je crois qu'il faut que je te dise... je suis vierge. »

Irwin a ri et il m'a projetée sur le lit.

L'autobus était plein. Des dizaines de têtes qui balançaient d'un côté, puis de l'autre, je les observais pour me laisser étourdir. Lisant, puis levant la tête, observant le fleuve, l'autoroute, les arbres, les champs, je tentais d'éloigner la sensation d'affamement qui me prenait à l'estomac. Ma mère rentrerait tard. Je me concocterais rapidement un sandwich en arrivant à la maison, que je grignoterais devant la télévision.

Une amie m'avait prêté ce roman à la couverture usée, d'une Américaine connue comme folle et qui s'était suicidée. Gazée, on m'avait dit, la tête dans le four. Ça m'avait marquée. J'y pensais souvent, avant même d'avoir ouvert le roman, à Sylvia-la-tête-dans-le-four. Je n'aimais pas l'odeur des cheveux brûlés. Une fois, une mèche de mes cheveux s'était enflammée, au-dessus de mon gâteau d'anniversaire, et une autre fois, mes cils étaient tombés, alors que je sortais un plat du four. Le four était trop chaud et mes cils avaient cramé. L'odeur d'une tête dans le four.

J'avais traversé le roman d'une traite, je n'étais pas sûre de ce que j'en pensais, je ne m'identifiais pas au personnage, Esther. Je la trouvais capricieuse, légèrement hystérique. La fin de l'adolescence y prenait la forme d'un long déchirement pathétique. Et ça se mettait à dégénérer. L'apathie permanente du personnage, son séjour à l'asile, le roman ouvrait brusquement sur une détresse blanche et grave. Je ne pouvais m'empêcher de me pincer la peau du cou, du bras. Une détresse à la limite du supportable, que je n'avais connue que par à-coups, deux ou trois secondes où j'écarquillais les paupières puis les refermais. Le personnage de la mère m'avait plus intéressée, sa nervosité, et sa froideur, très réaliste, cette misère ordinaire portée jour après jour. Je respirais mieux. Le malheur sans éclat, sans cri, sans camisole de force. Et de petits gestes sans conséquence. Il me restait deux chapitres à lire.

Quelques instants plus tard une exclamation de surprise m'apprenait qu'Irwin ne m'avait pas crue. Je trouvais que c'était une chance d'avoir commencé à pratiquer la contraception le matin même, parce que dans mon état vaporeux, je ne me serais jamais donné le mal de réaliser cette opération délicate et nécessaire. J'étais étendue extasiée et nue sur le couvre-lit rêche d'Irwin attendant que s'opère le changement miraculeux.

Mais je n'ai ressenti qu'une violente douleur suraiguë.

- Ça fait mal! Est-ce que c'est censé faire mal?

Irwin n'a rien répondu.

- Parfois, a-t-il finalement répondu.

Au bout d'un moment Irwin s'est levé pour disparaître dans la salle de bains et j'ai entendu couler la douche. Je n'étais pas certaine qu'Irwin ait réussi à accomplir ce qu'il voulait faire. Je me demandais si ma virginité ne l'avait pas gêné d'une façon ou d'une autre. Je voulais lui demander si j'étais toujours vierge, mais je ne me sentais pas trop rassurée. Un liquide chaud me dégoulinait entre les jambes. Je l'ai touché avec hésitation.

Quand j'ai ramené ma main à la lumière qui filtrait depuis la salle de bains, mes doigts avaient l'air noirs.

J'ai levé la tête un instant. Enfin un passage qui me parlait, m'évoquait quelque chose comme un souvenir. J'aimais bien ces phrases courtes et directes, cette absence de pudeur. Je me sentais légèrement scandalisée, juste assez, légèrement voyeuse.

Je me souvenais des histoires de draps de nuit de noces souillés de sang et des histoires de capsules d'encre rouge pour les mariées déjà déflorées. Je me demandais combien de temps cela allait encore saigner et je restais couchée serrant la serviette. Je me suis dit que le sang répondait à ma question : je ne pouvais plus être vierge. J'ai souri dans l'obscurité. Je me sentais membre d'une grande tradition. Furtivement j'ai appliqué un coin propre de la serviette sur ma blessure, je pensais que dès que le saignement cesserait, je prendrais le trolley de nuit pour rentrer à l'asile. Je voulais rêvasser en paix sur ma condition nouvelle. Mais la serviette était noire et dégoulinante.

Moi aussi, j'avais cherché à me débarrasser de ma virginité comme d'une maladie honteuse. J'ai souri en me rappelant que je n'avais pas dit à ce garçon que j'étais vierge, il ne s'était rendu compte de rien. Il avait murmuré mon prénom à plusieurs reprises, et j'avais compris juste après qu'il venait de jouir. J'avais saisi la première occasion facile qui s'était présentée à moi, un étudiant moche et frisé avec qui je ne serais pas intimidée, nous écrivions tous deux dans le journal étudiant. Je ne me rappelais pas si j'avais saigné, c'étaient de nouveaux draps, bleu foncé. Je n'arrivais pas à mettre le doigt sur le nom de famille de ce garçon, Sébastien. Quelque chose... Si jamais j'avais saigné, je ne m'en étais pas aperçue.

J'ai demandé à Irwin si je pouvais lui emprunter la serviette et je l'ai placée comme un pansement entre mes cuisses. J'ai remis mes vêtements pleins de sueur. Irwin s'est proposé de me raccompagner, mais je ne voyais pas comment il pourrait me ramener à l'asile, alors j'ai plongé dans mon sac pour lui donner l'adresse de Joan. Il connaissait la rue et il est sorti pour mettre la voiture en marche. J'étais trop préoccupée pour lui dire que je saignais toujours. Je continuais à espérer que cela allait cesser d'un instant à l'autre. Mais pendant qu'Irwin conduisait à travers les rues enneigées et désertiques, je sentais le suintement chaud traverser les barrages successifs de la serviette, de ma jupe pour finalement s'étaler sur le siège de la voiture.

J'ai soupiré, impatiente. J'ai enlevé ma veste, regardé les passagers autour de moi. Ces têtes et ces respirations dans le même espace exigü. Je me suis collée contre la fenêtre, la femme assise à côté de moi s'était endormie et glissait doucement contre mon épaule. La vitre était froide. Je me suis sentie soulagée.

Le sang de mes menstruations, quatre jours par mois, revenait de façon régulière. Sans débordement, sans crampe, sans douleur. Je changeais la serviette sanitaire trois fois par jour. Mes draps ne s'en trouvaient jamais tachés, mes sous-vêtements, à peine, et je les frottais aussitôt avec un savon en barre. J'ai recommencé à me pincer la peau du bras. L'image du sang pénétrant les fibres de la serviette et le siège de la voiture m'a faite cligner des yeux, relever la tête, soupirer.

Je me suis baissée avec un petit grognement et j'ai enlevé une de mes chaussures de chez Bloomingdale, le cuir était brûlé par la neige, je l'ai brandie sous les yeux ébahis de Joan, je l'ai secouée et j'ai regardé Joan pendant qu'elle fixait le flot de sang qui se déversait sur la moquette beige.

J'ai levé les yeux et j'ai vu que l'autobus avait quitté l'autoroute. Puis ma tête est retombée contre ma poitrine. Le silence et des éclisses de lumière à travers les paupières. On aurait pu croire que je m'étais brusquement endormie. J'ai relevé la tête dix secondes plus tard, et j'ai fixé la vitre un moment pour me rendre compte de ce qui venait d'arriver. J'ai d'abord pensé que je m'étais brusquement endormie. J'ai bougé les pieds pour mieux sentir mon corps. Une drôle de sensation m'a fait baisser les yeux. Mon jeans était devenu plus foncé et un filet d'eau coulait le long de mes souliers. Je suis restée immobile, et la panique est venue. J'ai regardé autour de moi pour voir si quelqu'un m'avait vue, mais tous les passagers dormaient ou regardaient ailleurs. Mon regard est tombé sur le livre, que je tenais toujours à la main. Des doigts j'ai effleuré le siège, il était entièrement mouillé. La femme assise à côté de moi s'était réveillée et fouillait dans son sac à main. Je me suis remise à lire, sans comprendre. Les mots défilaient un à un, je les prononçais à voix basse, n'importe quel mot faisait l'affaire.

Elle est revenue presque instantanément avec une pile de serviettes et de draps. Comme une infirmière efficace, elle a retroussé mes vêtements trempés de sang, elle a repris son souffle en découvrant la première serviette, rouge royale, et elle m'en a appliqué une autre en compresse. J'étais allongée, essayant de ralentir les battements de mon cœur car chaque battement provoquait un autre flot de sang.

Je me suis souvenue d'un cours inquiétant sur le roman victorien où toutes les femmes, les unes après les autres mouraient pâles et nobles dans des flots de sang après des accouchements difficiles. Peut-être qu'Irwin m'avait terriblement et vicieusement blessée, peut-être que couchée, là, sur le sofa de Joan, j'étais bel et bien en train de mourir pour de bon.

L'autobus atteindrait mon arrêt dans quelques minutes. Heureusement, ma voisine était déjà descendue. J'ai fouillé dans mon sac et j'ai trouvé mon grand châle. Je l'ai disposé autour de mes hanches et j'en ai noué les extrémités. Il faudrait sortir la tête haute, comme si rien n'était arrivé. J'ai rangé le livre et mis le sac sur mon dos. Je suis descendue en silence. J'ai pensé au chauffeur qui trouverait la flaque d'urine en nettoyant son autobus à la fin de son quart de travail. Je me suis sentie très gênée. Le mot « honte » a surgi dans ma tête, comme s'il permettait de tout expliquer.

La marche m'a semblé longue. Le frottement des jeans mouillés, peut-être. Je reprenais possession de mes membres un à un, comme au sortir d'un long engourdissement. Mes paupières s'écaraillaient, puis se refermaient.

*

L'infirmière m'a demandé d'aller me changer. « N'enlevez que le bas », m'a-t-elle prévenu. J'ai regardé mes pantalons d'un air perplexe, ça me semblait compliqué. Une fois derrière le rideau, j'ai mis une jaquette dont j'ai attaché les cordons pour qu'on ne voie pas mes fesses. Dans la salle d'attente, je me suis assise près d'une femme à la peau foncée. Elle portait des pantoufles bleues en tissu synthétique. J'avais gardé mes souliers de course. Elle m'a dit en anglais qu'elle venait pour un curetage. Je ne savais pas quoi répondre. Elle avait un très beau sourire. J'ai dit : « Do you think I should put on those blue paper things? » Ça l'a fait rire.

Elle m'a montré des photos de sa petite fille sur son appareil numérique. Dix-huit mois, de petits cheveux frisés, très noirs. La dame a dit : « Hopefully, she will have a brother or a sister one day. » Puis elle a ajouté : « My mother is with her right now, my husband is out of town. » Je hochais la tête, je savais dire « she is beautiful » et « I'm sorry », je disais ces deux phrases en alternance, après chacune de ses répliques. Je me suis rappelé qu'il fallait que je suive des cours d'anglais.

Elle m'a demandé pourquoi j'étais là : « Are you pregnant? » J'ai ri, j'étais beaucoup trop jeune pour ça, les bébés. Mais je ne savais pas quels étaient les termes exacts en anglais pour

décrire ce que j'avais, alors j'ai marmonné : « Pre-cancer shit in my uterus ». Elle a dit : « Oh! » Et puis une infirmière a prononcé son nom. En partant, elle m'a laissé un petit pot de jello au litchi en m'expliquant que sa fille les adorait. Je crois qu'elle était triste pour moi.

Une infirmière est passée dans le couloir en poussant un appareil muni d'un long tube et d'un petit moteur. Une sorte d'aspirateur pour femmes seulement.

J'ai empoigné un journal qui traînait sur la table centrale. Un chanteur célèbre était mort, une affaire de corruption municipale. Je me sentais mieux de lire toutes ces choses qui arrivaient à d'autres. Dans les nouvelles brèves alignées à la verticale, on annonçait le déversement accidentel d'un camion-citerne dans les prairies canadiennes. Un camion transportant du sang de bovins. On prévenait que le nettoyage serait complété aujourd'hui, et la voie rouverte, beaucoup de sang sur la route, dans les fossés, entre les pneus et les doigts. Le chauffeur du camion se portait bien.

Les lignes de l'article se sont entremêlées et j'ai relevé la tête pour retrouver mon équilibre. Ce vertige qui venait de temps en temps, les oreilles qui bourdonnent, les taches noires qui traversent le décor. Je connaissais tout ça. Depuis que je vivais seule, ça m'arrivait plus souvent.

J'avais quitté la maison de ma mère, m'étais installée en ville, comme une grande fille. J'ai regardé autour de moi, les sièges vides de la salle d'attente. Je n'avais dit à personne que je venais ici cet après-midi. Comme une grande, grande, grande fille. J'ai pris une profonde inspiration. Il m'arrivait d'avoir hâte à la vieillesse. Pouvoir enfin me reposer, attendre la mort sans agitation. Rire très fort en songeant à cette longue vie passée, cette bataille.

On a prononcé mon nom mais je n'ai pas bougé. L'infirmière a répété, plus fort. Elle s'impatientait. Je me suis levée, au ralenti, je l'ai suivie dans la salle de consultation. Le gynécologue était un vieil homme. Il m'a posé quelques questions rapidement, il était en retard, vingt autres patientes à voir aujourd'hui : « Quelle est la date de vos dernières menstruations? » J'ai hésité. « C'est bon, étendez-vous. »

Il a rentré brutalement une petite caméra dans mon vagin, après avoir inséré le spéculum. Sur un grand écran de télévision placé à côté de moi, on a vu les poils, les muqueuses un peu irritées, et un petit canal rosé.

- Je vais envoyer du vinaigre.
- Où ça?

L'homme m'a jeté un drôle de regard. Puis j'ai vu trois taches blanches apparaître à l'écran. Il a dit : « Ah voilà ce qu'on cherchait! » Il avait l'air très satisfait. J'ai détourné la tête pour faire passer mon haut-le-cœur. Il a dit : « Ça va pincer » et j'ai gémi. Une marée de sang a envahi l'écran, je crois que j'ai soupiré. L'homme s'est retourné et a crié à l'infirmière : « Éteignez ça! » L'infirmière a éteint la télé.

L'homme a déposé un minuscule morceau de chair dans un pot rempli de liquide incolore. Il me l'a montré, pour que je voie combien c'était petit, pour que je voie que j'avais eu peur pour rien. J'ai grimacé. L'infirmière a dit : « C'est trop petit, le pathologiste ne fera rien avec ça. » L'homme a grogné, a replongé sa tête entre mes jambes et cette fois, j'ai crié. Il a levé les yeux vers moi. Définitivement, j'exagérais.

- Assoyez-vous.
- C'est fini?
- Essuyez-vous.

L'infirmière m'a mis un morceau de papier mouchoir entre les mains. En deux secondes il était imbibé de sang. J'en avais plein les doigts. Elle m'a tendu une serviette sanitaire. Elle m'a dit : « Allez vous rhabiller, c'est fini. » Je sortais de la salle quand l'homme a ajouté, l'air surexcité : « N'oubliez pas de reprendre rendez-vous dans cinq semaines. Les résultats! » Je n'ai rien dit. « Ne faites pas cette tête, ça arrive à des centaines de femmes. » Il souriait. J'ai fermé la porte de son cabinet. Il y avait quelques traces de sang près de la poignée.

Je marchais dans la rue. J'ai ouvert mon parapluie même si l'orage avait cessé. Je sentais quelque chose couler entre mes jambes mais je ne savais plus à quoi ça me faisait penser. Peut-être à cette tante, qui était morte d'un cancer alors que j'avais quatorze ans. J'étais allée la voir à Toronto. Mes parents m'avaient placée dans le train pour que j'aille la voir à l'hôpital, eux devaient rester pour travailler. Je ne l'avais pas reconnue, mais je ne l'avais pas vue depuis longtemps. Les médecins disaient que ça avait commencé quelque part dans l'abdomen, ils ne savaient pas où, ils ne savaient pas comment, ni depuis quand. J'avais été très étonnée, admirative, qu'ils puissent afficher leur air arrogant malgré tout.

Je tenais mon ventre en traversant la rue, une impression de déjà-vu, un vague souvenir, je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Je me suis demandé ce qu'il fallait faire quand on vous annonçait que vous étiez atteint d'une maladie grave, je me suis demandé ce que ma tante avait fait, elle s'était probablement tenu le ventre en traversant la rue, mais ils ne savaient pas où, ils ne savaient pas comment, ni depuis quand. Puis elle était morte, ça ils l'avaient su. Ils nous avaient dit : « Elle est morte. » Ça faisait du bien d'être enfin certain de quelque chose.

En arrivant à la maison, je me suis précipitée dans la salle de bains, pour regarder le sang couler au fond de la cuvette. Ça me semblait intéressant. Je me suis demandé si c'était normal, tout ce sang, je me suis demandé ce qu'en avait pensé le chauffeur du camion-citerne. Il se portait bien, mais qu'avait-il pensé de tout ce sang? Du sang qui se déversait dans les prairies canadiennes, sur la route, dans les fossés, entre les pneus et mes doigts, entre mes cuisses et jusque sur le plancher. Sur le plancher. Ce n'était peut-être pas mon sang mais celui de bovidés égorgés quelque part dans l'Oregon. Le camion et son contenu respectaient les normes d'importation de l'Agence canadienne d'inspection des aliments, avait écrit l'auteur de l'article, mais il s'était déversé dans l'immensité du paysage canadien sans demander la permission de personne, avait rougi les plaines aussi blondes que des jeunes filles qui saignent. Je m'identifiais soudain au camion-citerne, aux prairies canadiennes, je voyais ce sang sur l'asphalte, ou bien était-ce la céramique de la salle de bains.

Le téléphone a sonné, c'était ma voisine qui voulait emprunter mon ouvre-bouteille. Quand elle m'a entendu parler de gynécologue et de camion-citerne, elle a dit : « Je viens. » Elle est arrivée quelques secondes plus tard alors que j'étais étendue sur le lit, je saignais moins. Elle a nettoyé le plancher de la salle de bains, puis elle est venue s'asseoir près de moi. Je lui ai parlé de ma tante, de Toronto, et du train et des médecins qui ne savent pas grand-chose mais qui vous font de mauvais yeux lorsque vous criez. Je crois que j'ai hurlé à ce moment-là. Je ne pouvais m'empêcher de penser aux corps qui se défont par en-dedans, ça commence quelque part dans votre ventre et ça vous défait jusqu'aux yeux. Plus personne ne vous reconnaît. Vous habitez une ville éloignée où votre famille ne vient pas vous voir souvent, les médecins vous annoncent que vous êtes malade dans une langue étrangère. Vous mourez dans une langue étrangère, avec une nièce que vous connaissez à peine qui vous transperce de ses grands yeux. Vous vous sentez trahie. J'ai dit tout ça à l'oreille de ma voisine qui me berçait. Et je me suis endormie là, dans une grande panique. Je crois que j'ai continué de parler dans mon sommeil.

*

Une nuit, j'ai rêvé que je courais. J'avais décidé de courir une longue distance, depuis chez moi vers l'ouest jusqu'à la rue Papineau, ça faisait bien deux, trois kilomètres, et puis tout droit au sud, vers le fleuve, vers les pointes du pont Jacques-Cartier qu'il m'arrivait d'apercevoir lorsque je levais la tête pour reprendre mon souffle. Je portais des shorts en nylon bleu, mon vieux t-shirt gris, des souliers de course, un bandeau au motif militaire pour retenir mes cheveux. Je sentais mes clés sautiller dans ma paume, ma paume humide, deux clés, une pour l'immeuble et une autre pour l'appartement. La rue était déserte, ce qui semblait bizarre pour une belle journée d'été, car c'en était une, une de ces journées où le soleil me brûlait le visage, et où je ne distinguais plus les immeubles au loin. J'étais essoufflée et mes mollets élançaient.

Mais la sensation de la course était indescriptible, un bonheur, un soulagement, la dimension matérielle du corps qui s'allège et se dissout. Je me sentais au plus près de ce que j'étais vraiment, de ce que j'étais à ce moment-là, intacte, concentrée, minuscule. C'était l'effet que

me faisait la course, c'est ce qui expliquait ma dépendance, ma fébrilité, l'impression d'être là. Je me serais bien arrêtée pour rire un moment, éclater de rire comme je n'avais plus la chance de le faire, mais mes jambes me portaient encore plus loin, dans la plus pure solitude, sereine solitude.

Il n'y avait aucun être humain, aucune voiture, que la rue sèche et ensoleillée.

J'avais dû courir longtemps, car je voyais pointer les cimes du parc Lafontaine. Mon corps ne s'arrêtait pas, je ne ressentais plus l'essoufflement ni les crampes aux mollets. En fait, je ne sentais plus du tout mes membres, mais j'avais à un bon rythme. Je ne baissais pas la tête.

Le parc était vide. Aucun marcheur, aucun cycliste, aucun flâneur. Mais je ne m'attardais pas à ce détail. L'eau du lac était rouge. Je m'approchais, et j'apercevais sur le gazon des milliers de petits affluents, d'où ruisselait l'eau rouge vers le lac. L'eau venait des arbres, des immeubles, ou d'ailleurs. Peut-être même des silhouettes noires que j'arrivais à distinguer au loin, elles se tenaient à l'extérieur du parc, sur Rachel et sur Sherbrooke, comme si une énorme foule admirait le spectacle de l'eau dévalant le long des collines, envahissant les sentiers, passant sous les bancs. Jusque dans le lac. Le lac rouge.

Dans mon rêve, j'avais et mettais un pied, puis un autre, dans le lac. Je courais toujours, jusqu'à ce que l'eau pénètre dans mes narines, mes oreilles, recouvre ma tête. Lorsque je me suis réveillée, il m'a fallu un moment pour comprendre. J'étais étendue sur le dos, les yeux au plafond. Je me suis relevée, me suis appuyée sur un coude pour tâtonner les draps, les lisser d'une main. Je m'étais attendue à les découvrir imbibés de sang. Mais non. Je suis restée quelques minutes dans la même position, hébétée.

Je me suis levée, j'ai fait du café, regardé par la fenêtre le soleil éclatant qui inondait la ruelle. J'ai eu envie d'aller courir.

INTERRUPTIONS

Nous parlions au téléphone depuis trois minutes quand la ligne a coupé. J'ai pensé à toutes ces interruptions qui font mal. J'ai regardé le combiné comme s'il allait en sortir une coquerelle, une perruche, un zèbre. Une surface noire percée de petits trous, innocente. Mais quelque chose s'était brisé à l'intérieur.

Plus tard, j'ai fait l'épicerie. Toute seule, en regardant attentivement les fruits et les légumes. Comparer les avocats biologiques et non-biologiques, me demander si les Granny Smith sont assez dures où évaluer la fraîcheur de la laitue. Chaque aliment son critère. Les agents de conservation dans le pain, les gras trans dans le beurre d'arachides. Je savais très bien ce qu'il fallait éviter, ce qu'il fallait rechercher, je me sentais experte de la liste d'épicerie, en contrôle de mon système digestif, de mon taux de cholestérol, de mon espérance de vie. J'accumulerais ainsi quelques années d'existence supplémentaires, bien que je ne sache toujours pas quoi en faire, comme certains accumulaient les indulgences ou les points Air Miles. Ça me rassurait, de voir toutes ces années se dérouler devant moi.

En douce, inspecter les paniers des gens qui me doubaient dans les allées et sélectionner mentalement tous les aliments malsains qu'ils allaient s'envoyer au fond de la gorge. Faire l'épicerie serait l'activité principale de ma journée, et je comptais bien en maximiser le potentiel. Les produits dansaient devant mes yeux, tournaient, sautaient, produisant une lumière qui s'infiltrait dans ma tête, éblouissait toutes mes pensées. La lumière tombe directement sur un objet, l'enveloppe, aplanit sa surface, élimine les ombres, et tout semble soudain uni, clair, simple. Mon cerveau comme un grand lac blanc. La paix.

J'ai fait la file devant la caisse. La voix du caissier. Il parlait tout bas, « Thirty dollars forty five cents », un marmonnement, « Debit or credit? », une voix fragile comme un petit animal. J'ai remarqué une fissure sur une des tomates italiennes que j'avais soigneusement sélectionnées. Je ne voulais pas aller échanger la tomate, j'avais mis du temps à la choisir, j'avais mis du temps à attendre en file. Je perdrais ma place, il me faudrait gaspiller d'autres minutes à tâter les tomates, je serais hésitante, je devrais me glisser dans une autre file et m'y

tenir. Attendre. J'ai regardé la tomate fissurée. La peau rouge fendue, les bords humides, la chair un peu molle, innocente. Je suis arrivée à la hauteur du caissier. J'aurais voulu qu'il me prenne dans ses bras mais je lui ai dit : « I'll pay with my credit card. » Il a dit « fine » mais il ne m'a pas invitée chez lui. Il aurait pu au moins demander « Which country are you from, Sweetheart? » comme l'avait fait le commis du dépanneur la veille.

Je l'ai détesté pour son silence. Il aurait pu demander « quand reviens-tu? ». En trois minutes, il est possible de prononcer quand-reviens-tu.

En emballant mes achats, j'ai jeté un regard noir au caissier. « When will you come back? » Ce n'est pas difficile à prononcer. J'ai regardé au fond du sac pour voir s'il n'y avait pas glissé son numéro de téléphone. Puis j'ai pensé au bruit étrange qui avait surgi du combiné, un craquement, un pépiement, et plus rien.

J'ai rangé les sacs remplis de provisions les uns à côté des autres dans le panier à roulettes, lancé un dernier regard au caissier, un air moitié langoureux moitié désespéré, juste pour qu'il me chuchote « Have a good day » de sa voix un peu éteinte. Il s'était retourné et saluait la cliente suivante. J'ai voulu m'avancer vers les portes automatiques, mais mes mollets semblaient engourdis, une légère vibration provenant du sol traversait lentement mon corps de bas en haut. C'était une sensation agréable. Je suis restée figée sur place, pour sentir mieux. La vibration devenait plus profonde, s'accroissait rapidement. Et puis la vraie secousse est venue.

Les néons du supermarché ont tremblé, et le panier, et tous mes paquets se sont renversés. Je n'ai pas bougé, pas crié. À moins que mes jambes n'aient fléchi toutes seules, qu'un cri appartenant à quelqu'un d'autre ne se soit échappé de ma gorge. Je me rappelle avoir posé mes mains sur mes yeux, éblouie, même si l'éclairage de l'épicerie venait de flancher. La lumière de l'après-midi rentrait à grands flots par les baies vitrées. Avant que le monde ne me tombe sur la tête, j'ai pu admirer à travers mes doigts une dernière image : les centaines de voitures luisant dans le stationnement, leurs couleurs vives étirées de part et d'autre du paysage. Puis il a fait noir.

De gros objets lourds se sont écrasés tout près de moi, et le plafond peut-être, le toit, le ciel. Une large surface froide m'a plaquée au sol, arrêtant sa chute à dix centimètres de mon nez. Naïvement, j'ai pensé que c'était ça la mort, un cube noir assaillant votre corps, contenant votre esprit pour l'éternité. C'était ça l'enfer. Je pouvais à peine bouger, entourée de ce qui me semblait être des cylindres de plastique, peut-être des conduits d'aération détachés de l'entre-toit. J'arrivais à respirer puisque je sentais mon ventre se gonfler et se dégonfler. Mon corps paraissait s'être répandu un peu partout, en différents morceaux, et les sensations ne me parvenaient plus que de trois zones bien précises : mon abdomen, mon bassin, ma cuisse droite. Mes autres membres devaient traîner quelque part dans le coin, ou en avaient profité pour filer. Je ne sentais plus ma tête, comme si ma conscience s'était réfugiée entre mes reins et mon plancher pelvien. C'est de là que me provenaient toutes les données concernant le peu de réalité qui subsistait autour de moi. De chaque côté de mes hanches, des objets lourds mais lisses, et dans la cuisse droite un inconfort, probablement la roue du panier qui avait glissé contre moi en se renversant. Les vibrations du sol avaient cessé, le silence a surgi.

- Je t'ai appelé mardi. Ça ne répondait pas.
- Badminton.
- C'est vrai, c'est le mardi.
- Mon père va bien.
- J'allais te le demander.
- Oui, ça va bien.

Quelques légères vibrations dans la voix, puis le silence sans avertissement. La petite cruauté de l'appareil téléphonique.

Je n'arrêtais pas de penser à une phrase que j'avais lue dans l'autobus en roulant vers UCSD. « Make a plan for disaster NOW. » Une publicité pour une compagnie d'assurances. J'avais pensé à cette phrase pendant que nous parlions au téléphone. Je n'avais aucun plan, je n'étais même pas sûre de savoir reconnaître un désastre. J'aurais bien voulu qu'un inconnu me propose un plan, qu'une sorte de commis-voyageur me dise tout ce que je pourrais faire de

ces années gagnées en mangeant bio. J'évitais certainement le désastre du cancer ou de la crise cardiaque prématurée. C'est ce que disaient les spécialistes de l'alimentation. Mais il y avait tous ces autres cataclysmes qui attendaient à votre porte. C'est ce qu'on disait. Les catastrophes que vous ne voyez pas venir, que vous ne reconnaissez pas même lorsqu'elles atterrissent à dix centimètres de votre nez.

Il ne m'avait pas dit « Reviens ». Je serais revenue.

Il était bien écrit à la sortie de l'épicerie « Come again », mais le caissier ne l'avait pas prononcé. Il n'avait pas dit « Come back as soon as possible ». Il était resté silencieux en mettant les produits dans les sacs. Peut-être sentait-il déjà les vibrations sous ses pieds, le pépiement au fond du combiné, pourquoi parler quand le silence viendra, inévitablement? Eux l'avaient vu venir. J'avais été la seule surprise. Déboussolée. Peut-être qu'avant même de recevoir le plafond, le toit ou le ciel sur la tête, la plupart de mes membres fonctionnaient déjà au ralenti, ma conscience de la réalité étiolée. Je me rappelais m'être éveillée, un matin, tête, bras, jambes engourdis. Je m'étais effondrée sur le sol en tentant de me lever du lit.

Toutes sortes de bruits ont enfin percé l'obscurité pour arriver jusqu'à moi. De plus en plus distinctement, j'entendais des gémissements, des cris, et puis des voix fermes qui semblaient donner des instructions. J'ai eu l'étrange réflexe de crier. Pourtant, j'étais bien dans le noir, mon esprit se contentait finalement d'un cube haut de dix centimètres pour exercer ses activités. Mais le bruit a peut-être réveillé un instinct quelconque, un instinct de survie, si cette chose existe encore chez les humains élevés en banlieue comme moi. « Can you hear me? », j'ai crié. « I can hear you. » J'ai hurlé ces deux phrases pendant de longues minutes. Je comptais dans ma tête. « Can you hear me? » Un. Deux. « I can hear you. » Un. Deux.

- M'entends-tu? Es-tu là? Je ne t'entends plus!

J'avais hurlé dans le combiné comme si je voulais rendre sourd le silence. En trois minutes, je n'avais pas prononcé un seul mot qui compte vraiment, n'avais formulé que des phrases

sèches, sans vie. Puis le silence arrogant. L'appareil refusait désormais de transmettre des propos si ineptes à l'autre bout du continent. Un silence bien mérité, insoutenable.

On a soulevé au-dessus de ma tête le plafond, le toit ou le ciel qui m'était tombé dessus. C'était en fait un énorme présentoir de métal sur lequel on disposait les cruches d'eau cinq gallons. De ces cruches qu'on achète et qu'on stocke au sous-sol en cas de problèmes majeurs, catastrophes naturelles ou drames familiaux. J'ai regardé autour de moi. Si on faisait exception des produits répandus par terre dans les allées et de la blancheur de certains clients toujours recroquevillés sur eux-mêmes près du service à la clientèle, tout semblait rentré dans l'ordre. Ce n'était qu'une légère secousse, a-t-on dit plus tard. L'épicentre près de Los Angeles, 5,5 sur l'échelle de Richter. Ces informations dont on vous gava après un événement comme pour mieux le maîtriser, l'assimiler, le faire pénétrer de force dans votre vie de tous les jours. L'épicentre près de Los Angeles, 5,5 sur l'échelle de Richter. J'ai pensé que ça devait faire partie du plan pour affronter le désastre.

Je suis rentrée chez moi en taxi, après avoir ramassé la moitié de mes provisions étalées sur le sol. J'ai retrouvé la tomate fendue intacte. Ça m'a soulagée. Dans le taxi, le chauffeur m'a demandé si j'aimais la musique qui jouait à la radio ou si je préférais qu'il change de station. Je ne savais pas quoi répondre. Je n'aimais pas qu'on me pose un tel dilemme. J'ai répondu : « Everything is fine. » J'aimais beaucoup cette expression en anglais, je trouvais que ça sonnait bien, ça sonnait vrai. Il m'a déposée devant mon immeuble et, comme je boitais, il a monté mes paquets. Je lui ai laissé tout l'argent que j'avais dans mon portefeuille, et j'ai claqué la porte quand il a protesté. J'ai rangé un à un mes achats dans le réfrigérateur et dans le garde-manger. Quand tout a été à sa place, j'ai pris le téléphone et l'ai déposé dans la poubelle. Je ne savais pas si on recyclait ce genre d'appareil. Il me faudrait en acheter un autre. C'était bien comme ça. Tout était bien.

Je me suis étendue sur le sofa et j'ai regardé ma rotule qui semblait légèrement sortie de son axe. Ça ne faisait pas mal. Je ne savais pas ce qui se passerait dans trois minutes, peut-être le silence, peut-être un désastre. J'ai fermé les yeux pour attendre.

LA MALADIE DES AMOUREUX

C'était l'automne de la maladie.

La maladie de la fatigue, Mathieu avait dit qu'elle avait dû l'attraper en se rongant les ongles. Il devait avoir raison, ses pauvres ongles sales et tous ces microbes au bord des lèvres. Il avait demandé : Billie, tu peux pas te foutre autre chose dans la bouche quand tu es nerveuse? Oui, enfin, elle était une adulte. Elle aurait dû savoir conjuguer angoisse et hygiène.

Une maladie qui vidait le corps de toute son énergie, serrait la gorge, blêmissait la peau, bouffissait les yeux. Billie avait dû annuler tous ses contrats, ses cours à l'université, c'est ce qui est bien quand on est étudiant et pigiste, on vous oublie facilement, aucun compte à rendre à qui que ce soit. Mathieu avait promis qu'elle n'aurait pas à s'en faire pour l'argent. En souriant, comme si ça lui faisait plaisir.

Les jours passaient lentement. Le docteur avait dit que ce serait long, au moins six mois, nous étions à la fin d'août. Il faisait encore si chaud qu'elle pensait s'évanouir aussitôt qu'elle tentait de se mettre debout. Elle faisait le trajet du lit au divan à quatre pattes, dormait 16 heures par jour. Le reste du temps, elle regardait la télévision.

Les amis appelaient pour demander des nouvelles. Elle sentait l'inquiétude dans leur voix. Sa voisine de palier était venue faire un peu de ménage la première semaine. Elle n'était pas revenue. Le concierge lui avait appris que c'était contagieux.

Son corps en sueur collait contre le tissu du divan. Billie avait du mal à respirer. Le docteur l'avait dit : il n'y a rien à faire. La maladie de l'attente.

Une nuit, elle avait dû réveiller Mathieu. Elle n'arrivait plus à respirer, la gorge si enflée qu'elle sentait ses deux amygdales trembler l'une contre l'autre. Il avait allumé la lampe, penché ses grands yeux impuissants au-dessus de son visage. Elle, la bouche ouverte et lui

constatant : ta gorge est très enflée. Et rouge. À l'hôpital, il s'était endormi tout près d'elle, sur une chaise droite. Billie couchée sur une civière. L'infirmière lui avait tendu un bol métallique, pour qu'elle ne vomisse plus sur son oreiller, en plein corridor, ça faisait malpropre. Un peu de sang flottait dans le vomi, et Billie n'arrivait plus à fermer les yeux.

L'infirmière avait demandé : rappelez-moi votre nom. Billie ne savait plus, ça faisait si longtemps qu'on la surnommait Billie, elle avait oublié pourquoi. Elle délirait. Avait dû réveiller Mathieu : dis à l'infirmière comment je m'appelle.

Elle était de retour dans l'appartement. Le pire était passé. Sa mère était venue un jour ou deux. Mathieu l'avait tendrement chassée en affirmant qu'il pouvait s'occuper lui-même de sa « grande malade ». Billie avait dit oui, oui, en riant, puis avait grimacé. C'est que quelque chose tirait dans son bas-ventre.

Mathieu avait lu sur Internet qu'il fallait craindre la rupture de la rate. Il avait tâté son abdomen en fixant l'écran d'ordinateur pour tenter de situer cet organe par rapport aux autres. Elle le laissait faire. Elle souhaitait très fort qu'il se sente utile. Il collait son visage contre son ventre, comme pour entendre l'écho de sa maladie. Peut-être pensait-il qu'il s'agissait d'une chose vivante qui grossissait en elle, qui finirait par sortir, peut-être pensait-il qu'un jour il pourrait bercer la maladie, devenir quelqu'un pour elle. Mais non. La rate reprendrait sa taille normale et tout redeviendrait comme avant.

Il faisait froid, des couleurs dans les arbres. Billie se sentait de mieux en mieux. Elle arrivait à suivre les intrigues des feuilletons télévisés, l'après-midi.

Le matin, elle se réveillait tard, restait longtemps allongée dans le lit en écoutant la radio. Elle se levait, préparait du café, étalait de la confiture et du fromage sur ses toasts, puis elle se recouchait.

Les amis appelaient moins. Ils avaient leur vie à vivre, c'est ce qu'elle se disait. De toute façon, quelque chose la heurtait dans le son de leur voix, un grincement, une note d'ironie. Ils sentaient bien que Billie n'avait rien à raconter, mais la forçaient tout de même à le leur dire.

Mathieu avait lu sur Internet que les pratiques sexuelles orales étaient sans danger pour le partenaire non atteint par la maladie. Il avait lu la phrase, puis s'était retourné, regardant sa Billie couchée sur le divan. L'avait regardée en éclatant de rire.

Ils ne possédaient pas d'automobile. Elle devait prendre l'autobus pour aller à ses rendez-vous chez le médecin. Elle marchait lentement, en boitant, comme si elle avait voulu inventer un signe visible de sa maladie. Localiser sa faiblesse. Elle baissait la tête, serrait sa veste autour de son tronc. Une vieille. Un après-midi, en tournant le coin de la rue, elle avait aperçu l'autobus déjà immobilisé à l'arrêt. Prise de panique, elle avait accéléré le pas, il était impossible qu'elle arrive en retard, encore pire, qu'elle manque ce rendez-vous. Elle en avait besoin, elle avait besoin que le docteur lui confirme : vous êtes vivante. Elle s'était mise à courir. Son corps soudain animé par une énergie désespérée. Elle courait, et elle savait que ce n'était pas bien, elle se voyait courir et savait qu'elle le paierait cher. Une douleur aiguë lui avait traversé le ventre, Billie avait dû s'arrêter, pliée en deux. Les larmes aux yeux, elle tenait son ventre, tentait de reprendre son souffle, tâtait sous ses côtes à la recherche de la rate. La tête entre les jambes. Elle n'irait pas chez le médecin cette fois-là. Mais que dirait Mathieu?

La tête en bas, des larmes tombaient de ses yeux sur le trottoir, le froid ou la douleur ou autre chose, ses yeux coulaient, la tête en bas.

Les plantes dans l'appartement semblaient fatiguées, elles aussi. Billie les arrosait aux deux jours, en ajoutant toujours plus d'engrais. C'était très important.

À la télévision, des files de gens s'alignaient dans la noirceur du matin devant les cliniques. On disait qu'une nouvelle maladie toucherait des milliers de personnes. Un jeune homme était mort. Jeune, sain, sportif. La lectrice de nouvelles ne cessait de répéter : les plus jeunes

seront les premiers à tomber. Des files de gens s'alignaient devant les cliniques, leur visage inquiet, des bambins, des adolescents en pleine puberté, ils voulaient être immunisés, ils voulaient être sauvés. Une femme pleurait en montrant son bébé.

L'automne passait, Billie ne pouvait détacher ses yeux de la télévision. Le passage du soleil se faisait de plus en plus court, et l'angoisse montait partout, dans chaque foyer. Elle savait que sa maladie à elle la rendait plus fragile, comme ce bébé qu'une mère avait tendu à bout de bras devant la caméra. Mais elle refusait d'aller s'aligner avec les autres dans la noirceur du matin.

Mathieu arrivait du travail vers 18h. Elle commençait à l'attendre deux heures plus tôt. Elle préparait le souper, lissait la nappe, enfilait des vêtements propres. Ouvrait un livre et relisait la même phrase pendant plusieurs minutes. Le temps filait tout doucement, elle le sentait la traverser, une sorte de voile fin qui se levait au-dessus de ses yeux. Quand Mathieu cognait à la porte, le voile s'était complètement dissipé, Billie voyait et arrivait à tenir des objets dans ses mains. Elle sautait devant lui telle une petite fille, le serrait contre sa poitrine, se retenait de l'embrasser, demandait : et ta journée? Il disait : très bien. Puis ils s'installaient à table. C'était leur rituel. Il disait : c'est bon. Elle l'aurait tué s'il en avait dérogé un seul instant.

Mathieu avait lu sur Internet que la maladie était surnommée adénolymphoïdite aiguë bénigne, angine monocyttaire, lymphoblastose bénigne, monocytose aiguë, maladie du baiser ou maladie des amoureux. Billie avait répété : maladie des amoureux. Elle avait regardé Mathieu sans comprendre pourquoi elle avait soudain si mal.

Depuis l'épisode de l'autobus manqué, Billie avait annulé toutes ses visites chez le docteur. Elle refusait de sortir pour quoi que ce soit, les poubelles ou autre chose. Il lui apparaissait soudainement incompréhensible d'avoir passé l'entièreté de sa vie à courir à droite et à gauche, à rencontrer des gens, à organiser des activités, à travailler. À vivre *dehors*. Nous étions en novembre et elle avait allumé les thermostats, un châle de laine sur les épaules, elle poussait le grand fauteuil devant la porte-patio et regardait. La grisaille et les feuilles, la beauté de la rue sans charme, la vie des autres, leur misère. Billie n'ouvrait plus la télévision,

il lui était égal que la ville soit décimée par une autre maladie. Seule sa maladie à elle lui importait. Elle se concentrait sur cette idée comme pour en faire éclore une chaleur. Elle restait des heures devant la porte-patio sale, de plus en plus sale, elle se disait que bientôt, il ne lui resterait plus que la lumière, sans les formes et le mouvement. Ça ne lui dérangeait pas. Elle pensait dans un sourire : peut-être suis-je prête à mourir.

Mathieu était allé se faire vacciner pour ne pas la contaminer. Il avait peur, il n'avait pas prononcé le mot. Il la contemplait intensément, comme s'il essayait d'imprimer son image dans sa tête une dernière fois.

La maladie dormait entre eux dans le lit. Billie la regardait et la caressait lorsqu'elle n'arrivait plus à s'endormir.

Tout en coupant les légumes, un fou rire lui était monté entre les côtes, elle avait approché son visage de la lame du couteau pour s'assurer de trancher les poivrons finement. Son diaphragme tressautant dans sa poitrine. Son seul désir à partir de maintenant était que le souper soit nourrissant et délicieux.

Billie appelait sa mère tous les jours. À part Mathieu, c'était la seule personne avec qui elle tolérait encore d'entretenir un contact. Sa mère lui posait souvent les mêmes questions et Billie répondait avec les mêmes mots, elles se rassuraient l'une l'autre. Ça lui faisait beaucoup de bien. Sa mère disait : tu vas t'en sortir. Billie hochait la tête, docile.

Un intellectuel avait parlé, à la télévision. Il avait demandé, en fixant la caméra : Croyez-vous en l'avenir? Il avait ajouté : plusieurs personnes de mon entourage croient, sans le dire, et peut-être sans même le savoir, à l'imminence de la fin du monde. Est-ce que cela fait d'eux des morts-vivants? Croyez-vous, vous, en l'avenir? Elle avait cru comprendre qu'il s'adressait à elle, qu'il avait entendu ses pensées les plus secrètes, elle avait éteint vivement la télévision. Oui, Billie croyait que le monde courait à sa perte. Pire encore, elle n'en éprouvait aucune émotion particulière. Elle avait fermé les rideaux dans toutes les pièces et s'était étendue sur le lit, honteuse.

Maintenant que Billie allait mieux, ils se couchaient tous les soirs à la même heure. Elle enfouissait sa tête sous les couvertures pour lui offrir une fellation. Puis, il lui lisait à voix haute quelques pages d'un livre pour enfants. Ils s'endormaient juste après, comme les gens heureux.

Au téléphone, Billie questionnait sa mère. Elle se rendait compte à quel point cette dernière lui avait manqué, petite. Sa mère qui s'était tant démenée, travaillait tous les soirs, pourquoi t'agitaient-tu ainsi? Sa mère répondait tranquillement, lui expliquant en faisant un effort pour bien articuler chaque mot. Billie écoutait sans rien dire, perplexe. Ne comprenait plus le fonctionnement du monde, du moins l'interprétation que tous s'en faisaient.

Elle attendait la première neige. Toutes les plantes avaient pourri dans leur pot. La terre sentait fort. Elle continuait de les arroser distraitement. Ça n'avait plus d'importance.

Mathieu l'avait traînée de force à la clinique. Là, le docteur lui avait suggéré de reprendre peu à peu le travail. Il disait qu'elle avait pratiquement recouvré toutes ses forces. Il avait prononcé le mot « guérison » et elle était restée silencieuse, effrayée. À Mathieu, qui était assis dans la salle d'attente, elle n'en avait rien dit. Billie avait l'impression qu'un simple geste, une seule parole de trop aurait aussitôt rompu l'équilibre.

Juste avant Noël, la machine à laver avait arrêté de fonctionner. Elle avait dû tordre tous les vêtements dans le bain. Les mains rouges et mouillées. L'opération l'avait vidée de toute l'énergie précieusement sauvegardée. Elle s'était couchée contre le carrelage froid, avait respiré l'odeur du détergent.

Mathieu était très occupé au bureau. Il lui avait dit : Billie, tu es en mesure de prendre soin de toi maintenant. Elle en avait eu les larmes aux yeux. Elle voulait dire non. Il y avait quatre mois qu'ils ne s'étaient pas embrassés. Ils faisaient l'amour avec un condom.

Elle avait entrepris de démonter la laveuse. Le manuel s'appelait : *Guide de dépannage et de réparations domestiques*. Il y avait plusieurs pages de photos. On voyait la cuve, le moteur, la courroie, la transmission, la pompe de vidange, les tuyaux d'entrée et de sortie d'eau. Elle avait étudié le schéma très attentivement. Un tableau énumérait les différents problèmes, les causes probables et les solutions à apporter. C'était très rassurant. Billie avait éparpillé les morceaux dans l'appartement. Vers quatre heures, elle s'était sentie fatiguée et s'était couchée pour une sieste. Mathieu l'avait réveillée en arrivant. Il criait. Demandait pourquoi elle avait fait ça.

Mathieu travaillait aussi le samedi. Il allait louer quelques films pour qu'elle passe la journée et lui glissait un baiser sur la joue avant de sortir. Parfois, lorsqu'elle était couchée sur le divan, écrasée sous les couvertures, la vérité semblait lui apparaître de manière si claire et si fulgurante que Billie s'évanouissait quelques secondes. Les yeux ouverts, le corps raide, elle devenait légère, transparente. Si quelqu'un était entré dans l'appartement à ce moment-là, il aurait aperçu le divan déserté, l'aurait cherchée partout en criant son prénom.

La neige était tombée fin décembre. Billie était sortie nu pieds sur le balcon. L'air froid avait pénétré dans ses poumons, l'avait faite tousser. Dans l'interstice entre les deux immeubles à logement, juste en face, des tourbillons blancs volaient dans tous les sens, aveuglément.

Un soir, Mathieu était rentré et avait trouvé l'appartement vide. Il l'avait appelée en sachant qu'elle n'était plus là. À l'endos d'une facture, aimantée au frigo, il avait lu ce mot : *Partie chez ma mère quelques jours, n'appelle pas.*

UNE JOURNÉE AU TRAVAIL

J'ai poussé la porte et j'ai marché. Personne n'était encore arrivé, les bureaux à cloisons déserts dans la lumière du matin. Au bout du couloir, les parois transparentes derrière lesquelles je passais mes journées. Nous pouvions tous nous voir, de bureau en bureau, lever la tête, nous saluer à travers les murs.

J'ai fait le tour de l'étage, comme pour mieux me rendre compte de ses dimensions. Je jetais un coup d'œil sur les tables de travail, piquais un stylo ou des trombones ici et là. Je les mettais dans les poches de mon veston. On ne s'en apercevrait pas. Je les garderais sur moi toute la journée. Comme des talismans.

Une fois dans mon bureau, j'ai lancé mon manteau vers la patère, il s'est écrasé juste à côté. Je l'ai laissé là. En m'asseyant sur la chaise, j'ai massé mon ventre pour faire passer la douleur. Une grande respiration, j'ai touché les objets au fond de mes poches. Puis, j'ai ouvert mon premier dossier de la journée. Mes yeux se sont posés sur les colonnes de chiffres et les notes au crayon de plomb que j'avais moi-même inscrites il y a quelques mois. J'ai refermé la chemise.

J'avais laissé un message pour Gabriel sur la table de la cuisine. Je lui demandais de vider le lave-vaisselle quand il rentrerait de l'école. Je ne tenais pas vraiment à ce qu'il le fasse, mais il me semblait que je devais tenter de lui apprendre certaines choses, le sens des responsabilités peut-être. Ça me faisait rire d'y penser.

À mon réveil, j'avais arpenté sa chambre pendant qu'il dormait, regardé ses livres, son babillard où étaient épinglées les traces de son existence : un ruban honorifique obtenu dans une compétition de cross-country, une carte postale venue de France, les photos de ses amis. Une revue de sports traînait ouverte sur sa commode. En fouillant dans les objets répandus par terre, j'avais feuilleté un cahier Canada dans lequel il avait composé une série de listes, les choses préférées de Gabriel. Mon mets préféré, mon animal préféré, mon sport préféré, mon film préféré, mon livre préféré. Toutes les réponses étaient écrites au stylo vert.

Je m'étais assise pour caresser ses cheveux, et il s'était réveillé juste assez pour protester : Maman, je dors. J'avais dit, oui, oui, dors. Excuse-moi. J'avais attendu que tout le monde soit levé pour déjeuner. Justine, Gabriel et moi. Nous avons mangé en silence.

Mes collègues pénétraient lentement dans les bureaux, envahissaient les couloirs. À travers les murs, je les observais faire des gestes habituels, dire des paroles habituelles, presque apaisantes. D'un bleu concentré, le ciel semblait frapper contre les fenêtres de notre étage. Je tentais de me détendre. La lumière qui s'infiltrait entre les murs laissait des traces sur le plancher. J'ai imaginé des feuilles mortes crépitant dans le vent, l'odeur d'une clairière. J'ai fermé les yeux.

Sarah a passé la tête dans l'entrebâillement.

- Vous venez à l'atelier cet après-midi?
- Quel sujet cette semaine?
- La dynamique intergénérationnelle.

J'ai éclaté de rire mais quelque chose s'est coincé dans ma gorge. Une toux sèche m'a secouée un instant.

- Vous devez avoir reçu le courriel avant-hier.
- Merci, je regarderai ça.

J'ai débusqué le mémo sous une pile de courriels que j'avais imprimés en vrac. « Les Baby Boomers et le terrorisme en milieu de travail : la génération cannibale. » Une fois par mois, le service des ressources humaines organisait un atelier interactif dans le but d'assainir le climat de travail. Depuis, nous comptons une démission et deux cas d'agression physique. Mes lèvres se sont contractées.

Il m'arrivait de rêver que les cloisons étaient recouvertes d'éclaboussures de sang. Un ancien employé marchait entre les rangées de bureaux, une carabine sciée à la main. Je n'avais pas peur. J'étais soulagée.

J'ai continué de tripoter les liasses de papier que je sortais des tiroirs, des filières. Il me suffisait d'avoir l'air très occupée. Respirer profondément et envoyer des petits signes de tête encourageants aux membres de mon équipe. Baisser les yeux, prendre des notes, sortir un paquet de chemises, lever la tête, sourire. Tendre la main vers ma tasse de café, chercher des yeux Sarah, mon assistante, pour l'en remercier, agripper le téléphone, qui pourrais-je bien appeler, raccrocher le téléphone, fermer les yeux. Personne ne remarquait les légers dérèglements qui affectaient ma routine, un tremblement, un cri retenu, mes pupilles affolées. Mon corps s'est plié brusquement, mes organes se sont tordus dans mon abdomen. Je suis restée un instant la tête appuyée contre la surface de mon bureau. Il fallait que je me relève.

J'ai pris ma tasse de café entre mes doigts, l'ai pressée contre mon ventre. La chaleur s'est diffusée lentement, ça faisait du bien. Au moment où j'allais poser ma tête contre le dossier, Sarah a ouvert la porte de mon bureau. J'ai sursauté, le café brûlant s'est renversé sur mes doigts, a éclaboussé mon chemisier.

- Excusez-moi, j'apporte votre courrier.

Je n'ai rien dit. Sarah a laissé les enveloppes sur mon bureau et est sortie. J'ai redéposé la tasse, essuyé mon chemisier avec un mouchoir. Je ne savais pas quoi faire d'autre. J'ai regardé mes doigts rougis, mis mon index dans ma bouche. Les larmes aux yeux. Sarah l'avait fait exprès.

En me dirigeant vers la salle de bains, j'ai intercepté mon reflet dans un miroir. Je me suis arrêtée. Je portais un chemisier crème et un pantalon brun, à la taille une ceinture dorée que Justine m'avait convaincue d'acheter. Mon visage semblait avoir été déposé par erreur sur ce corps et ces vêtements harmonieux. J'ai boutonné mon veston pour cacher la tache. J'ai relevé ma lèvre supérieure, passé ma langue sur mes dents.

Assise sur le siège des toilettes, j'ai soupiré. Ma culotte était imbibée de sang. Mes menstruations s'espaciaient et je ne pouvais plus prévoir leur arrivée. Mon médecin parlait de ménopause précoce, mais il n'arrivait pas à s'expliquer les douleurs. Il avait soupiré, suggéré d'autres tests. J'aurais souhaité lui demander des détails, mais ça n'aurait servi à rien. J'ai sorti un tampon de mon sac à main, et j'ai écrasé plusieurs épaisseurs de papier de toilette au fond de ma culotte. Ça ferait l'affaire.

En me lavant les mains, je me suis obligée à m'observer de nouveau dans le miroir. Je me souvenais de cette publicité où une femme déguisée en meneuse de claques encourageait son propre reflet. T'es bonne, t'es belle, t'es capable. J'aurais voulu pouvoir faire la même chose, mais je n'arrivais pas à bouger mes bras, mes lèvres. Le savon moussait entre mes doigts, les faisait glisser les uns contre les autres. C'était peut-être mon sens de l'humour qui faisait défaut. Je ne savais pas ce qui faisait défaut.

Je rêvassais à mon bureau en attendant l'heure du dîner. J'essayais de me convaincre que c'était la faim qui dévorait mes entrailles, une faim comme j'en ai souvent. J'ai vidé mes poches pour en détailler le contenu. Ma plus belle trouvaille était un stylo doré à encre rose que j'avais subtilisé dans le tiroir d'une adjointe administrative. Je n'avais jamais eu en ma possession un si bel objet. Je l'ai remis rapidement dans ma poche. Ma gorge était sèche. Ma respiration s'est accélérée. J'ai pris mon front entre mes mains moites. Je ne devais pas oublier que tous les yeux étaient posés sur moi, prêts à juger le moindre de mes gestes. Tout ce que j'avais se trouvait dans ma poche. L'étendue de mon jardin secret.

J'ai aperçu Sarah se diriger vers mon bureau, s'arrêter à quelques centimètres du seuil.

- Vous venez manger avec nous?

Elle prenait cette toute petite voix très énervante. J'avais l'impression qu'elle avait peur de moi depuis quelques temps.

- Non merci, trop de travail.

Elle est repartie la mine basse. Mon dernier dîner en groupe remontait à plusieurs semaines déjà. Nous nous racontions des anecdotes croustillantes à propos de l'infidélité notoire de certains collègues. Sarah riait, gênée, son visage rond et laiteux m'était soudain apparu insupportable..

- Est-ce que tes parents sont encore ensemble, Sarah?
- Oui, on va fêter leur 35^e cet été.

Son regard de fille gentille. Sa douceur. Sa silhouette souple et gracieuse, sa taille enveloppée, sa chevelure épaisse me faisaient penser à ces baigneuses dans les tableaux du 19^e siècle. Se laissant caresser par le mouvement de l'eau. Moi j'étais hors-cadre, un de ces corps secs emportés par le courant, se retenant tout juste à une grosse pierre. Il me semblait que, de nous deux, c'était elle qui risquait la noyade.

- Penses-tu qu'ils se sont déjà trompés?

Malgré moi, la question était sortie comme un boulet, lourde et menaçante. Le visage de Sarah avait rougi, déformé par une grimace, presque hideux.

- Excuse-moi, je ne voulais pas t'insulter.
- Je ne suis pas insultée! Mes parents s'aiment, c'est évident!

Elle s'était levée et avait quitté la table. Les autres n'osaient plus poser les yeux sur moi. Je n'avais pas voulu pas lui faire de mal. Seulement la prévenir. J'aurais pu lui raconter l'histoire de ces mères qu'on retrouve étendues sur le sol, complètement abandonnées aux pleurs et aux tremblements. De ces petites filles qui crient : Maman va mourir! De ces pères qui trahissent et se sauvent. Sarah ne m'avait pas laissée terminer. J'aurais pu lui dire qu'elle n'avait pas à avoir peur. Que je n'étais pas une de ces mères qui craquent. Tout le monde

s'était levé à son tour et m'avait laissée seule à table. J'avais vidé mon assiette tranquillement.

Désormais, je mangeais à mon bureau. J'ai grignoté les restes du spaghetti de la veille. Je ne me sentais pas mieux. J'ai attendu l'heure de l'atelier en contemplant l'écran de mon ordinateur.

*

L'animatrice parlait en gesticulant. Elle pointait des graphiques sur le grand écran, des courbes ascendantes, quelque chose en rapport avec l'agressivité et le stress, ou peut-être la démence. Elle-même n'en avait aucune idée. Elle avait vingt-deux ans. Elle venait d'apprendre que son contrat ne serait pas renouvelé. Lorsqu'elle a prononcé le mot « sérénité », j'ai relevé la tête. J'ai plongé une main dans ma poche.

Je traçais des cercles au stylo sur une enveloppe. Un croquis ressemblant vaguement au modèle de l'atome. Les électrons gravitent indéfiniment autour du noyau, c'est ce qu'on nous avait enseigné. Je n'avais jamais cherché à en savoir plus.

Mes doigts pianotaient sous la table, une main puis l'autre. J'ai remarqué que de petites cloques s'étaient formées le long de mon index ébouillanté. Je les ai percées une à une à l'aide de mon ongle et d'un agrafe. La chair à vif guérirait plus vite. L'animatrice a annoncé une pause de quinze minutes. Je ne l'avais pas entendue. Je suis restée assise à admirer alternativement mes croquis et mon doigt pendant que les autres sortaient de la salle.

Sarah s'est approchée et m'a demandé si tout allait bien. Je l'ai regardée en relevant le menton. J'aurais voulu frapper son beau visage. Je me suis contentée de hocher la tête. Elle est sortie avec les autres.

Je me suis écrasée au fond de la chaise, épuisée. Les murs de verre étincelaient dans le soleil et m'aveuglaient. Mon regard a embrassé la salle de conférence, les chaises vides, la table de

bois, le grand écran. Je n'arrivais pas à me rappeler pourquoi j'étais assise ici. Étais-je venue accomplir une tâche, m'étais-je perdue, quelqu'un viendrait-il me chercher pour me ramener chez moi? Mes collègues reprenaient tranquillement leur place, le bruit de leurs conversations m'a secouée. J'ai serré mes pieds l'un contre l'autre et me suis redressée.

L'atelier avait repris, et l'animatrice nous posait des questions. Peut-être m'avait-elle adressé la parole parce que toutes les têtes se sont retournées vers moi. Je sentais une chaleur descendre le long de mes cuisses, pénétrer les fibres de mon pantalon. Sans m'en rendre compte, j'avais défait les derniers boutons de mon chemisier et tenais mon ventre à deux mains. Je me suis levée. J'ai empoigné ma tasse de café vide. J'ai dit : je dois sortir. Ma voix a résonné entre les vitres.

J'ai refermé la porte de la salle et j'ai marché vers les toilettes. Dans la cabine, j'ai retiré le tampon complètement souillé. Mes cuisses étaient recouvertes de sang, comme s'il y avait eu une explosion là-dedans. Le sang jaillissait dans la cuvette, rouge et huileux, j'ai pensé à un puits de pétrole, mon doigt, une tête de forage qui fouillait, grattait pour que ça gicle, tandis que je recueillais le précieux liquide dans ma tasse de café.

Longtemps, ça a coulé entre mes jambes. J'ai replié mes genoux contre mon torse et j'ai attendu. Que la peur de mourir se soit estompée. J'ai repensé à Sarah, à son innocence. J'étais incapable de la lui pardonner. Je ne laisserais pas Justine et Gabriel grandir comme ça. Bientôt, je leur apprendrais les choses de la vie. En attendant je restais une mère ordinaire, aimante et protectrice.

Je suis sortie des toilettes, ma tasse à la main. Il devait être tard, tout le monde était parti. Je me suis approchée des baies vitrées. Les rues se vidaient, les travailleurs, formes noires et minuscules, rentraient chez eux. Le fleuve était presque jaune, le pont Jacques-Cartier orange, les teintes pâteuses et criardes. J'ai repris ma marche vers mon bureau. Je devais rentrer chez moi. Je ne savais pas quoi faire du contenu de ma tasse, de mes pantalons tachés. Mes yeux fatigués erraient ça et là, à la recherche de réconfort, jusqu'à ce que la plante verte ornant la table de Sarah entre dans mon champ de vision. L'éclat d'une chose vivante. Je me suis

assise et j'ai déversé mon sang dans la terre, une belle terre ferrugineuse. Puis, j'ai déposé la tasse sur l'agenda resté ouvert, et j'ai entassé le contenu de mes poches juste à côté. L'agencement formait une sorte d'autel, il semblait s'en dégager une vibration sacrée. Je suis restée un moment immobile, recueillie.

À mon bureau, j'ai pris mon manteau et mon porte-document. Un soupir a soulevé ma poitrine. Soudain délestée d'un poids.

Je suis montée dans la voiture. J'ai démarré le moteur, ouvert la radio. Un homme lisait les nouvelles d'une voix chaude, chaque mot articulé à la perfection. La tête appuyée contre le siège, j'écoutais attentivement, tentée de me laisser bercer. Mais il fallait que j'appelle à la maison. Leur dire que j'arrivais. Prononcer des mots rassurants. J'ai cherché le téléphone dans mon sac à main, ai composé le numéro. Salut mon chéri, c'est maman.

LA MORT DE MAMIE ET AUTRES HISTOIRES

I

À quatre heures de l'après-midi, il fait déjà nuit. Je la regarde par ma fenêtre, la nuit, j'en reste morte d'inquiétude. L'obscurité jaune des lampadaires étend son étreinte jusqu'à moi. Je ressers un peu plus le châle autour de mes épaules. À la télévision, la publicité de la dinde au beurre est diffusée en boucle, une belle dinde suintante pour Noël. La salive se coince au fond de ma gorge, je tousse, ce doit être une amygdalite. C'est l'hiver qui veut m'achever mais je résiste. Toute tremblante.

Je me traîne d'une pièce à l'autre dans l'appartement, ne sachant pas trop quoi faire de ces jours de vacances. Je reste debout quelques secondes au milieu du corridor, fais bouger mes lunettes sur mon nez dans un mouvement de va-et-vient. J'essaie de percevoir autre chose dans la lueur de la lampe, des animaux peut-être, ou des trèfles à quatre feuilles. Mais il n'y a que des rais de lumière plus ou moins longs.

Un drôle de 23 décembre, pas du tout comme dans la chanson, ni comme dans mes souvenirs. Ça ne ressemble à rien, ça ressemble à un autre jour. Les averses m'ont donné une bonne excuse pour ne pas sortir. Je regarde mon vélo sous les gouttes, attaché à la clôture, deux mois que j'oublie de le rentrer. Chaque jour, je passe devant, l'effleure du regard, puis détourne les yeux, c'est un peu comme toutes ces autres choses. Mon premier Noël en solitaire. Deux mois que je me dis que ça fera du bien.

Quinze livres, des journaux, des dépliants sur le tourisme équitable au Mexique. Des séries télévisées que tout le monde a vues, deux aiguilles à tricoter et de la laine, une liste de tâches ménagères et d'achats essentiels. C'est mon programme de rattrapage, toute une vie à rattraper, la vie que je devrais mener pour être heureuse. Mais mon programme ne bouge pas du coin de la table, je le regarde de loin, méfiante. En attendant, je perds mon temps, j'en fais une occupation professionnelle. Je marche d'un coin à l'autre du salon, je pense : j'ai un grand salon. Je respire profondément, envoie de la buée dans les vitres, délimite mon île.

Et puis je m'assois sur le divan, épuisée, je m'endors en plein jour.

J'ai tiré les rideaux pour ne plus voir la pluie, l'autoroute derrière chez moi et les gazons gris. Mais il ne faut pas croire que je suis une ermite, une sauvage, non. Quand il fera beau, j'irai prendre une marche, une marche de santé sous l'autoroute 40. J'aime errer le long des piliers, je m'y sens bien, protégée, un toit lourd sur la tête, un plancher solide sous les talons, je marche fort pour que ça résonne entre les surfaces de ciment. J'oublie que ma cache secrète est ouverte de toutes parts, j'oublie les voitures stationnées et les junkies recroquevillés, ils ne me feront pas de mal. Rien à voir avec le mont Tremblant, où mes riches amis passent leurs vacances à l'abri des maniaques, dans les chalets en carton-pâte. Ici, on voit à peine le ciel, le vent s'engouffre par à-coups, c'est sale, c'est laid, mais on sait à quoi s'en tenir, pas de neige artificielle ou de faux airs alpins, juste ce que je vois sous mon nez, la vérité toute crue. Et enfin, il me semble que je respire mieux, à travers les exhalaisons d'essence, l'humidité, mes poumons se gonflent de confiance, je me sens téméraire. Je me situe désormais au-dessous de la vitesse, du danger, au-dessous de la vie et de la mort. Ça roule, ça roule au-dessus de moi, ça tremble tout autour, ça file ailleurs, nulle part, et pour une fois, c'est moi qui suis solide, immobile, en plein cœur de la ville, le cœur dur de la ville.

Mais il a tant plu aujourd'hui que je n'ai pas pu sortir.

Je m'étends sur mon lit, sors de vieilles couvertures que je déroule sur mon corps, quatre ou cinq couvertures pour que ça soit bien lourd. Je m'endors rapidement sous leur poids. Quelques heures plus tard, je me réveille en suffoquant, c'est la nuit, ou peut-être le début du jour. Je jette le nez dehors, toujours la pluie, des cordes de pluie. On se croirait aux chutes Niagara, les néons criards en moins. Je plisse les yeux, quelque chose a changé. Les rues se resserrent autour de chez moi, je n'ai pas sorti mon ruban à mesurer, mais je dirais que la rue a perdu quatre ou cinq centimètres. C'est peut-être que les rues fondent comme les glaciers. Oui, il me semble bien que c'est ce qu'ils disaient l'autre soir à *Découverte*. Un énième fléau météorologique.

J'ai rêvé que je sortais prendre une longue marche. Je m'enfonce dans des rues étroites, à l'air morose et déplacé, ce n'est pas Montréal, c'est une autre ville, infiniment plus petite, plus irrespirable. La lumière des maisons illumine mon visage, et j'ose m'en approcher. Ce que j'y vois me glace le sang. La peur à table et devant la télé. Tous ceux, comme moi, que les thermostats ne suffisent pas à réchauffer. Dans chaque demeure les mêmes sofas, les mêmes meubles vernis, les mêmes mâchoires serrées. Et dans les vitres mon reflet.

Alors que j'approchais d'une maison qui me semblait familière, je me suis réveillée.

Je me lève pour grignoter un peu, en attendant que le matin vienne. Le matin, une fois pour toutes. J'attire à moi le panier d'oranges qui traîne sur le comptoir, j'en épluche deux en même temps, que je mange à moitié, c'est pour écœurer ma grand-mère et ses histoires de pauvreté, une orange pour Noël et de l'apitoiement pour une existence entière. Ça me semble injuste. Mon frère et moi avons reçu des camions de jouets chaque année, donc nous ne méritons rien, pas même une larme de pitié, et nous gardons pour nous nos maladies d'enfants gâtés. Mais il n'y a pas de quoi s'en faire. Je passe et repasse ma langue sur mes lèvres gercées, je laisse les pelures et une marre de jus sur le comptoir, je vais attendre le jour dans le salon. J'ai un grand salon.

Dans l'avant-midi, si la pluie se calme, je sortirai prendre une marche, une petite marche pour ne pas m'épuiser. Sur Crémazie, j'arriverai à parcourir quelques coins de rue, deux ou trois, je m'arrêterai devant *L'idée fixe*, cette librairie de livres usagés reconvertie en boutique de matériel pornographique — ils ont conservé le même slogan : Des heures de bonheur. Puis je reviendrai aussitôt à la maison. C'est que j'aurai eu peur du dehors, j'aurai paniqué en observant les lignes du trottoir qui se succèdent, l'ombre des bâtiments qui s'allonge. Et les oranges m'auront donné mal à l'estomac.

*

*Noël c'est l'amour
Viens chanter, toi mon frère*

*Noël c'est l'amour
C'est un cœur éternel*

J'entonne des cantiques en préparant mon réveillon, mon premier réveillon en solitaire. Ce que je suis excitée. J'ai acheté de la nourriture, assez de nourriture pour manger toute la nuit, pour me péter la panse, la dinde au beurre de la publicité. Ils m'ont eue, avec leur bel animal grillé dans son jus. J'ai aussi l'intention de préparer des patates pilées et des légumes trop cuits, histoire de faire comme si. En attendant, je visionne les cassettes de nos vidéos d'enfance, ma mère me les a envoyées par la poste il y a quelques mois. Des vidéos de Noël tournées en Super 8, où nous rions très fort, mon frère et moi, nous jouons très fort, déballons très fort, mangeons très fort. Mon frère vomit pendant la nuit, tellement il s'est empiffré, et moi je pleure un peu, parce que je crains que mon frère ne soit malade, c'est ce que je dis à ma mère qui me crie : pourquoi tu pleures. Puis elle se reprend : c'est ma faute, je vous ai transmis mon angoisse. Je ne sais pas encore ce que ça veut dire, le mot « angoisse ».

J'éteins la télévision brutalement. Je n'y arrive pas, même si c'est ce qu'elle voudrait que je fasse, ma mère, autopsier tous les souvenirs, les secrets, pauvres corps profanés, faire surgir quelque chose comme la vérité. La plonger dans le formol, l'exposer dans un bocal. Ouvrir mes portes au grand public.

Et voilà que j'ai décidé, cette année, de faire la grève de la famille, j'ai dit : je pars faire du tourisme équitable au Mexique. J'ai même envoyé à ma mère les informations concernant mon vol, heures de départ et d'arrivée, j'ai dit : je m'en vais me faire griller sur la côte du Pacifique, *hasta la vista, Mama*. Évidemment, je ne pars pas, mais personne ne sait pour ma phobie des extérieurs. Je l'ai entourloupée vrai, ma mère, et tous mes oncles, tantes, cousins, ne pensez même pas à moi pour le party du jour de l'An, ne m'appellez pas, ce sera le répondeur. Je les ai tous eus.

J'ai emballé des cadeaux avec le papier de ma circulaire *Métro*, et je les déballerai ce soir, à minuit, lors de mon réveillon pour moi toute seule, histoire de faire comme si je m'aimais beaucoup, comme si je me souhaitais mes meilleurs vœux. Ce sera bien original, cette petite

cérémonie, hyper actuel, ça oui, la célébration de la solitude sacrée. Je déballerai mes cadeaux, me remercierai du fond du cœur, plierai les emballages froissés et les empilerai dans le bac de récupération. Une fois ce rituel accompli, je pourrai aller au lit, l'esprit vide, en paix.

II

Une voix me parvient du fond des ténèbres, une voix parcourue de friture. Elle me tire du sommeil, j'ouvre les yeux tout grands, c'est ma propre voix qui m'ordonne : laissez votre message après le bip, *bip*.

- Éli, je sais que tu prends l'avion dans quelques heures, mais rappelle-moi quand même. C'est que... Mamie... elle va mal. Les médecins disent qu'elle ne passera pas la semaine. Ma... ma mère à moi. Elle va mourir... Ah oui, et as-tu des nouvelles de Paul? Je n'arrive pas à le rejoindre... Merci et...

Bip. La voix de ma mère reste suspendue dans l'air, il me semble la voir s'étendre, s'amplifier, s'enrouler autour de mon cou. Je reste étendue dans mon lit, dans le noir, je ne vois rien, je ne comprends rien. Qu'a-t-elle dit? Je referme les yeux, je suis à deux doigts de me rendormir, paisible. La voix de ma mère me prend, me berce, m'éteint, m'opprime, je manque d'air. Je rouvre les yeux.

Je réécoute le message sur le répondeur, le fais passer en boucle, une drôle de musique à mon oreille, ça grésille. Je n'y comprends rien. Pour la première fois depuis des jours, je voudrais appeler quelqu'un, n'importe qui, le voisin, le facteur, une fille qui passe avec son parapluie. Quelqu'un qui se pencherait au-dessus de la machine, tendrait l'oreille pour écouter le message, le décortiquer, l'analyser, le traduire. Quelqu'un pour recueillir les mots, les briser, les broyer puis me les offrir, des mots inoffensifs qui ne font plus mal. Mais je ne connais personne qui ait ce don-là.

Dans mon hébétude, je reste comme un légume devant la fenêtre. Pourquoi réagirais-je à ce message-là plutôt qu'aux autres? Ça fait des années qu'elle appelle au secours, ma mère, et que je la tiens à distance, comme on garde un œil, de loin, sur un pestiféré. Ma vie à vivre et la peur, asphyxiante, de devenir la mère de ma mère. Je l'écoute me parler, sur le répondeur, de son enfance, me lire des passages du Nouveau Testament, des ouvrages de croissance personnelle, des citations de Freud, des faits divers publiés le jour même. La mixture contemporaine de la conscience de soi et du monde. Me raconter le départ de mon père. Une sorte de *smoothie* au goût acide. Elle ne me supplie pas de venir les voir, ma grand-mère et elle, abandonnées dans leur trou. Toujours elle articule chaque mot d'une voix claire et haut perchée, jamais de marmonnements, de plaintes incohérentes, elle est au-dessus de la folie, la parole de son côté. Alors elle parle, elle parle fort et longtemps, pour ne pas perdre la tête, le Nord, la foi, pour s'entendre à travers son propre vacarme. Tout ça sur mon répondeur.

Aujourd'hui j'écoute sa voix éteinte, et je m'affole. Et si elle perdait la parole, la tête, et tout le reste? La compassion me remonte dans la gorge, des relents âcres, un vertige. Lorsque je compose le numéro de mon frère, j'apprends que sa ligne téléphonique a été coupée. Je ne suis pas surprise, il est d'un naturel distrait. Je reste assise là, à contempler le téléphone, à me dire que j'aurais dû, moi aussi, oublier de payer mes comptes. Rien ne serait arrivé : j'aurais pu faire semblant de partir au Mexique, disparaître de la carte de l'Amérique, enfin. Mais c'est l'histoire de ma vie, les événements s'emballent et viennent s'écraser à mes pieds. Je dois ramasser les pots cassés.

*La voix de ma mère
Sa voix familière
Chantait douce et claire
Un enfant est né*

*La voix de ma mère
Amour et prière
La voix de ma mère
Qui m'a tant donné*

Il fait encore nuit. Je détache de la clôture mon vélo rouillé, pendant que la pluie redouble d'une ardeur glaciale. Je me donne un élan, je file dans la rue, à toute vitesse. La force centripète qui retenait mon corps à la maison depuis des semaines semble s'inverser, j'éprouve une nouvelle fébrilité à l'idée de traverser la ville, je pédale vite, les deux mains sur le guidon, le souffle haletant. C'est le matin de Noël qui point à l'horizon, et il ne reste dans la rue que les pauvres des pauvres, les tristes des tristes. Je roule en les dévisageant, espérant accrocher leur regard. Nos silences éclatent comme des bombes dans les flaques d'eau.

Après quelques kilomètres, je décide de fuir Crémazie la folle furieuse, je descends le boulevard Saint-Laurent à contre-sens, question de tester mes réflexes. Les lampadaires brillent encore dans le parc Jarry. Au pied du viaduc Rosemont, je bifurque sur Van Horne, laissant derrière moi les terrains vagues et leur petit air glauque. Je joue à avoir peur, roule tambour battant, je respire.

Mon frère habite tout au bout de la rue Côte-Saint-Catherine, sur la montagne ou ce qu'il en reste. Ce n'est pas une côte facile, je pédale, je pédale, les cheveux dans le vent et la pluie, je ne suis pas en forme, c'est dur de gagner sa santé. Pour oublier les aiguilles qui s'enfoncent dans mes poumons, j'admire les arbres et les belles maisons, je rêve tout haut, je hurle en levant les fesses de mon siège.

Mon cerveau pédale autant que mes jambes. J'essaie d'imaginer ce que je vais lui dire, à Paul. Quand nous étions enfants, je passais mon temps à lui ordonner d'être un grand garçon. Maintenant qu'il mesure six pieds un pouce, j'essaie de ne pas avoir l'air intimidée par ses grands bras, ses grandes jambes, le poil sur ses joues. Je ne sais pas vraiment ce que je vais faire chez lui. Je pourrais proposer : rappelle Maman à ma place et je vais faire ton lit pendant un mois, ou bien ressuscite notre grand-mère et je te donnerai tout mon argent de poche, le genre de marchandage qui nous donnait l'impression d'être des partenaires quand nous avions dix ans, quand nous partagions le même plancher, les mêmes repas, les mêmes chicanes. Ça fait longtemps.

J'arrive devant son immeuble, la pluie a cessé. J'attache mon vélo contre un arbre maigrichon, et je monte rapidement jusqu'au troisième étage, pas la chance de reprendre mon souffle. Comme je cogne à la porte, je me rends compte que je n'ai pas même envisagé qu'il soit absent. C'est le 25 décembre, il est probablement au Royaume du Père Noël avec quelque fée des étoiles ramassée sur la rue. Mais la porte s'ouvre, il est là en caleçon, l'air endormi, et seul.

- Je pensais que tu t'en allais au Mexique, te faire photographier sur les genoux des momies mayas...

Je passe outre à la mauvaise blague et je crache la seule phrase qui me vienne en tête.

- Trouve-nous un char, on s'en va à Coaticook.
- Quoi?

Il semble surpris, je le suis tout autant.

- Mamie va mourir. Maman m'a appelée cette nuit, alors je ne pars plus. Les pyramides devront attendre... Tu viens avec moi.
- De quoi tu parles?
- Mamie va mourir. Maman m'a appelée cette nuit, alors je...
- Non, j'ai compris cette partie-là, pourquoi Maman ne m'a pas appelé, moi, si c'est urgent? Tu rebondis ici et pis tu m'embarques dans tes histoires et...
- Ta ligne a été coupée.

Il étire un bras vers le combiné qui traîne sur la table, entre un *grilled cheese* abandonné et un litre de lait. Il essaie de composer un numéro, mais une voix préenregistrée le nargue à l'autre bout du fil. Il raccroche.

- De toute façon, qu'est-ce que tu fais ici un 25 décembre, tout seul, c'est la chose la plus pathétique que j'ai vue de ma vie!

Ses paupières tombent, il détourne le regard, se mord un peu l'intérieur de la joue. Il murmure :

- Je suppose que c'est moins pathétique de fuir dans le Sud en te faisant croire qu'un beau *tan* va te remonter le moral...

Je souris intérieurement, je sais que je vais gagner la partie.

- Allez, on va bien s'amuser...
- J'imagine oui!

D'un ton plus grave.

- Paul, j'ai besoin de toi. Je n'ai personne d'autre.

Baissant la voix.

- Mamie a besoin de toi, Maman aussi.

Il se lève, file dans sa chambre. Je savoure ma petite victoire en grignotant un bout de son *grilled cheese* froid. Il en ressort habillé d'un jeans et d'un gilet de laine.

- Tu vas geler.
- Ta gueule.

Je me tiens sur le seuil de la porte pendant qu'il jette quelques affaires dans un sac à dos. Je me sens fébrile, je dirais même joyeuse, j'ai l'impression de partir en camping en famille. Je dis : nous ne sommes jamais allés en camping en famille. Il se retourne, me regarde fixement, replonge la tête dans son sac en marmonnant.

- On va aller voir si Oli est là. Il me prête son char des fois.
- Il reste où, Oli?
- Ville-Saint-Laurent.
- En vélo, ça va aller vite.
- Pas de vélo. Je me le suis fait voler la semaine passée.
- Alors comment y allons-nous?
- En métro... Comment voudrais-tu qu'on y aille?

Il sort de l'appartement, je reste figée dans l'entrebâillement.

- Qu'est-ce que tu fais?

Je sors à mon tour, il barre la porte. Dehors, la pluie a repris de plus belle. De grosses gouttes molles, un peu pâteuses, de la presque-neige. Il y a de l'espoir.

*Des lumières dans la neige
Mille étoiles du berger
Et des hommes en cortège
Vont chanter la joie d'aimer*

Je marche à côté de mon grand petit frère, je gambade presque, nous partons à l'aventure. C'est ce que je me dis, pour me rassurer, pour attiser ma bonne humeur, j'imagine que nous sommes des explorateurs, des coureurs des bois, des beatniks, nous parcourrons la terre sans autre but que la révélation de l'âme humaine, nous planterons notre tente sur le sol américain et en ferons notre couche originelle, nous lècherons les routes pour nous en imprégner jusqu'à la moelle. Je lève les yeux vers le ciel, tire la langue pour avaler toutes ces belles gouttes toxiques. Je suis d'un enthousiasme sans borne.

Oli habite au rez-de-chaussée d'un immeuble gris à huit logements. Nous cognons pendant un bon moment, mais n'obtenons aucune réponse. Le corridor est humide et sent la soupe. Nous restons debout, immobiles. Nous n'avons pas de plan B. Nous cognons encore.

Une porte s'ouvre de l'autre côté du corridor. Un homme nous dévisage d'un air méfiant.

- Après quoi vous attendez? Vous voyez ben qu'il est pas là... Vous allez pas défoncer la porte, j'espère!

Nous haussons les épaules. Juste avant que la porte ne se referme brutalement, Paul ose s'avancer :

- Est-ce que je pourrais utiliser votre téléphone, Monsieur, pour un appel local?

L'homme tire sur ses pantalons, semble partagé à l'idée de refuser cette faveur à deux jeunes personnes mouillées jusqu'à l'os et visiblement démunies le jour de Noël. Je tente de reconstituer mon plus beau sourire.

- Je pensais que les jeunes, vous aviez tous des téléphones cellulaires?

Sa question est prononcée comme une accusation, mais au même moment, il retraite vers le salon en laissant la porte ouverte derrière lui. Nous entrons. La pièce est minuscule mais remplie à craquer de meubles, de bibelots, de livres, les murs sont recouverts de cadres et de bouquets de fleurs séchées. Un peu impressionnés par le nombre d'objets au mètre carré, nous nous immobilisons dans le vestibule.

- Ben quoi, restez pas là, entrez... Le téléphone est au bout du couloir, en face de la cuisine.

Paul s'y engage, et je reste derrière, mi-gênée, mi-curieuse, je regarde l'homme, je remarque ses mains et son visage, la peau qui fait des vagues, les yeux fatigués. Ses vêtements sont propres et bien taillés, mais il est impossible de ne pas voir les manches élimées, le tissu délavé. On pourrait croire qu'il vit et dort dans le même costume depuis dix ans. Lui aussi m'observe, et semble laisser tomber ses manières revêches.

- Comment vous appelez-vous, Mademoiselle?
- Élisabeth. Et vous?
- Bertrand. Bertrand Tougas.
- Enchantée.
- Vous prendrez ben un petit quelque chose à manger, Mademoiselle Élisabeth, un petit café, peut-être? Ça fait longtemps que j'ai pas reçu du monde, mais j'ai pas oublié les règles de l'hospitalité... Je suis convaincu que vous avez pas encore bu votre café du matin, vous...
- En effet.

Il me fait signe de le suivre, nous passons devant Paul qui discute à voix basse. Bertrand Tougas me fait asseoir à table, pose un napperon devant moi et me sert une tasse de café noir bien chaud. Il m'observe avaler ma première gorgée, puis je le vois s'agiter de nouveau, fébrile, il sort un plat du réfrigérateur, pose une assiette de beurre sur la table.

- Vous prendrez peut-être un morceau de pain aux noix? Je fais le même pain aux noix depuis des années, c'était le dessert préféré de ma femme, c'est tout ce que je sais faire, mais je le fais ben.

Il n'attend pas ma réponse et m'en découpe un gros morceau. Je souris. Ma faim se révèle à l'instant où mes dents se referment sur le dessert. Chaque bouchée ouvre en moi un plus féroce appétit, ou peut-être est-ce l'odeur qui exacerbe un désir, une angoisse, je mâche la pâte et je sens naître un souvenir très précis. Des images s'impriment sur le réfrigérateur de Bertrand Tougas. Je sais bien que le temps perdu se réfugie dans les gâteaux, les biscuits, les pâtisseries, les pains chauds, les brioches, les croissants, la mémoire cachée au centre d'un beignet, avec la crème pâtissière, riche, crémeuse, claire, ce n'est pas une surprise, mais chaque fois, mes yeux se plissent, se concentrent, vieillissent prématurément. Je voudrais me pencher vers Bertrand Tougas, lui confier : vous savez, je connais une bonne histoire, voulez-vous l'entendre? Mais il me regarde avec tant d'espoir, que je ne m'en sens pas la force.

- Monsieur Tougas, votre pain aux noix... c'est délicieux, le meilleur que j'aie jamais mangé. J'en prendrais bien un deuxième morceau...

J'ai sept ans. Mamie nous garde pour plusieurs jours. Combien de dodos? Mamie ne veut pas le dire. Pour nous distraire, elle propose de faire cuire un gâteau. Ouvrons le garde-manger, sortons les ingrédients un à un. Consciencieusement, avec amour. J'émetts un doute : un pain aux zucchini, ce n'est pas un vrai gâteau. Mamie rit, elle dit : tu verras. Mesurons le sucre. La farine. Cassons les œufs. Paul en échappe un par terre. Je dis : ce n'est pas de sa faute, il ne sait pas comment faire. Mamie sourit. N'oublions pas la poudre à pâte. Battons le tout. Elle se retire dans un coin pour ajouter des ingrédients secrets, qu'elle dit. Nous nous asseyons tous les trois devant le fourneau et épions la pâte, elle gonfle vite, elle dore. L'odeur de la pâte cuite restera longtemps dans la maison. Le pain est brun et goûte le chocolat. Nos dents avides croquent les noix. Je dis : Mamie, c'est un miracle! Paul en a partout sur le visage. Mamie rit et pendant que nous mangeons, s'approche de nos crânes pour chuchoter : vous devrez prendre bien soin de votre Maman.

Paul entre dans la cuisine, il paraît préoccupé. Je lui tends mon assiette dans laquelle Bertrand Tougas vient de poser un troisième morceau de pain aux noix. Paul la repousse.

- Oli est chez Emma, sa nouvelle blonde, pour Noël.
- Et elle reste où, Emma?
- Rimouski.

Ça complique les choses, soudainement.

- On pourrait appeler Papa...

Je dis cette dernière phrase en plongeant mon nez dans ma tasse de café. J'attends la réaction de Paul, laquelle tarde à venir.

- Non.

- ...Alors on pourrait peut-être essayer avec ma tante Nicole?

Il me semble entendre Paul soupirer. Nicole est en fait une vieille amie de notre mère qui a toujours voulu que nous l'appelions « ma tante ». Elle vit à Brossard.

- Vas l'appeler, toi.

Nicole accepte de nous prêter sa voiture pour quelques jours. Ma mère lui a parlé le matin même. Nicole me demande la permission de la contacter pour l'avertir que nous arrivons. Ça la rassurera... Je lui dis d'attendre, nous en reparlerons tout à l'heure, chez toi Nicole. Tout ce que je veux, c'est que vous preniez bien soin de votre Maman. D'accord Nicole, à bientôt.

Les événements s'empilent, fondent et s'entremêlent. Il me semble entendre toujours les mêmes mots, ressentir la même lourdeur, au fond du ventre. Mais je me ressaisis, pour m'encourager, je m'imagine sur une ligne du temps, comme celle que l'on nous montrait à l'école dans les cours d'histoire, et je cours, je cours, comme si j'avancais, comme si j'allais quelque part.

*

Assise dans le métro pour la deuxième fois de la matinée, je me recroqueville sur moi-même, soudain apeurée, je regarde nos voisins avec insistance. Me sens dépossédée, depuis que j'ai laissé mon vélo chez Paul, vulnérable sans cette barrière à planter entre eux et moi. Ma vigueur matinale s'est envolée. J'ai soudain envie d'un grand bol d'air, la touffeur nauséabonde du wagon me paralyse, je m'accroche au bras de Paul et pince sa manche de laine très fort. Il me regarde avec surprise. Il ne sait pas pour mes phobies, mes petites frayeurs à moi que je soigne comme des animaux domestiques. Il ne dit rien mais défait lentement mes doigts de son chandail, me chuchote ça va aller. Oui, ce sont les mots que j'ai besoin d'entendre. Ça va aller.

Je repense à Bertrand Tougas, à ses yeux lorsque nous sommes partis, je vais vous donner un *lift* jusqu'à Brossard, emportez un peu de pain aux noix au moins, attendez juste que je sorte le papier d'aluminium. Il est resté dans la baie vitrée à nous envoyer la main, des signaux de détresse peut-être, mais ces gestes-là sont difficiles à interpréter.

Les mots défilent sur l'écran numérique au-dessus de la tête de Paul. J'y accroche mon regard pour tenter de m'apaiser, m'abrutir, m'assommer. Les lettres constituées de pixels rouges et verts forment des phrases, des petites annonces ou des faits cocasses. Exemple de fait cocasse : Au Connecticut, un homme a séquestré sa femme et ses enfants parce que son plus jeune fils refusait d'éteindre la console de jeux vidéo. La prise d'otages a duré vingt-huit heures mais s'est bien terminée. La femme et les enfants sont sains et saufs, l'homme a été abattu par la police. Un voisin s'est dit choqué mais soulagé de l'heureuse conclusion. Les phrases défilent l'une après l'autre, et je souris. L'anecdote me divertit et je ne pense déjà plus à mon propre sentiment de suffocation.

Lorsque nous sortons à la station Bonaventure, j'ai retrouvé une sorte de satisfaction, presque jubilatoire, l'idée que nous soyons en vie, Paul et moi, me semble comique et ridicule, un fait cocasse.

*

L'autobus nous expulse au milieu d'un gigantesque stationnement. Nous marchons contre le vent vers le quartier résidentiel, zigaguons entre les trottoirs pour trouver la bonne rue, elles portent des noms tous plus exotiques les uns que les autres, Toulon, Tunisie, Trinidad. Nicole nous voit arriver de loin, elle ouvre la porte de sa maison en trombe et hurle des « youhou » pour attirer notre attention. Paul et moi nous regardons. Armée d'un parapluie, elle avance à grandes foulées et vient nous rejoindre, nous couvrir, une mère poule sur les amphétamines.

- Vous êtes tellement mouillés, on dirait que vous sortez du *car wash*!
- Il pleut, Nicole.

- Avez-vous mangé au moins? On est le 25 décembre et vous vous promenez comme deux robineux, tout sales, tout maigres, tout blancs.
- C'est l'hiver, Nicole. Et le salon de bronzage, ça donne le cancer.

Paul me lance un regard noir. Il me trouve méchante. Méprisante. Mais Nicole ne perçoit ni la méchanceté ni le mépris alors je m'en donne à cœur joie. Ça défoule.

Une fois dans la maison, elle insiste pour que je me change, que j'accepte ses vêtements à elle, même s'ils sont trop grands, c'est parce que tu es si maigre. Elle refile à Paul une tuque, un foulard et des gants, il les tient dans ses mains sans les enfiler.

- Vous allez rester pour manger un morceau de tourtière, au moins. Avec de la sauce brune. Mes parents viennent ce soir, mais j'ai cuisiné pour une armée. Allez, on mange ça une fois par année...

Son ton se fait suppliant. Je jette un coup d'œil au reste de la maison. Tout est en ordre, étincelant de propreté. Elle surprend mon regard.

- Les enfants sont chez leur père pour Noël. Ils seront ici dans quelques jours.

Elle éclate de rire. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Je tente de radoucir ma voix.

- On a du pain aux noix. On va être corrects, Nicole.

Paul brandit le petit paquet argenté qu'il tient à la main. Elle baisse la tête.

- Ta mère... Ta mère aimerait savoir que vous vous en venez. Ça lui ferait plaisir.

Je secoue la tête.

- J'aimerais mieux lui faire la surprise... Tu peux comprendre ça...

Elle fait oui, et nous ouvre la porte, me tend ses clés.

- Soyez prudents. Le réservoir d'essence est plein.
- Merci Nicole, merci beaucoup. On te la ramène dans trois jours.

Elle ne dit rien. Elle semble moins agitée, soudainement, ses traits se détendent. Je n'avais pas remarqué à quel point elle avait vieilli. Nous montons dans la voiture et nous éloignons. J'aperçois son visage derrière la fenêtre. Elle ne nous envoie pas la main.

*Noël c'est l'amour
 Dans les yeux de l'enfance
 Noël c'est l'amour
 Le plus beau le plus fort*

III

L'autoroute 10 est recouverte de grandes flaques blanchâtres. La voiture éclabousse tout sur son passage. Paul s'est endormi à côté de moi, il se réveille de temps en temps et demande si on est bientôt arrivés. Il sourit puis se rendort. Je détourne parfois les yeux pour lui jeter un coup d'œil, sa tête penchée sur sa poitrine, son souffle régulier, je cherche à entendre sa rumeur. Le bruit furieux qui a déjà grondé en lui, il me semble que je le perçois sous tout le reste, la peau, les cernes, l'air détaché.

Nous nous arrêtons à Ange-Gardien pour acheter des frites.

Nous les mangeons en discutant, assis dans le stationnement du McDonald's.

- Qu'est-ce que tu as inventé pour éviter les Fêtes en famille?
- Rien. J'ai dit à Maman que ça ne me tentait pas.

Cette option d'une effarante simplicité ne m'avait pas même traversé l'esprit. Je reste muette, les yeux braqués sur les panneaux publicitaires qui nous encerclent. On y propose les attractions touristiques de la région.

- Te souviens-tu quand on t'a perdu au Zoo de Granby?
- Dans la maison aux serpents.
- Tu étais sorti par une porte restée ouverte.
- J'avais aperçu la grande roue. Je voulais y aller, je ne pouvais pas attendre.
- Maman hurlait, elle a failli égorger le responsable de la sécurité.
- Il m'a ramené dans un *cart* de golf. J'étais tout content. Lui aussi, j'imagine.

Ma mère avait pleuré toute la journée. La sortie était gâchée. J'avais tenu la main de Paul tout le long du retour, dans l'auto. Lui dormait. Je serrais juste assez fort pour qu'il ait un peu mal.

Je dis : nous ferions mieux de reprendre la route.

Nous traversons une suite monotone de terres agricoles sur lesquelles s'élèvent péniblement les Montérégiennes. Jusqu'à ce qu'apparaissent les Appalaches, le mont Orford, sa lumière verte au tournant de la route. Nous observons en silence, Paul et moi, les paysages que nous avons si souvent aperçus sans vraiment les admirer, parce que nous y étions chez nous. Je reste bouche bée, fixant la route qui s'infiltré entre les pentes, je n'arrive pas à mettre le doigt sur ce que j'y ai perdu, un bras, une jambe, ou quelque chose de moins visible. Je tourne la tête vers Paul, qui semble absorbé dans ses pensées, je suis tentée de lui demander à quoi tu penses, mais ce n'est pas une question décente entre frère et sœur.

- Des fois, aurais-tu le goût de revenir vivre par ici?
- Non.

La beauté d'un champ de bataille sur lequel on aurait laissé un doigt, un œil, son âme.

- Pourquoi?
- Je ne sais pas. Ça appartient à une autre époque, on dirait. Je suis rendu ailleurs.

Je me concentre sur la route, ses boucles et ses nœuds, un fil auquel s'agrippent les roues de ma voiture. Tout mon corps s'agrippe à ce fil, je garde les yeux sur l'asphalte pour ne pas le perdre.

Nous quittons la 10 et rejoignons la 55 pour quelques kilomètres, avant de laisser finalement l'autoroute derrière nous. La 141 sud traverse le village d'Ayer's Cliff et plonge dans la campagne, file entre les cantons et ses petites agglomérations aux noms anglophones. Le soleil brille, désormais, et fait reluire les champs boueux, les troncs grisâtres. Je me détends dans mon siège, mes paupières clignent, c'est la fatigue.

- Ce que j'aimais le mieux, c'était de les voir cuisiner toutes les deux, Maman et Mamie.

Je me tourne vers Paul, étonnée. Un raton laveur s'élance, furtivement, au devant du capot. Paul dit : attention. D'une seule main, je tourne le volant de quelques degrés et évite l'animal. Je dis : les routes de campagne sont pleines de danger. Ça fait rire Paul. Moi non.

L'image du raton s'est imprimée dans mon œil, se faufile dans tous mes membres et me fait frissonner.

- Est-ce que Maman t'a déjà raconté l'histoire du petit faon?
- Tu veux dire *Bambi*?
- Laisse tomber...

À moi, elle l'a racontée. Sur la 141 sud en 1983. Dans une Rabbit orange brûlé. Ma mère conduit toujours très vite. Même enceinte. Mon père est là, côté passager. Il s'agite sur son banc. Il dit : le bébé, je ne sais pas, je sais plus... si je le veux. Peut-être ne suis-je pas fait pour avoir des enfants. Ma mère conduit. Elle voudrait dire quelque chose, mais le volant

glisse, c'est la faute de ses mains toutes moites. Un faon sur la 141 sud en 1983. Devant une *Rabbit* orange brûlé. Les roues glissent, c'est la faute de l'asphalte toute moite. Un faon meurt, petite masse de poils orange dru qui fond sur le capot orange plissé, ça fait un drôle de bruit humide, des chairs lacérées, un museau écrabouillé, du sang chaud qui s'échappe en glous-glous. Mon père et ma mère se taisent. Regardent l'animal mort à leurs pieds. Ils ne disent rien, ne pensent rien. L'envie de tuer est passée. Tout doucement. Ils ont oublié.

Ma mère me raconte souvent des histoires comme celle-là. Sur le répondeur. Sa voix comme un cordon autour de mon cou.

- Maman a failli me perdre dans un accident de voiture, alors qu'elle était enceinte. Papa et elle ont frappé un faon qui traversait la route.
- Savais pas.

Ma mère raconte tant et tant d'histoires, elle dit : tu dois savoir pour comprendre, tu dois te souvenir pour vivre. Elle dit : les prophètes ne parlent ni de l'avenir, ni du passé. Ils livrent un message, une vision, et c'est douloureux. Les prophètes passent pour fous, ils sont chassés, bannis, assassinés. Personne ne veut les entendre. La violence de la vérité, c'est son refrain préféré. La vérité enfoncée à coup de batte dans mon oreille pour être sûre que j'entende, que je comprenne, moi le réceptacle meurtri de la parole prophétique. Et chaque fois, je tire la langue, mon corps se révolte, mes paupières battent, mes jambes faiblissent, un vertige. Une grande lumière orange brûlé.

*

Nous arrivons à l'hôpital, où Mamie est gardée depuis quelques jours. Elle n'a pas eu beaucoup de chemin à faire, sa résidence est située juste en haut de la côte, à vingt mètres de la porte principale de l'urgence. C'est très pratique, on les range en haut, pour quelques mois ou des années, et quand ils se meurent, on les traîne un peu plus bas. Dans le stationnement, tout est calme, une petite neige tombe sous le soleil. Paul descend de la voiture.

Je le regarde s'avancer vers les grandes portes vitrées, tandis que je redémarre le moteur, réengage les roues dans le chemin bourbeux. Je l'aperçois dans le rétroviseur, se retourner vers moi, les deux bras le long du corps, ne faire aucun geste pour me retenir. J'accélère. Je sais bien que je suis lâche, ça court dans la famille, le sens des responsabilités qui défaille, un instant, qui file entre les doigts. Je ne sais pas pourquoi je suis venue jusqu'ici. Je fixe mes yeux sur la route et m'attache à elle.

Je conduis jusqu'à l'ancienne maison de Mamie, c'est la première idée qui me vient. Je sors des limites de la ville et roule jusqu'au lac, ça fait si longtemps. La façade rocheuse de la montagne et le lac en forme de patte de dinosaure, c'est ce que disait Mamie. La grande croix lumineuse est toujours là, elle émerge d'entre les montagnes, des néons rouges, ça me glace le sang chaque fois. Quand j'étais petite, la croix était blanche. Je l'apercevais à travers les restes du sommeil, et je savais que nous étions arrivés. Je pensais à la *Rootbeer* et aux biscuits auxquels j'aurais droit avant d'aller au lit.

Ma mère a continué d'entretenir la maison comme si Mamie allait revenir y vivre un jour. Rien n'a changé. La porte n'est pas fermée à clé, parce qu'elle ne l'a jamais été, la maison sent l'humidité, les tapis verts à grandeur, les meubles de bois, c'est la maison de Mamie. Je monte à l'étage, sans enlever mes bottes, je me couche dans la chambre des maîtres, je respire le couvre-lit.

Ce que j'aime le mieux, c'est de les voir cuisiner toute les deux, Maman et Mamie. Quand nous sommes affamés, les chaudrons ont des double-fonds, elles rejouent la multiplication des pains. Paul court partout dans la cuisine, se balance en agrippant le bord du comptoir, fait des pirouettes, tire la langue. Ma mère et Mamie rient. Je les observe de derrière un livre, trop sérieuse dit ma mère. Après les repas, Mamie m'envoie courir dehors, au bord du lac, parce que c'est bon pour la santé, mais je me cache pour réfléchir en paix. Mamie dit que je suis drôle, ça signifie un peu bizarre. Elle affirme que je lis trop, des livres pas de mon âge. Quand ma mère pleure, Mamie nous envoie dehors, mais elle ne dit pas si c'est bon pour la santé. Paul se poste dans une fenêtre pour tout voir. Moi je cours chez le voisin et le regarde réparer son bateau.

Je tente de m'enfouir la tête dans les oreillers, de me rendre sourde aux voix de cette maison. Mais ça ne sert à rien. Je me jette en bas du lit, me force à me tenir debout, le grand miroir de la commode me renvoie mon reflet livide. Il n'y a pas de quoi être fière : mes cheveux pendouillent de chaque côté de mon visage, sans tonus, les vêtements de Nicole soulignent mes épaules osseuses, mon corps aux lignes sèches et rigides, comme un garçon. Je retire une à une les pièces de mon costume. Même nue, les cheveux attachés sur le sommet de la tête, délestée de tout artifice, je ne me ressemble pas. Je reste longtemps ainsi. Cherchant une expression dans laquelle me reconnaître.

Frigorifiée, je me glisse dans la garde-robe de Mamie. Ça sent bon, ça sent elle. Les pantalons et les jupes sont rangés d'un côté, les blouses, vestes, chandails de l'autre. J'ouvre les tiroirs, le vieux coffre de cèdre, j'en extrais le contenu et l'étends sur le lit. J'enfile ses larges culottes blanches, un soutien-gorge beige. Les foulards de soie viennent remplir les bonnets. Déjà, les mains sur les hanches, je me sens différente. Les collants noirs montent jusqu'au nombril, de longues jambes fines comme Mamie, et puis la jupe, étroite, soulignant la finesse de la taille. Je rentre les pans de la blouse, ajuste le collet, noue un foulard rouge autour de mon cou, très chic. Je choisis avec soin les bijoux que je porterai, un collier de fausses perles et des boucles d'oreilles à pinces. Je passe un veston de tweed, à l'anglaise, et glisse dans la poche son médaillon préféré. Sa trousse de maquillage trône sur le dessus de la commode. Je ferme les yeux et tente de me rappeler sa façon de faire, le fard à joues, appliqué légèrement, le rouge à lèvres, très rouge. Une touche de mascara. Et puis un chignon bas, discret. Les lunettes sur le nez. Je me redresse et examine mon allure dans le miroir. C'est très réussi. J'arrive à oublier l'enfant sous les pelures. Je suis une vieille femme élégante, fière, ma vie consommée, je discerne la possibilité de la fin dans les plis de mon visage et je suis soulagée.

Je pose le manteau de plumes de Mamie sur mes épaules. Prête à partir pour l'hôpital.

Elle est couchée là, dans le lit, devant moi. Son corps mou, son visage placide, sa main tenue par ma mère, abandonnée, je ne veux pas m'approcher. Ma mère passe systématiquement sa main sur son front, comme si elle voulait user la peau, percer la peau, dévoiler un secret caché sous l'épiderme. Elle dévisage Mamie, ses yeux ne cillent pas, elle attend, je ne sais pas ce qu'elle attend. J'en suis gênée, je détourne la tête.

Paul est descendu à la cafétéria dès que je suis arrivée. Il ne m'a pas encore pardonné ma défection. Je le comprends.

Nous sommes seules, toutes trois ensemble. Mamie est déjà loin, sa poitrine se soulève encore mais ses paupières sont closes, ma mère garde les yeux braqués sur elle, et moi je regarde par la fenêtre, la neige qui tombe, la tempête qui se prépare. Je perçois des tremblements dans mes jambes, dans mes doigts. Plantée au bord du lit, sous l'énorme manteau de Mamie, je sue, je frissonne, je claque des dents. Une rage tiède, humide, remonte entre mes côtes, je me dis que je m'enrhume, oui, même une fièvre, tout à coup, croît sur mes joues.

La chambre mesure douze par vingt mètres, elle héberge un autre patient, un vieil homme qui lit le journal d'avant-hier. Je tente de déchiffrer les gros titres, j'aperçois à peine quelques mots, j'aspire de grandes bouffées d'air rance. Il faut que je me calme. Être digne des vêtements de Mamie. Je l'imagine se levant, venant vers moi, passant sa main dans mes cheveux : tu penses trop, ma belle enfant. Mamie m'apaisant. Heureux les simples d'esprit, car le Royaume des cieux leur appartient.

Je les détaille, toutes les deux, et je ne veux pas leur ressembler, je ne peux pas leur ressembler. Ma colère s'agite au bout du lit. Je voudrais qu'elles lèvent les yeux vers moi et me condamnent, indécente dans ces habits, voleuse, trompeuse. Qu'elles me voient serrer les poings, grincer des dents, tomber malade, crier. Je n'ai rien à voir avec ces femmes honnêtes, gentilles, dévouées, résistantes, chacune à leur manière, moi la menteuse, la mésadaptée, la terroriste terrorisée. Des milliers de mots défilent dans ma tête, je sens ma poitrine se

cambrer, et j'ai honte, honte, de mes mauvaises pensées, de ma haine, honte de ma honte, de ces femmes que je suis incapable d'aimer simplement, sans souhaiter les battre.

Mais je suis fatiguée. Ma vision se brouille et mes jambes vacillent, c'est mon corps qui cède, accuse le coup un peu en retard. Je retire le manteau, l'étends par terre au pied du lit, et je me couche là, tout près d'elles. Je ne les vois plus mais j'entends leur souffle. J'essaie d'accorder le mien au leur.

La respiration de Mamie s'accélère puis ralentit tout doucement. Ma mère dit : c'est fini.

*

Ma mère, mon frère et moi sommes dehors, côte à côte, pieds dans la neige. Le corps de Mamie a été emmené. Ma mère ne dit rien, pour la première fois de sa vie, et moi je voudrais qu'elle parle, qu'elle parle longtemps, sans filtre, de n'importe quoi, juste pour assommer le silence émanant de chaque flocon. Des larmes s'étendent dans les sillons de son visage, mais je ne veux pas la regarder. Je ne la touche pas, elle ne nous touche pas. Chacun dans notre hébétude, nous contemplons notre perte.

Je dis à ma mère : parle-nous, dis-nous quelque chose. Elle dit : pas tout de suite. J'ai un geste d'impatience, je soupire et je tremble. Elle dit : calme, calme. Elle dit : la douceur, c'est beau. Ce n'est pas ce que je voulais entendre.

Ma mère rentre pour signer les derniers papiers, Paul et moi restons debout, dressés dans l'hiver qui commence pour de bon. Je pourrais dire : il s'est remis à neiger, il neige fort, et je m'en sentirais apaisée, mais je ne sais plus comment la cueillir, la paix. C'est Paul qui parle le premier.

- La charrue n'est pas encore passée.
- Non.
- Il y a beaucoup de neige.

- Oui.
- On ne devrait pas rentrer tout de suite à Montréal.
- Non.
- On pourrait rester dormir, ce soir, dans la maison de Mamie.
- Oui... Et manger du bacon demain matin. J'ai vu qu'il en restait dans le congélateur... à côté des Revello.

Paul rit.

- On mangera du bacon et des Revello.

Nous rions. C'est bien.

*Reviens-moi mon frère
Et vois la lumière
La nuit de lumière
Qui descend du ciel*

*Et moi sur la terre
J'entends douce et claire
La voix de ma mère
Qui chante Noël*

Nous rentrons dans l'hôpital et rejoignons ma mère. À la cafétéria, nous prenons chacun un plateau, faisons la ligne en silence, remplissons notre assiette de macaronis et de salade de choux. Nous nous asseyons à une table près de la fenêtre, d'où nous pouvons admirer le blizzard qui se lève.

- Ça fait du bien, manger.
- Oui.

Nous nous regardons en mastiquant, la bouche pleine, des larmes de fatigue et d'énervement, mais tout de même, il y a comme une chaleur.

- C'est un peu notre repas de Noël, les enfants... Joyeux Noël.

Il fait noir maintenant, et sur le rebord de la fenêtre, la neige s'accumule, le givre compose des formes lumineuses. C'est un jour de fête.

LE CORPS ACCIDENTÉ DE L'AMÉRIQUE :
UNE POÉTIQUE DES LIEUX CLOS

Dans *Écrire l'Amérique*, René Lapierre formule un projet apparemment simple et limpide mais combien mystérieux quand on y prête attention : « Loin d'avoir envie de partir, j'éprouve plutôt le besoin de rester; et non content de rester je songe même à m'enfoncer, à descendre davantage dans le lieu que j'occupe. Traverser l'Amérique, alors, non pas d'est en ouest ni du nord au sud, mais vers le fond, le dedans¹. » Cette quête à la fois envoûtante et inquiétante, j'ai cherché à la faire mienne tout au long de l'écriture de mon recueil. À tâtons, dans l'obscurité de mon appartement, habiter le continent du dedans. Habiter les lieux clos de l'intimité, laisser se révéler à moi des êtres et des logis précaires, des corps à bout de souffle, en état de choc, happés par l'étrangeté et la lourdeur du quotidien. C'est une posture, corporelle, affective et intellectuelle, que j'ai tenté de développer, une disponibilité aux gens et aux choses qui sont là. À défaut de savoir saisir l'Amérique dans son amplitude et sa complexité, ancrer mon écriture dans les restes — restes de table, de vie, de conversations.

Comme si j'avais voulu tester la validité de ce projet, mon année de rédaction a été marquée par un voyage d'un mois en Californie, d'où j'ai ramené quelques images, quelques phrases, surtout condensées dans la nouvelle « Interruptions ». Les supermarchés sophistiqués et leur stationnement, les fruits et légumes biologiques, leur pelure luminescente. Les affiches au néon clignotant « Healthy Choice » au-dessus de produits que je n'ai jamais vus de ma vie. Le sentiment qu'il n'y a que dans cet endroit des plus triviaux que je sois arrachée à ma condition de touriste tête-en-l'air, réenracinée dans une présence aux lieux et à ce qui les occupe. Et c'est de là qu'est sortie l'écriture, du supermarché. Trois lignes rapidement consignées dans un cahier sous les secousses de la voiture louée. J'avais déjà hâte de revenir.

Tout au long de cet essai, le corps accidenté, plus qu'une image-thématique, servira de figure structurante, permettant tout d'abord de définir mon rapport au monde et au langage, puis de retracer une poétique, que je définirai à travers plusieurs axes ayant soutenu la composition de mon recueil. Les textes d'écrivaines québécoises et étasuniennes qui ont contribué à nourrir ma réflexion seront convoqués pour mieux illustrer mes préoccupations. Autour du corps accidenté se grefferont naturellement tous les termes proposés —

¹ René Lapierre, *Écrire l'Amérique. Essai*. Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1995, p. 10.

américanité, quotidienneté, création, urbanité — dans l'espoir qu'ils forment une équation à la fois parfaitement cohérente et parfaitement insoluble.

« Immobile dans la chambre, je me promène pourtant dans Montréal² », confiait Marie Uguay dans son *Journal*. C'est une expérience de cette nature que je propose ici. Exploration sédentaire des espaces exigus, sombres et organiques de l'Amérique du Nord.

² Marie Uguay, *Journal*, Montréal, Boréal, 2005, p. 106.

L'AMÉRIQUE PAR DEDANS

L'immensité est le mouvement de l'homme immobile.

Gaston BACHELARD

D'où « je » parle? Jean-François Chassay fait de cette interrogation le symptôme de l'américanité, impatience de « donner sens à l'espace culturel, comme s'il fallait toujours le définir et prouver son existence³ ». En effet, le rapport à l'espace en Amérique est chargé d'une soif d'habiter culturellement le territoire, cette quête s'assimilant à une épopée nationale. Le continent semble exister pour être traversé et raconté de part en part, c'est pourquoi les aventuriers et les vagabonds y font si bonne figure. Pourtant, Pierre Nepveu tente, à partir des textes de Marie de l'Incarnation, de Nathaniel Hawthorne et d'Emily Dickinson, entre autres, de faire apparaître une manière parallèle d'appréhender l'espace; il entreprend de décrire « comment la littérature, dans son insatiable appétit de résistance, se détourne des grands mythes de l'espace pour inventer, quelque part, dans une chambre, une maison, une ville, une autre manière d'être dans le Nouveau Monde⁴ ». Le travail de Nepveu sur ces écritures « de l'intérieur » m'a infiniment inspirée tout au long de ce processus de réflexion. Il m'a permis de donner sens aux nombreux « lieux de réclusion ou de sédentarité et aux paysages intimes⁵ » qui parcourent mes récits. Mais c'est surtout la confrontation des textes de Nepveu avec d'autres études sur l'américanité qui m'a permis de saisir la complexité de la thèse qu'il défend. Le rapport à l'espace qu'il s'applique à décrire implique pour l'écrivain une position d'énonciation découlant de deux mouvements successifs : s'enfermer chez soi pour mieux s'ouvrir à l'Autre, s'enfoncer en soi pour mieux se déplacer ailleurs, s'enraciner dans sa subjectivité pour mieux déraciner son identité. C'est ce processus, très proche du projet énoncé par Lapierre, que j'entreprends de décortiquer.

Même si, traditionnellement, le rapport au territoire américain s'est souvent actualisé par un voyage, une exploration physique *et* mystique, Nepveu nous dit que l'écrivain reste toujours, même dans la plus parfaite sédentarité, au bord du précipice que constitue

³ Jean-François Chassay, *L'ambiguïté américaine*, Montréal, XYZ Éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1995, p. 18.

⁴ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, p. 27.

⁵ *Ibid.*, p. 8.

l'Amérique. Au bord de l'orgie des signes et de leur illisibilité, au bord du gouffre des récits, de leurs figures folkloriques, de leurs emportements et de leurs replis. Tandis que plusieurs créateurs ont fait de l'extraterritorialité une des conditions par laquelle advient le sentiment de l'Amérique⁶, Nepveu nous révèle une voie alternative pour accéder à la même *révélation*. Mais il n'évacue pas complètement ce rapport au dehors, à l'autre, comme on pourrait le penser, il ne prescrit pas un complet repli sur soi, mais une ouverture sur l'altérité en soi. Ce qu'il nomme lui-même la rencontre avec *le néant de moi*⁷.

On pense toujours le déracinement, l'extraterritorialité en des termes d'absence de lieu fixe, d'errance, de dérive, de nomadisme. Mais [Emmanuel] Lévinas a bien vu que la demeure, le chez-soi, la maison [...] instaure préalablement à toute errance la coupure nécessaire à la pensée souveraine : mise à distance de la « situation », dégagement, ajournement de l'instinct et du terroir lui-même, aussi paradoxal que cela puisse sembler. La maison, de ce point de vue, est le lieu premier de l'extraterritorialité⁸.

La maison, j'y reviendrai longuement plus loin, n'est pas nécessairement le lieu du confort et de la paix. Au contraire, à travers le contact avec les objets familiers subsiste toujours un hiatus entre le sujet et son environnement, peut-être révélateur d'une scission du sujet lui-même.

Selon Jean Morency, cette opposition entre partir et rester correspond à un dilemme atavique en Amérique :

L'espace américain est ainsi observé dans ses deux principales manifestations : l'espace de l'Ouest, celui de l'exubérance et de la métamorphose; l'espace de l'Est, celui du repli et du sommeil. Ces deux espaces s'avèrent non seulement complémentaires, mais unis l'un à l'autre dans un rapport dialectique. Tous deux important dans une exégèse de l'imaginaire américain. L'espace américain, et l'écriture qu'il engage, s'avère en lui-même conflictuel : il se pose comme un choix entre l'appel de l'ailleurs et l'attrait de l'ici⁹.

⁶ Voir à ce sujet Simon Harel, « L'Amérique ossuaire », *Le voleur de parcours*, Montréal, XYZ, 1999 [1989], p. 177-230.

⁷ « Le Canada concrétise pour ainsi dire ce "hors de soi", mais non pas parce qu'il offrirait une surabondance de nature, un excès d'extériorité. Projeté dans ce dehors nouveau et inconnu, l'esprit reconnaît plutôt du même coup *le néant de moi*. » (L'auteur souligne.) Pierre Nepveu, *op. cit.*, p. 38-39.

⁸ *Ibid.*, p. 69-70.

⁹ Jean Morency, *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche Éditeur, coll. « Terre américaine », 1994, p. 19.

Jean Morency en fait un des axes principaux de son questionnement sur l'imaginaire américain : entre l'errance et l'ancrage, entre le déracinement proposé par l'ailleurs et la stabilité du chez-soi. Mais plus intéressant encore, la dialectique que suppose cet espace conflictuel engendrerait une écriture elle-même conflictuelle.

Si je suis moi-même toujours tendue entre les limites sécurisantes d'un espace familial et l'envie de traîner mon corps dehors, à la rencontre de l'inconnu, là ne se trouve pas le vrai nœud du conflit. Ce qui le constitue profondément, c'est la stupeur que je ressens quand mon regard croise mon reflet dans le miroir de ma chambre et que je ne me reconnais pas, pire encore quand je crois m'apercevoir dans la baie vitrée d'un magasin, avec d'autres vêtements, d'autres gestes, et que je dois voir détalier ce reflet pour me convaincre qu'il s'agissait d'une autre femme. J'écris *depuis* cette méprise.

Pierre-Yves Petillon a le premier réfléchi sur cette dialectique soulevée par Morency, marquée par le « fantasme de l'extra-territorialité¹⁰ », dans son essai datant de 1979 sur la littérature américaine. Il décrit un processus de création où l'exposition à un dehors chaotique tient une place cruciale :

Ce schéma cataclysmique de la perception traverse d'Emerson à [Henry] James puis à Hemingway la grande tradition américaine. L'éblouissement solaire est le paradigme de la perception et de l'expérience. Je n'ai pas d'expérience si je ne sors pas de mon enclos [*settlement*] pour me risquer dans l'espace sauvage [*wilderness*] de la jungle; l'expérience commence avec la disparition des repères familiers que James nomme « désarroi¹¹ ».

Ce que ne dit pas Petillon, c'est que l'espace sauvage se trouve le plus souvent tout près de l'enclos, voire *au cœur même* de l'enclos. Ce n'est donc pas la sortie de l'enclos qui « éblouit », ni la perte des repères familiers qui désarçonne. Le désarroi provient de la révélation brutale de la proximité du chaos, et non pas du chaos lui-même. Cette expérience qui me laisse démunie — l'Autre-chez-moi, l'étranger qui émerge du familier même — je peux tenter de la fuir me repliant sur le texte, mais là encore se rejoue la même scène. L'écriture me confronte à ce que je ne savais pas que j'étais, à ce que je ne savais pas que je

¹⁰ Pierre-Yves Petillon, *La grand-route. Espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil, coll. « Fiction et cie », 1979, p. 13.

¹¹ *Ibid.*, p. 77.

savais, et en cela, elle s'apparente à la découverte du Nouveau Monde, puisqu'elle disloque les concepts d'identité et de connaissance.

Autopsie d'une exigence

Il peut paraître bizarre, à ce point-ci, que je me demande ce que signifie l'*américanité*, ce mot-concept que j'emploie impunément depuis quelques pages. J'ai évoqué brièvement ses symptômes ainsi que ses effets visibles ou invisibles, mais de quoi s'agit-il vraiment? Dans son essai, René Lapierre nous met en garde :

On croit parfois — on croit souvent, devrais-je dire — que l'américanité du romancier ou du poète se reconnaît à des systèmes thématiques, aux emprunts référentiels qu'ils pratiquent et qui mettent plus ou moins de l'avant certaines images, certaine vision de l'Amérique contemporaine (qui est alors le plus souvent synonyme, dans un sociotexte mimétiquement très compact, des USA). Mais l'américanité n'est pas seulement un décor, et ne se mesure pas en fonction des clichés (la ville, la violence, etc.) auxquels nous renvoient spontanément la télévision et les actualités¹².

Et plus loin :

L'Amérique et l'américanité dans mon esprit c'est peut-être cela, librement exempté de tout objet et de toute thématique obligée : *une exigence, une architectonique du rapport à la nature, aux choses et aux gens* (et par là du rapport à la langue, à la culture, à l'économie ou à la politique, mais de façon pour ainsi dire subséquente, non pas alignée a priori sur ces questions). Renoncer donc à consommer les thèmes donnés, les faux objets et les postiches de l'Amérique pour la pure convention de leur emploi, le pur effet de leur citation¹³.

Et vlan. Ces lignes feront l'effet d'une douche froide à quiconque serait tenté par une analyse lyrique de l'Amérique des grands espaces — Amérique des grands clichés. Et pourtant, j'aborderai ces clichés dénoncés par Lapierre, notamment la ville et la violence, je réfléchirai sur la manière dont j'ai tenté de me réapproprier ces thèmes sans les « consommer » bêtement. Je reviendrai souvent sur cette mise au point de l'écrivain, puisque lorsqu'il sera temps de la contourner — ou de la repousser — elle sera toujours *là*, dans l'angle mort de ma réflexion, comme une frontière invisible que je me permettrai de franchir, tout en restant absolument consciente de son existence.

¹² René Lapierre, *op. cit.*, p. 11.

¹³ *Ibid.*, p. 13. (Je souligne.)

Le philosophe Gilles Deleuze a lui aussi touché à ces questions, à sa manière. Dans ses *Dialogues* avec Claire Parnet, il confirme ou réaffirme son penchant pour la littérature anglo-saxonne, inséparable de son dénigrement de la littérature française. Je passerai outre à cette polémique. Il ne s'agit pas ici de me placer du côté de la « bonne » littérature.

Ce texte me permet plutôt de mieux cerner ce que pourrait être le « mouvement de l'homme immobile », évoqué précédemment. Deleuze le conceptualise autour du mot « déterritorialisation ».

« La littérature américaine opère d'après des lignes géographiques : la fuite vers l'Ouest, la découverte que le véritable Est est à l'Ouest, le sens des frontières comme quelque chose à franchir, à repousser, à dépasser. Le devenir est géographique¹⁴. » Deleuze définit cette fuite par la provocation de la rupture, la coupure radicale d'avec le passé, en précisant qu'elle peut aussi prendre la forme d'une errance sur place, oubli de soi et de ce qui est censé nous appartenir. Mouvement si intense qu'imperceptible.

« Fuir n'est pas exactement voyager, ni même bouger. D'abord parce qu'il y a des voyages à la française, trop historiques, culturels et organisés, où l'on se contente de transporter son "moi". Ensuite parce que les fuites peuvent se faire sur place, en voyage immobile¹⁵. » Ce voyage immobile dépend d'un choix, celui de trahir le genre humain jusqu'à « perdre son visage », afin de « sortir du trou noir de notre Moi¹⁶ ». Cette trahison, paradoxalement, correspond au seul véritable engagement envers le genre humain, engagement complètement gratuit puisqu'on ne le réclame au nom de personne.

Lorsque René Lapierre parle de la fonction de détachement, il affirme rechercher un « moi aussi peu particularisé que possible, une identité qui cherche moins à affirmer qu'à effacer les marques de la possession¹⁷ ». L'écriture pourrait être l'occasion de plonger dans une intériorité de façon si rigoureuse, si précise et si juste, que l'écrivain en viendrait à toucher une sorte de subjectivité « dépersonnalisée », c'est-à-dire plus vaste que le sujet lui-même, un espace humain en soi que l'on pourrait parcourir d'un bout à l'autre sans être tout à fait chez soi. Louise Dupré propose d'ailleurs une définition du concept de « subjectivité » qui s'accorde complètement avec ce que j'essaie de décrire :

¹⁴ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1996, p. 48.

¹⁵ *Ibid.*, p. 48-49.

¹⁶ *Ibid.*, p. 56, 57.

¹⁷ René Lapierre, *op. cit.*, p. 10.

Plus large que le concept d'identité, celui de subjectivité met l'accent sur la complexité de l'être humain : outre la notion d'identité, il inclut l'altérité, liée à l'inconscient, ce pôle qui chez tout individu déroge à la partie de sa personnalité qui essaie de se fixer, ce pôle poussant le sujet à accomplir des gestes qu'il ne souhaite pas ou ne comprend pas. Alors que l'identité l'enracine dans une personnalité relativement stable, l'altérité le déracine constamment¹⁸.

Deleuze décrit avec dédain le « trou de notre subjectivité », mais l'écriture ne reste toujours que cela, de la subjectivité. Une subjectivité qui ne serait toutefois pas tout à fait la mienne, la tienne. C'est bien la voix de quelqu'un que le texte fait entendre, quelqu'un qui a une « conscience, des sentiments, des passions, des petits secrets trop connus », mais ce quelqu'un, qui est-ce? C'est une voix ressemblant à d'autres voix, se mêlant à d'autres voix, un « flux qui se conjugue avec d'autres flux¹⁹ ». C'est une voix sans visage, sans nom. Et quand cette voix porte un nom, ce nom n'est qu'un signe constamment traversé par d'autres signes.

Mon recueil se voudrait une fuite sur place : les chambres et les rues s'y superposent, les récits s'y recourent, les dialogues laissent entendre l'écho de centaines de conversations, les « je » s'empilent et se ressemblent, n'installent jamais d'identités fermes. Entre les textes, le sens fuit de toutes parts puis se reconnecte, se reconstruit mystérieusement, ici et là, quand on ne l'attendait pas, puisque ce recueil, ce n'est pas un arbre bien enraciné, ce n'est qu'un peu d'herbe à la surface de la terre.

¹⁸ Louise Dupré, « Espaces de la mémoire, espaces du féminin : Langues obscures de Nicole Brossard », dans Jeanette den Toonder et Hilligje van't Land [dir.], *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Convergences », 2007, p. 347-348.

¹⁹ Gilles Deleuze et Claire Parnet, *op. cit.*, p. 62.

Autour de la quotidienneté

Chaque jour, chaque nuit de notre vie nous perdons d'infimes parcelles de nous-mêmes, toutes sortes de menus résidus, de petits squames minuscules qui tombent de ça, de là. Et savez-vous où elles vont, ces petites miettes de nos êtres? Eh bien, je vais vous le dire : elles traversent nos draps, s'incrudent dans nos matelas!

Raymond CARVER

René Lapierre parle de l'américanité comme « d'une architectonique du rapport à la nature, aux choses, aux gens ». Pour moi, ce rapport s'articule autour de la vie quotidienne.

Le philosophe Bruce Bégout convoque un des clichés de l'imaginaire américain, en l'occurrence la figure du motel, pour énoncer son hypothèse : l'édification de l'Amérique du Nord serait intimement liée au « problème » de la quotidienneté.

[...] comme l'ont bien perçu Emerson et Thoreau, la culture américaine s'est édifiée en fonction d'un intérêt essentiel pour la quotidienneté. Tout de suite elle a fait de la vie de tous les jours un enjeu majeur pour l'humanité, le lieu, en même temps banal et intense, où elle devait faire porter tous ses efforts de transformation sociale, la matière privilégiée de son émancipation future. Ainsi, soucieuse de tout ce qui constitue la condition élémentaire de toute existence, elle a promu la vie quotidienne en nouvelle arène philosophique où l'incertitude générale de la vie vient au jour de manière préoccupante. Désormais, la manière de gagner sa vie, l'agencement de sa maison, le choix de ses lectures, l'organisation de son temps libre sont devenus des problèmes philosophiques aussi dignes d'intérêt que le problème des universaux ou la question de la suprématie du bien²⁰.

Ainsi, selon Bégout, l'Amérique, ses villes et ses banlieues, seraient presque entièrement dédiées à la dimension pratique, courante de la vie. En faisant du motel la métaphore de sa conception de la quotidienneté — un lieu banal et sans identité d'où peut émerger l'étrange, l'altérité, un lieu fécond pour toutes les formes de transgression —, Bégout lie inextricablement le continent américain à une façon de concevoir et d'aborder la vie quotidienne.

²⁰ Bruce Bégout, *Lieu commun. Le motel américain*, Paris, Allia, 2003, p. 13.

Sa théorie a ceci de particulier qu'elle inclut dans la nature même de la quotidienneté sa dimension extra-quotidienne, le familier et l'étrange apparaissant comme les deux versants d'une même réalité.

[...] le quotidien inclut en lui-même les agents de sa propre transgression. Il contient sous de multiples formes (amour, mort, vengeance, exaltation, etc.) l'étrangeté qu'il bannit d'ordinaire, et il suffit d'une occasion inhabituelle pour qu'il libère cette dimension extra-quotidienne de son être. [...] appréhendé de manière dialectique comme ce mouvement de balancier infini entre le certain et l'incertain, le proche et le lointain, le quotidien recouvre tout son sens profond. [...] Il y a une étrangeté du familier comme il y a une familiarité de l'étrange. La vie quotidienne consiste dans le rétablissement perpétuellement recommencé de l'équilibre entre les deux. Son balancement est sa mesure. [...] Il est capital ici de voir que ces formes transgressives du quotidien sont à chaque fois des possibilités internes du quotidien; elles ne lui adviennent pas *de l'extérieur* comme quelque chose d'autre²¹.

L'approche de Bégout est originale par rapport à plusieurs autres philosophes qui ont abordé le quotidien de manière plus unidimensionnelle — Blanchot, par exemple, citant Lukács, évoque « l'éclair sur les chemins de la banalité... le hasard, le grand instant, le miracle », qu'il écarte du champ du quotidien et auquel il attribue de « séparer les moments indistincts de la vie journalière, [de] suspendre les nuances, [d']interrompre les incertitudes²² [...] ». Au contraire, Bégout situe la quotidienneté dans le mouvement même entre ces deux pôles, le dedans et le dehors, l'ordinaire et le hors de l'ordinaire, le familier et l'inquiétant, le soi et l'Autre.

De la même manière, l'Amérique des banlieues propres et sécuritaires, marquée par le même — Bégout la représente par J. Edgar Hoover, figure de cette lutte pour le « bien » —, devient le nid duquel éclot la différence, la marge : « La standardisation ne s'aperçoit pas qu'elle est elle-même complice des outrages et des infractions, puisqu'elle ne laisse d'autre choix à la vie qu'elle simplifie que la transgression ironique, esthétique ou criminelle²³ ». À l'instar du motel qui devient, au 20^e siècle, le repaire des couples adultères et des bandits de tout ordre, la vie quotidienne, dans son *être* même, offre une prise au sujet afin qu'il puisse échapper à l'aliénation de la répétition. « C'est le *clignotement du sens* sis au cœur de la

²¹ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*. Paris, Allia, 2005, p. 73-74.

²² Maurice Blanchot, « La parole quotidienne », *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 360-361.

²³ Bruce Bégout, *Lieu commun. Le motel américain*, op. cit., p. 23.

superficialité trompeuse du monde quotidien qu'il s'agit de percevoir²⁴ », nous rappelle Bégout.

En racontant une journée au travail, un souper entre amis, je cherche à capter ce geste, cette parole qui a fait sens, l'instant d'une seconde, qui m'a saisie ou m'a intriguée. Mais il ne s'agit pas non plus de traquer tous les petits moments bizarres de notre vie, le moindre spasme de notre conscience, pour le momifier dans un texte. Il faut résister à « la tentation de les cristalliser, de fixer le moment intersticiel²⁵ », et « refuser la prétention de signifier²⁶ », comme le note très justement René Lapierre. Lorsque la vie s'ouvre et me laisse entrevoir l'ampleur de son énigme, c'est la fugacité de cet entrebâillement que je veux décrire et non pas ce que je crois avoir vu derrière la porte. Je ne cherche pas à découvrir une vérité que le quotidien servirait à cacher, plutôt à me débattre avec l'intraduisible de la vie courante, « entrevision plus que vision, vacillement, disparition²⁷ ». L'écriture elle-même produit les conditions de cette entrevision, en déplaçant le cadre du réel pour en montrer les ficelles.

La puissance du texte repose sur cette possibilité de reproduire les mouvements infimes du monde sensible, de calquer la vie courante tout en opérant de légers décalages par rapport au modèle. Et « [la langue] redécouvre avec surprise ce qu'elle n'avait pas cru savoir — ni pouvoir — dire²⁸ [...] ». Par exemple, lorsque Gertrude Stein fait usage de la répétition, qu'elle qualifiait elle-même d'« insistance », l'écrivaine américaine « reproduit » des scènes du quotidien tout en les rendant d'une manière peu naturelle, lointaine, quasi incompréhensible.

Dans la nouvelle « Mélantha », on assiste à un épisode retraçant l'histoire d'amour entre le Dr Jeff Campbell et Mélantha Herbert²⁹. En cinq pages, une ritournelle s'installe, et c'est la répétition de quelques idées qui assure à la fois le rythme et la progression du récit. La phrase « Il savait que si ce n'était qu'un jeu, avec Mélantha, il n'en voulait pas » apparaît cinq fois, en cinq variations. Puis la phrase « Si seulement Jeff savait mieux ce que

²⁴ *Ibid.*, p. 68. (Je souligne.)

²⁵ René Lapierre, « La seconde d'Ézékiel », dans Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz, Éric Trudel [dir.], *Accessoires. La littérature à l'épreuve du dérisoire*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2003, p. 165.

²⁶ *Ibid.*, p. 166.

²⁷ *Ibid.*, p. 163.

²⁸ *Ibid.*, p. 170.

²⁹ Gertrude Stein, « Mélantha », *Trois vies*, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1997 [1954], p. 153-157.

Mélantha voulait dire exactement par ce qu'elle disait » revient trois fois. À la fin du passage, les deux personnages se fréquentent, sans que le lecteur n'ait vraiment compris comment ils en étaient arrivés là : « Mélantha continua à voir très souvent Jeff Campbell. Les choses commencèrent à aller très fort entre eux. »

Tel que le souligne Jean-François Chassay, « chaque formulation partiellement ou complètement répétitive marque en réalité une légère avancée, une minime mais essentielle transformation du thème, surgissant comme une série ininterrompue d'images instantanées³⁰ [...] ». La chute de cet épisode se prépare donc *entre* ces instantanés : c'est le blanc, le non-dit qui travaille l'histoire, et qui fait sens. Le peu qui est dit renvoie à tout ce qui pourrait être dit mais qu'on a choisi de taire. La conclusion est étonnante, puisque les répétitions, finalement, ont produit quelque chose. Elles ont contribué à transformer la relation entre les personnages, elles ont assuré leur *devenir*.

Dans *Les maladies de l'homme normal*, Guillaume Le Blanc aborde, dans la foulée de Michel de Certeau³¹, les possibilités de transgression inscrites à même la vie quotidienne : « Toute vie ordinaire est [...] potentiellement explosive. Dans ses apparentes répétitions, elle ne cesse de se déplacer, de manifester un style³². » Ce phénomène se reproduit dans le texte littéraire, comme on peut le constater de façon évidente chez Stein. La répétition de motifs, de phrases mime le caractère redondant de la vie courante, mais imite aussi ses déplacements, ses tremblements, tels que les nomme Guillaume Le Blanc :

L'existence est tremblante, elle se décale légèrement mais en permanence. Le style c'est ainsi la ritournelle de vies ordinaires tremblantes. [...] Nous répétons et en même temps nous nous décalons sans nous en rendre compte et ces décalages révèlent une puissance de se décaler, une possibilité de devenir qui peut finir par l'emporter³³.

Et c'est exactement là que se situe mon écriture, du côté des « vies ordinaires tremblantes ». Le sens enfoui dans ces tremblements — *entre* les mouvements répétés, les

³⁰ Jean-François Chassay, *op. cit.*, p. 141.

³¹ Michel de Certeau explique comment le sujet, lorsqu'il « négocie » avec les pratiques du quotidien, arrive d'une certaine façon à en tirer parti. C'est ce qu'il appelle les « arts de faire ». Selon lui, les individus, dans leur façon tant d'acheter et de cuisiner que de marcher, opèrent d'infimes décalages par rapport aux pratiques courantes et aux idées reçues, et ainsi échappent au contrôle total des dominants, sans que ceux-ci n'en soient conscients. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1990 [1980], 349 p.

³² Guillaume Le Blanc, *Les maladies de l'homme normal*, Paris, Vrin, coll. « Matière étrangère », 2007, p. 144.

³³ *Ibid.*, p. 145.

paroles prononcées jour après jour, les rituels, les habitudes — éclot dans le texte, car la langue sait révéler les bégaiements du réel.

Une éthique de l'exiguïté

Lorsqu'il se penche sur les marques de l'américanité dans la culture québécoise, Raymond Montpetit associe à son tour, dans une autre perspective que celle de Bégout, l'américanité à la vie quotidienne : « [...] ce n'est pas sous le mode du *projet* mais bien celui plus subtil et silencieux de l'espace, de l'environnement urbain et de la quotidienneté, que l'américanitude est vécue dans la culture du Québec³⁴. » En fait, il impute l'américanité du Québec à une culture urbaine, populaire et non discursive, ensemble de pratiques courantes et de manières d'être :

C'est là, me semble-t-il, dans les petites annonces, les faits divers, les publicités, les événements, les lieux de loisirs et de consommation, qui témoignent d'une manière d'être et d'occuper l'espace, qu'il faut chercher les dimensions américaines des choses d'ici, comme à l'envers des discours et des pages éditoriales³⁵.

Montpetit cherche à montrer que le Québec, depuis la fin du 19^e siècle, toujours en marge dans cette Amérique trop grande pour lui, vit son américanité comme « en cachette » ou, à tout le moins, à rebours des politiques de l'élite francophone catholique. Il serait difficile de dire que nous en sommes toujours là aujourd'hui, l'article de Montpetit datant de 1986. Mais ce qui m'intéresse, c'est cette américanité entrant par la porte d'en arrière, se tapissant dans nos habitudes, nos expressions, nos manières courantes de vivre, incognito. Ainsi le Québec s'*américanise* (pris au sens de « assume son américanité » et non au sens de « assimile la culture des États-Unis ») sans le savoir, dans la vie de tous les jours, d'une manière permanente et solidement ancrée mais toujours difficile à saisir. C'est par là que je la cherche, cette américanité.

Aux côtés de Montpetit, dans le même dossier dédié aux USA, Madeleine Monette emprunte une piste commune, bien qu'elle se situe du point de vue de la création et non de l'histoire sociale. Elle explique que son exil à New York semble avoir aiguisé son attention à la vie quotidienne, suscitant un intérêt renouvelé pour le « petit », le mineur, ce qu'elle regroupe sous le terme d'« inessentiel » :

³⁴ Raymond Montpetit, « Culture et milieu de vie : l'espace urbain à Montréal », *Écrits du Canada français*, n° 58 : « Québec/USA », 1986, p. 132.

³⁵ *Ibid.*, p. 136.

[...] je me prenais à commenter les choses intimes, les petits faits qui souvent sont vécus avec la même intensité d'émotion que les grands bouleversements ou plutôt je m'y appliquais, consciente du privilège de pouvoir dire « l'inessentiel ». Car toujours en deçà du vrai et du faux, celui-ci témoignait que les limites du sujet sont indécises en les déplaçant incessamment, en brouillant les distinctions entre ce qui constitue ou non un événement, entre ce qui atteint la conscience ou l'esquive, prend un sens ou dérisoirement, désespérément n'en prend pas. [...]

De là à prétendre que dans nos sociétés modernes le texte de fiction fonctionne au mieux comme le récit d'un ou de plusieurs « moi » mineurs, il pourrait n'y avoir qu'un pas. Que je franchirais volontiers. J'entends par « moi » mineurs, des personnages qui d'abord ne représentent rien ni personne, qui dans la littéralité du texte ne sont pas les supports interchangeable de quelque signification allégorique, même s'ils n'interdisent pas entièrement pareille lecture. [...] ils ne sont ni des modèles ni des porteurs d'évidences et paraissent le plus souvent hors centre, c'est-à-dire en deçà ou à côté d'eux-mêmes comme on dit « être à côté de la question³⁶ ».

Ces préoccupations que formule ici Monette se situent au cœur de ma propre pratique. Elles tiennent pour moi une importance capitale. Ces personnages « hors centre » ne représentent pas des « marginaux » dans le sens commun du terme, bien qu'ils se tiennent en marge des grands événements, en dehors de la marche de l'Histoire. Ils sont comme la plupart d'entre nous, se contentant de vivre ou de survivre en faisant de leur mieux. S'intéresser à ces êtres vivants comme à des sujets dignes d'être mis en voix, c'est peut-être ce qui constitue l'américanité dont parle Lapierre, « rapport à la nature, aux choses et aux gens » invisibles. « [...] des objets, des êtres dont une forme cherche à recueillir l'écho pour le donner à l'autre, l'offrir à qui ne m'est pas connu, comme le don et la surprise de ma propre part d'ombre et d'ignorance³⁷. »

Quand François Paré formule sa théorie de « l'exiguïté », c'est cette exigence qu'il met en mots³⁸. Lui s'intéresse aux *petites* littératures, aux lieux exigus de l'histoire littéraire, mais c'est une posture qu'il décrit, une vulnérabilité auprès de laquelle il décide de poser ses pénates de chercheur : « La littérature est toujours un travail sur le fragile³⁹. » L'américanité

³⁶ Madeleine Monette, « Détournements », *Écrits du Canada français*, n° 58 : « Québec/USA », 1986, p. 98-99.

³⁷ René Lapierre, *Écrire l'Amérique*, op. cit., p. 15.

³⁸ François Paré, *Les littératures de l'exiguïté. Essai*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2001 [1992], 230 p. Ouvrage qui s'intéresse entre autres à la littérature franco-ontarienne.

³⁹ François Paré, *Théories de la fragilité*, Hearst, Le Nordir, 1994, p. 9.

suppose aussi pour moi ce rapport au territoire qu'est le Québec, enclave francophone qui « clignote⁴⁰ » au nord-est du continent, héritier d'une « force précaire⁴¹ » dont j'entends témoigner.

L'américanité québécoise comporte cette dimension — qui existe bien sûr ailleurs sur le continent mais qui se voit dotée d'une tonalité particulièrement dramatique ici — qui suppose l'édification de « lieux excentrés où la conscience du particulier ne proclame pas son universalité mais exprime plutôt sa difficulté d'y accéder, son aspiration vaine ou dérisoire à la grandeur⁴² ». Mais pourquoi ne pas revendiquer cette position, au lieu d'en être gêné et, tel que le suggère Pierre Nepveu, pourquoi ne pas se rendre « [...] à l'exigence d'être plus purement nous-mêmes, et disponibles pour nous pencher sur les plus petites choses, les lieux les plus exigus, les existences les plus fragiles⁴³ »?

S'intéresser à la quotidienneté et aux événements qui la composent, c'est choisir de se pencher sur la vie dans la forme la plus franche. C'est s'inspirer — consciemment ou non — d'une fragilité politique et nationale pour mieux ressentir celle de la langue, de l'être, du récit. C'est ouvrir ses yeux et ses oreilles, son corps, à cette fragilité, ressentir les palpitations du réel qui menace à tout moment de se rompre. Ce qu'on pourrait appeler, peut-être, une éthique de l'exigüité.

Si j'ai choisi d'intituler mon recueil *Des catastrophes naturelles*, c'est dans l'espoir qu'il soit lu de manière à la fois littérale et ironique. Les histoires qui s'y trouvent constituent l'exact envers des scénarios-catastrophes de l'Amérique explosive, hallucinante, passionnante, violente, extrémiste. L'envers de l'Amérique des grands projets, des grandes émotions, des images fortes et peu nuancées, des effets spéciaux. Tellement loin des ouragans, des extraterrestres qui contre-attaquent, des raz-de-marée qui engloutissent la moitié de la planète. Dans cette exploration verticale du continent, j'ai répondu à l'exigence

⁴⁰ Paré s'attarde à la dialectique de l'apparaître et du disparaître dans la société franco-ontarienne, « une dialectique dont le clignotement jusque dans l'expérience la plus profonde de l'identité subjective [est] appelé à déterminer toute la vie minoritaire. » Il ajoute que le sujet minorisé « drogué par la griserie de sa propre urgence de *se voir* disparaître, de *se voir* ne plus exister, [...] n'a plus autant l'impression de *vivre* que dans les instants où le silence de sa disparition se fait le plus menaçant. » *Ibid.*, p. 20, 21. (L'auteur souligne.) Il me semble que cette dialectique s'actualise d'une certaine manière au Québec, dans le contexte élargi de l'Amérique du Nord.

⁴¹ Pierre Nepveu, « Narrations du monde actuel », dans Robert Viau [dir.], *La création littéraire dans le contexte de l'exigüité*, Québec, MNH, coll. « Écrits de la francité », 1999, p. 429.

⁴² *Ibid.*, p. 432.

⁴³ *Ibid.*, p. 427.

d'être sensible aux catastrophes les plus infimes, les plus dérisoires, les plus platement ordinaires, qui font de l'Amérique une terre constamment agitée par des tremblements, oui, de ces tremblements individuels qui isolent les membres de la société les uns des autres et qui font de chaque rencontre un miracle.

Mon intérêt pour l'Amérique, c'est un intérêt pour les lieux clos, lieux intimes, et oubliés, lieux en dehors de l'Histoire, petits événements, petits personnages, petites paroles qui se perdent dans le néant, qui se noient sous le bruit de l'Amérique, sous ses images colorées, son spectacle à grand déploiement. Des lieux que la lumière des projecteurs n'atteint pas, des lieux sans bande-sonore.

Parler depuis le corps meurtri

Pierre Nepveu suggère que la grandeur et la virginité de l'Amérique inaugurent peut-être plus une plongée vertigineuse à l'intérieur de soi qu'une exploration strictement géographique et topographique du territoire : « Ce qui avait été un mouvement irrésistible vers l'avant se transforme en besoin de refuge, en repli sur les choses les plus simples, en retour sur soi, sur ce que *je* deviens dans ce monde étranger et hostile⁴⁴. » Ce monde étranger va bouleverser les nouveaux arrivants en se faisant le miroir de leur propre étrangeté, qui s'inscrit jusque dans leur corps. Un des récits fondateurs de la littérature étasunienne, *La lettre écarlate*, présente l'histoire d'un corps marqué, celui d'une femme ostracisée, portant la lettre « A » brodée à la hauteur de la poitrine pour toujours. La marque de la faute. Nepveu explique :

Au lieu de représenter la santé, loin d'une Europe corrompue, le Nouveau Monde de Hawthorne semble en proie à une maladie insidieuse. Même les corps sont atteints [...] nous sommes au commencement d'un monde, et pourtant nous sommes dans un monde déjà vieux, dans l'éternité du mal et de la conscience coupable⁴⁵.

Les mythes du recommencement et de la pureté associés aux débuts de l'Amérique sont donc renversés dès les débuts de sa littérature. Hawthorne, en érigeant le théâtre sur lequel se jouera son drame, souligne les incongruités qui marquent la fondation de cette « nouvelle Jérusalem » :

Quel que soit le royaume d'Utopie qu'ils aient, à l'origine, projeté de construire en vue de la vertu et du bonheur des hommes, les fondateurs d'une colonie ont invariablement dû placer au premier rang de leurs obligations pratiques la nécessité d'allouer à un cimetière un morceau du terrain vierge où ils allaient bâtir et un autre morceau à l'emplacement d'une prison⁴⁶.

Dans ce récit qui prend place vers 1650, c'est justement de ces lieux symboliques que constituent le cimetière et la prison que jaillira un corps (social et individuel) meurtri, malade, « étrangéisé ». De la robe d'Hester Prynne, la marque honteuse ira s'inscrire à même la chair du Révérend Dimmesdale, lui qui devait être le directeur de conscience, le protecteur

⁴⁴ Pierre Nepveu, *Intérieurs du Nouveau Monde*, op. cit., p. 31.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 49-50.

⁴⁶ Nathaniel Hawthorne, *La lettre écarlate*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique ». 2005 [1954], p. 79.

de la vertu parmi ses ouailles. C'est donc au cœur même de la morale puritaine que se niche la culpabilité :

La plupart des spectateurs déclaraient avoir vu, imprimée sur la chair même du malheureux pasteur, une Lettre écarlate — réplique exacte de celle que portait Hester Prynne. Mais sur l'origine de ce signe, plusieurs explications circulaient qui ne pouvaient toutes, évidemment, qu'être conjecturales. Certains affirmaient que le jour même où Hester avait porté pour la première fois la marque de sa honte, le Révérend Dimmesdale avait commencé une ère de pénitence en s'infligeant une série de hideuses tortures physiques. Et, en fait, nous l'avons vu avoir recours à de futilités procédés d'expiation de ce genre. D'autres prétendaient que le stigmate n'était apparu que beaucoup plus tard, que le vieux Roger Chillingworth, qui était un puissant nécromancien, l'avait fait surgir au moyen de drogues maléfiques⁴⁷.

Inscrit par la torture ou par la magie, le signe de la condamnation marque à tout jamais la peau de l'Amérique. Ainsi se trouve dès le départ torpillé le rêve américain : l'Homme ne pourra plus être sauvé.

Parler depuis ce corps marqué, meurtri, honteux, parler depuis cette mise à l'écart, n'est-ce pas là la position que je cherche à décrire? Madeleine Monette, dans l'article de 1986 cité précédemment, où elle mesure l'importance de son exil à New York dans son processus d'écriture, écrit qu'elle y trouve « l'expérience quotidienne d'un décentrement » et y découvre « le pouvoir de l'écart⁴⁸ ». Le fait que Monette éprouve ce pouvoir grâce à un démenagement dans un pays étranger peut sembler anecdotique, mais c'est un sentiment très répandu chez ceux qui connaissent l'exil : tout ce qui leur semblait naturel et immuable depuis la naissance serait désormais doté d'un caractère nouveau, contingent. Cette sortie de soi (ou de chez-soi) permet d'« étran­géiser » ce qui était le plus proche et le plus familier. Bégout attribue d'ailleurs ce pouvoir à trois figures liées à l'espace : le flâneur, le voyageur et l'immigrant, ces « étrangers aux autres et à eux-mêmes⁴⁹ ». Mais l'écrivain ne se retrouve-t-il pas toujours dans cette position — celle de l'étranger, du voyageur, de l'immigrant —, l'écriture n'exige-t-elle pas toujours la redécouverte d'un caractère moins familier du familier, n'exige-t-elle pas de redevenir sensible à l'arbitraire du monde? L'exil ne serait

⁴⁷ *Ibid.*, p. 359-360.

⁴⁸ Madeleine Monette, *op. cit.*, p. 95-96.

⁴⁹ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien, op. cit.*, p. 68.

qu'une métaphore de cette exigence, comme l'a si bien montré Nancy Huston dans une lettre à Leïla Sebbar :

Parce que très certainement nous avons *toujours* connu ce sentiment auquel nous avons donné le nom d'exil. Le sentiment d'être dedans/dehors, d'appartenir sans appartenir. [...] Et il a fallu que je me rende à l'évidence : que tout le monde ne cherche pas, comme moi, à déranger les évidences. Je ne *subis* pas l'écart, je le *cherche*⁵⁰.

Ainsi, serait-il possible d'expérimenter l'écart depuis chez-soi, en exil dans son propre corps? Comment le sujet sédentaire peut-il se trouver déplacé, décentré?

Un corps diminué, dérangé, un corps qui n'est plus transparent, un corps qui se sent et qui est confronté à la lourdeur de sa présence est un corps déplacé. Un corps qui *s'habite* difficilement. L'anthropologue David Le Breton affirme que « l'expérience de la douleur, de la fatigue, est toujours vécue sur un mode d'étrangeté absolue, irréductibilité à soi⁵¹ ». Écrire depuis ce corps pourrait vouloir dire s'ancrer en lui, avoir conscience de lui à la manière d'un malade, d'un handicapé physique ou d'un fou.

« Refaire des gestes quotidiens, des gestes anciens avec ce corps mutilé qui est devenu le mien. Dépaysement physique maintenant en ce pays conquis qu'était mon corps⁵². » À la suite d'un cancer, à l'âge de 22 ans, la poète québécoise Marie Uguay s'est retrouvée amputée d'une jambe. Dans son *Journal*, elle retrace intensément les étapes de sa création, tout en développant une réflexion extrêmement intime — également solide et pertinente sur le plan littéraire — sur le rapport qu'elle entretient avec son corps, avec sa ville, son continent :

Comment supporter une telle ville de dureté, d'humiliation, d'aliénation, de fatigue, de renoncement. [...] *Ville haïe et dont je ne peux me défaire. Miroir de moi.* Miroir avec tes quartiers bas où le ciel entre à gorge déployée, miroir avec tes façades borgnes, tes fentes. Ville immolée par la comédie de la démence, théâtre de ma petite mémoire et de mes maigres regrets. J'ai faim de toi jusqu'à te dévorer les entrailles, mais n'est-ce pas toi qui me dévores? N'es-tu pas à me mutiler un peu plus chaque jour, car je ne sais plus où je vais et ce que je veux? Je regarde tes appartements, j'inspecte tes quartiers, et je m'y imagine, je m'invente une vie à tes coins de rues pour une vision d'intimité à la fenêtre ou

⁵⁰ Nancy Houston et Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris, J'ai lu, 1999 [1986], p. 210.

⁵¹ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 2008 [1990], p. 96.

⁵² Marie Uguay, *op. cit.*, p. 20.

pour un éclairage de tes saisons. Je suis inscrite en toi, je suis le signe baroque de ta détresse. Tu es invivable Montréal, avec tes rues parfumées dans la montagne et tes autres rues, ces corridors où ton cœur bat dans la poussière du mépris et de l'ennui⁵³.

Chez Uguay, la thèse de Nepveu semble résonner d'un nouvel écho : cette écriture « de l'intérieur » prend une forme limpide où corps, ville, intimité et quotidienneté s'imbriquent parfaitement. La ville devient littéralement un miroir, qui reflète toute l'horreur et la tendresse qu'entretient Uguay envers son propre corps. La frontière entre espaces intime et urbain se voit brouillée, puisque Montréal est investi organiquement par la poète. Ville mutilée qui mute à son tour, ville-corps qui pense, ressent, souffre, désire, ville-cœur qui bat la chamade.

Effrayée par ce nouveau corps qui redéfinit complètement les conditions de son énonciation, la poète formule une intention d'écriture à laquelle j'adhère, bien que cette intention s'actualise pour Uguay dans une pratique littéraire très différente de la mienne :

C'est ce voyage que je veux faire, ici même chez moi, en partant de ma ville. J'ai le goût de l'arpenter dans son ouverture sur les saisons et ses tranchées ethniques, dans ses gadgets chromés, ses néons et ses hangars, ses démolitions, et j'ai le goût des objets luxueux, des endroits inachevés et des grands immeubles aux vitres teintées. Je voudrais parler des pierres, du roc et du béton, ce qui semble inattaquable et intransmissible⁵⁴.

Bien qu'elle convoque ici des poncifs de l'américanité pour exprimer son désir de dire « ce que [s]a culture ne [lui] a jamais dit », Uguay semble surtout assimiler cette préoccupation à celle de raconter la vie dans sa dimension anecdotique. Elle affirme que son écriture devra désormais être « liée comme un lierre à [s]on existence quotidienne⁵⁵ ». Elle travaille le texte en ce sens pour que « chaque phrase criante de banalité donne une sensation de déjà-vu, mais que toutes ces phrases unies dans le texte projettent sur le texte un sens nouveau⁵⁶ ».

Non seulement par la force des événements, mais surtout par son travail littéraire rigoureux se cristallise chez Uguay un penchant pour l'étrangeté du quotidien. Le « dépaysement [...] en ce pays conquis qu'était [s]on corps » qu'elle s'attarde à décrire révèle

⁵³ *Ibid.*, p. 107. (Je souligne.)

⁵⁴ *Ibid.*, p. 55.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 73.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 209.

à quel point la blessure a créé une scission entre sa conscience et son corps, la conscience maintenant inconfortable, puisque étrangère au véhicule qui la « porte ». Alors que, dans la santé, le corps se fait invisible, « rituellement gommé par la répétition inlassable des mêmes situations et la familiarité des perceptions sensorielles⁵⁷ », la blessure, la maladie, la vieillesse réenracinent l'être dans son corps, mais en même temps, posent le corps comme autre. Le corps « diminué » déchire la toile de la vie quotidienne, rompt la familiarité et la confiance avec lesquelles le sujet aborde le monde.

Mais Uguay en tire une force créatrice hors du commun, qu'elle rapproche elle-même d'un pouvoir d'ordre politique :

Le seul pouvoir qui résiste chez l'homme est celui si interne de son instinct, de ses sensations. À partir de ce restant de liberté, d'autonomie, il peut recréer l'imaginaire de son quotidien. Le quotidien, le privé est devenu le seul champ possible de ses investigations, sa seule puissance. L'individu se trouvant impuissant sur tous les autres plans de son existence⁵⁸.

Évoquant ici une puissance de *devenir* proche de celle que décrit Michel de Certeau avec ses « arts de faire », Uguay énonce l'ampleur de son entreprise de création, supposée transcender la maladie qui la ronge toujours, et même la mort si possible.

Le corps amputé s'accompagne aussi pour Uguay d'un apprentissage, nécessitant un réinvestissement de sa propre présence physique. « Menacée dans mon corps, je le scrute comme si sa précarité et son dur combat pouvaient me parler de moi⁵⁹. » Le corps blessé procure un savoir que l'on pourrait qualifier d'*incontestable*, complètement légitimé par l'expérience sensorielle renouvelée. Ce renouvellement semble ouvrir d'innombrables possibilités de lectures du réel, puisque le corps souffrant doit retrouver son équilibre, sa motricité... On dit alors qu'il est en *réadaptation*. C'est que le monde a changé pour lui, il est impossible de l'appréhender comme avant.

Surtout, le sujet qui doit se réapproprier son corps est forcé de s'extraire de la pensée pure, théorique, abstraite, rationnelle. Il n'existe plus rien d'autre que ce qui est perçu. Peut-être cela permet-il même d'échapper en partie à l'arbitraire des mots et du langage, puisque le corps fait exploser ce dernier, le transcende et l'excède. Les mots les plus simples et les plus

⁵⁷ David Le Breton, *op. cit.*, p. 95.

⁵⁸ Marie Uguay, *op. cit.*, p. 193.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 200.

banals semblent soudain suffire parce que l'expérience corporelle fournit un surplus de sens. On pourrait penser que la blessure est une écriture en elle-même, que le sujet doit décoder, s'approprier, relire, et réécrire.

Évidemment, Marie Uguay expérimente cette « posture de création » depuis un vécu tragique, une perte réelle, et il n'est pas question de *simuler* cet état de fait dans mon cas.

Le corps me semble une voie plus aisée pour approcher le monde. Ce que je ne comprends pas, ne peux expliquer, ne peux théoriser, je peux à tout le moins l'aborder par le biais des sensations. Le geste, la parole, la sensation constituent trois éléments que je peux rapporter sans craindre trop d'interférence de ma pensée, de mon jugement, de mes valeurs. Ce que mon corps ressent me fournit un moyen de m'ancrer dans la vie, un prétexte pour démarrer un récit. Je fais de ces impressions sensorielles un événement, une porte d'entrée sur une subjectivité, la mienne mais pas tout à fait. Étrangement, mon corps me sort de moi-même, de mon vécu, de mes souvenirs, de mes croyances, de mon identité. Mon corps me *dit* quelque chose, comme si j'étais personne... et tout le monde. C'est tout ce que je peux emprunter à Marie Uguay, cette écoute, cette volonté désespérée de saisir une partie du réel par l'entremise du corps. À défaut de *dire vrai*, peut-être *sentir vrai*.

Corps et conscience : remarques sur le dehors et le dedans

Le corps est l'extension de l'âme jusqu'aux extrémités du monde et jusqu'aux confins de soi, l'un dans l'autre intriqués et indistinctement distincts, étendue tendue à se rompre.

Jean-Luc NANCY

Un corps, des corps. Corps humains, mais aussi corps animaux, végétaux, objets. Tous ces corps animés et inanimés se tiennent les uns près des autres dans le monde matériel, constituent les précieuses traces sensibles de notre univers. Ce sont ces traces que je traque afin de capter leur intensité, mais surtout la richesse de leur interaction. Le contact des corps avec la chaleur ou le froid, avec le vent, la pluie, la lumière, les corps les uns contre les autres.

Un corps, des corps : il ne peut y avoir un seul corps, et le corps porte la différence. Ce sont des forces placées et tendues les unes contre les autres. *Le « contre » [...] est la catégorie majeure du corps.* C'est-à-dire le jeu des différences, les contrastes, les résistances, les saisies, les pénétrations, les répulsions, les densités, les poids et les mesures. Mon corps existe contre le tissu de ses vêtements, les vapeurs de l'air qu'il respire, l'éclat des lumières ou les frôlements des ténèbres⁶⁰.

Jean-Luc Nancy en fait son indice sur le corps n° 29. En réfléchissant à cette assertion, on pourrait penser à tort que l'écriture du corps n'est qu'une écriture du dehors, superficielle et peu introspective. Culturellement, on situe le corps surtout du côté de l'impulsivité, de la culpabilité, de la déchéance, la santé étant posée comme unique façon de tenir le corps en bride. Une écriture qui se baserait sur les *choses* du corps, ses sensations, ses malaises et ses maladies, pourrait être perçue comme une exclusion volontaire de la raison, de l'intériorité, de la spiritualité.

Pourtant, il me semble que l'écriture du corps pourrait constituer la seule voie permettant la réconciliation de ces contraires. Et donner lieu, peut-être, à une écriture de la réversibilité du dehors et du dedans, comme l'exprime très bien Gaston Bachelard :

L'être est tour à tour condensation qui se disperse en éclatant et dispersion qui reflue vers un centre. L'en dehors et l'en dedans sont tous deux *intimes*; ils sont

⁶⁰ Jean-Luc Nancy, *58 indices sur le corps et Extension de l'âme*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Nouveaux Essais Spirale », 2004, p. 35. (Je souligne.)

toujours prêts à se renverser, à échanger leur hostilité. S'il y a une surface limite entre un tel dedans et un tel dehors, cette surface est douloureuse des deux côtés. [...] Le point central de « l'être-là » vacille et tremble. L'espace intime perd toute clarté. L'espace extérieur perd son vide⁶¹.

Bachelard, dans cette citation qui mérite d'être longuement méditée, nous permet de rappeler que la polarisation dehors/dedans, extérieur/intérieur, surface/profondeur, qui rassure à tout coup les esprits cartésiens, ne s'actualise pas dans la réalité du corps, et encore moins dans celle de l'écriture.

La nouvelle « Les soupers » traite d'une certaine façon de ces questions. Au tout début du récit, la narratrice note les regards de ses voisins posés sur elle. Elle est irritée, dérangée par ce point de vue total qu'ils ont de son monde. Elle-même est condamnée à ne pas le saisir complètement.

À un certain moment dans la nouvelle, la narratrice semble s'extraire de son corps pour mieux survoler la scène :

J'étais dégoutée d'eux quatre, tous ensemble, franchement étonnée de découvrir ces gens-là chez moi. J'ai regardé mon tronc et mes jambes avec le même détachement. Je voyais mon corps se séparant de ma voix. Il me semblait que je flottais quelque part, dans la ruelle, au-dessus des cours, sur chaque balcon. Tous les yeux de nos voisins devenaient mes yeux. Plus loin, plus haut. [p. 14]

Fantasme d'omniscience peut-être, façon de s'approprier son environnement surtout, mais aussi de fuir son corps comme partie prenante de ce monde désespérant. Sortie temporaire du corps-prison, lourd et malhabile, mais surtout possibilité d'une sorte d'osmose avec le monde : « Mon esprit parcourt la ruelle de bout en bout, les sacs d'ordures éventrés, les jardins maigrichons, les vélos rouillés, les chaises défoncées. Il n'y a que ça à voir et à discuter. Et encore. » [p. 15] L'impossibilité d'appréhender ce monde, d'en parler, de le saisir dans son ensemble incite la narratrice à vouloir plutôt l'intégrer, s'y dissoudre. Le corps fondant l'apparence, la personnalité, l'identité, il lui faut le rejeter le temps de quelques secondes.

Inévitablement, la narratrice doit réintégrer son corps, mais peut-être un changement s'est-il opéré dans l'intermède? Peut-être l'esprit *sente*-il alors son corps de manière plus

⁶¹ Gaston Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1992 [1957], p. 196. (L'auteur souligne.)

aiguë, puisque « l'âme sent d'abord le corps. Elle le sent de toutes parts, qui la contient et la retient. S'il ne la retenait pas, elle s'échapperait toute en paroles vaporeuses qui se perdraient dans le ciel⁶². »

On voit ici que non seulement l'écriture est en mesure de déjouer les couples binaires censés définir le schéma du sujet humain, mais elle peut aussi mettre en tension les liens unissant le sujet avec l'Autre, le monde extérieur, en brouillant la frontière entre le corps, les objets et les lieux.

La structure d'horizon en phénoménologie, étudiée d'abord par Husserl puis par Merleau-Ponty, constitue une piste pour mieux comprendre de quoi il s'agit. La phénoménologie de la perception chez Merleau-Ponty suppose que la vision se construit sur ce que le sujet voit, mais aussi sur ce qu'il ne voit pas mais arrive à se représenter. L'esprit humain n'a pas le pouvoir de surplomber une réalité; le corps est forcé d'occuper une position dans l'espace et, nécessairement, sa perception est limitée par un champ de vision et de toucher. Le sujet peut cependant ouvrir son champ de perception par l'imagination, ou le pressentiment, et il peut se représenter toutes les faces d'une réalité à défaut de les percevoir⁶³. Mais ces constructions mentales, que Merleau-Ponty nomme « synthèse d'horizons », ouvrent sur l'infini, et le sujet finit par échouer dans sa tentative de s'approprier le monde. Le corps est donc le lieu de l'incertitude, du tâtonnement, de la connaissance concrète mais essentiellement incomplète. En effet, une partie de la réalité reste toujours invisible à mes propres yeux : moi-même.

Mon corps se laisse voir partiellement, mais il m'est impossible de le voir en entier; cependant, j'arrive à l'imaginer dans sa globalité en rassemblant toutes ses faces « pressenties ». Écrire à partir de mon corps signifierait donc surtout écrire à partir de ce que je ne vois pas, ne sais pas, ne touche pas de mon corps. Être ancrée dans mon corps impliquerait d'être ancrée dans son invisibilité radicale. Écrire à partir de l'horizon de mon corps, dans sa réalité imaginée ou pressentie, ne va pas sans la conscience de cette « fraude » de la perception. Cette conscience nourrit un rapport au monde paradoxal. Alors que mon

⁶² *Ibid.*, p. 19.

⁶³ « [...] regarder un objet, c'est venir l'habiter et de là saisir toutes choses selon la face qu'elles tournent vers lui. » Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2005 [1945], p. 96.

corps reste l'ultime obstacle à une perception totale, il devient le lieu où je retourne inévitablement pour tenter de m'approprier, à tout le moins, la part de réalité à laquelle il me donne accès. Écrire à partir de mon corps prendrait racine dans ce mouvement de la perception : le sujet se projetant hors de lui-même, dans l'horizon des choses, puis se repliant en lui, devant la menace de l'infini, de sa propre dissolution dans l'immense.

Surtout, l'invisibilité partielle de mon corps me renseigne sur le caractère fuyant des choses et des autres, sur leur indétermination fondamentale. Merleau-Ponty en vient à établir une équivalence entre corps et objets :

Visible et mobile, mon corps est au nombre des choses, il est l'une d'elles, il est pris dans le tissu du monde et sa cohésion est celle d'une chose. Mais, puisqu'il voit et se meut, il tient les choses en cercle autour de soi, elles sont une annexe ou un prolongement de lui-même, elles sont incrustées dans sa chair, elles font partie de sa définition pleine et *le monde est fait de l'étoffe même du corps*⁶⁴.

Par le fait que le corps soit voyant et visible, qu'il se perçoive au nombre des choses, qu'il puisse se toucher et toucher le monde, le monde *prend corps*. Les objets, les lieux seraient le prolongement du dedans. On pourrait dire qu'en « s'incrutant dans la chair », ils sont en mesure de relayer le corps de l'écrivain. Le monde prend corps au point où ce n'est plus l'écrivain qui voit et qui écrit, mais la chose qui voit l'écrivain et s'écrit par lui, comme l'explique Merleau-Ponty à propos du peintre : « Le monde n'est plus devant lui par représentation : c'est plutôt le peintre qui naît dans les choses comme par concentration et venue à soi du visible⁶⁵ [...]. » Les rôles s'inverseraient entre l'artiste et les choses. Merleau-Ponty raconte que, se promenant dans une forêt, le peintre André Marchand aurait senti que les arbres le regardaient plus qu'il ne les regardait : « Je crois que le peintre doit être transpercé par l'univers et non vouloir le transpercer⁶⁶ [...]. »

Dans *Pèlerinage à Tinker Creek*, Annie Dillard formulait une intention semblable : « Il s'agissait moins, en réalité, de voir que d'être vue, oui, d'être vue, pour la première fois, toute patelante, sous le coup d'un puissant regard⁶⁷. » Ainsi, dans son rapport au monde, l'artiste n'est pas un maître en plein contrôle, mais au contraire un humain qui accepte de basculer

⁶⁴ Maurice Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1988 [1964], p. 19. (Je souligne.)

⁶⁵ *Ibid.*, p. 69.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 31.

⁶⁷ Annie Dillard, *Pèlerinage à Tinker Creek*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. « Fictives », 1990 [1974], p. 63.

dans les choses, de se laisser atteindre par ce qui l'entoure et d'attendre. Car tout est question de patience et d'acuité.

Comme un aveugle qui aurait recouvré la vue

L'écrivaine Annie Dillard raconte, dans *Pèlerinage à Tinker Creek*, sa redécouverte de la vision. Dans la lignée des transcendentalistes tels que Ralph Waldo Emerson et Henry David Thoreau, Dillard décrit, développe, pense sa relation à la nature — éléments, animaux, végétaux et minéraux —, mais élabore par la bande une phénoménologie plus large — rapport au monde, au temps, à la vie sous toutes ses formes.

En tentant de projeter son regard dans les éléments de la nature pour en tirer une connaissance subjective, elle entreprend un lent processus de réapprentissage du *voir*. À plusieurs reprises, elle affirme prendre de longues promenades pour « voir ce qu'[elle] pourrait bien voir⁶⁸ ». Ce double *voir* démontre bien que Dillard, par cette vision qu'elle cherche à développer, ne se contente plus de reconnaître les choses, mais souhaite connaître ce qu'elle ne sait pas d'elles, ce qu'elle n'attend pas d'elles. Dillard voudrait être comme l'aveugle qui voit pour la première fois; sa vision serait alors « pure sensation qui ne s'encombre pas de signification⁶⁹ ». Pourtant son expérience se heurte à ce sens déjà appris et intégré :

C'était l'été; les pêches étaient mûres dans les vergers du vallon. Quand je m'éveillais, le matin, des taches de couleur s'enroulaient autour de mes yeux, imbriquées les unes dans les autres : pas un espace n'était laissé vide. [...] Mais je n'arrivais pas à maintenir l'illusion d'un monde plat. Cela fait trop longtemps que je suis là. La forme est condamnée à une éternelle danse macabre avec le sens : impossible d'empêcher les pêches d'être pêches. Je n'ai pas non plus le souvenir d'avoir jamais pu voir sans comprendre⁷⁰ [...].

Dillard doit donc trouver une autre façon d'avoir accès à cette perception pénétrante. Sa stratégie, non loin de celle de Bégout qui suggérait de « cultiver un goût pour les détails⁷¹ », sera de s'approcher de plus en plus des choses pour capter leur plus infime mouvement, d'opérer des « gros plans » de la réalité pour accéder à son étrangeté radicale. Dillard raconte qu'alors qu'elle examine des vairons dans la rivière et se penche le plus possible vers ces poissons minuscules, elle aperçoit le reflet de son visage dans l'eau; un

⁶⁸ *Ibid.*, p. 23, 31.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 53.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 57.

⁷¹ Bruce Bégout, *La découverte du quotidien*, op. cit., p. 72.

« grand frisson [lui] arrache toute volonté », elle est « prise de vertige » et tombe à l'eau⁷². Jean-François Chassay écrit que « ce livre porte sur l'étrangeté qu'on tente d'apprivoiser, sur l'altérité⁷³ ». La scène que raconte Dillard illustre à quel point notre propre altérité est intrinsèquement liée à l'altérité du monde, puisqu'elles se révèlent l'une par l'autre.

On pourrait penser qu'il s'agit d'une de ces démarches spirituelles à travers laquelle Dillard espérerait atteindre une forme de transcendance. Pourtant, en cours de route, on se rend compte qu'il n'est pas question de s'élever au-dessus des choses, de s'échapper d'un monde matériel trop lourd, mais plutôt de pénétrer au cœur même de la matérialité des choses, de se fondre à l'intérieur d'elles :

Je me levai difficilement, assommée par le caractère imprévisible de toute cette beauté, et mes poumons soudain élargis rugirent. [...] Et si, en ce moment même, de minuscules oiseaux étaient en train de s'infiltrer en moi, pénétrant à tire-d'aile par les espaces vides entre mes cellules, sans toucher à rien, mais bougeant comme une autre vie à l'intérieur de mes tissus, si fugaces⁷⁴?

L'écrivaine américaine cherche à atteindre une forme de perméabilité entre le monde qui l'entoure et son propre corps, comme si une force, une énergie, un souffle pouvaient circuler de l'un à l'autre par un effet d'osmose.

Cette impression de « tomber dans les choses » ou d'être possédée par elles advient aussi bien face à la beauté de la nature que face à la beauté de l'art. La fascination ressentie devant certaines œuvres apparaît comme une autre voie pour sortir de soi, pour entrer en contact intime avec un espace intérieur dépersonnalisé mais fortement subjectivé. Dillard qualifie cet état d'esprit d'« innocence » :

Ce que j'appelle innocence, c'est cet état de non-conscience de soi de l'esprit, qui survient inopinément lorsqu'on est tout entier absorbé par quelque objet auquel on a choisi de se vouer. Elle est à la fois réceptivité et totale concentration. Il n'est pas nécessaire pour cela d'être réduit à l'état de chiot, ce ne serait pas non plus suffisant. [...] je garderai avec moi jusqu'à ma tombe ces purs moments passés à la Tate Gallery (s'agissait-il bien de la Tate?) où je suis restée plantée, bouche bée, comme née une seconde fois, devant ce tableau, encore bien présent à ma mémoire, qui représentait un fleuve, et moi, enfoncée jusqu'au cou, suffocante, perdue, m'éloignant tout au fond des profondeurs de

⁷² Annie Dillard, *op. cit.*, p. 49.

⁷³ Jean-François Chassay, *Imaginer la science*, Montréal, Liber, 2003, p. 200.

⁷⁴ Annie Dillard, *op. cit.*, p. 72.

l'aquarelle vers ce point de fuite, emportée par le flot, saisie d'une obscure terreur, tant et si bien qu'il fallut littéralement me haler pour me sortir de là⁷⁵.

Une « obscure terreur » découlant d'un état de « réceptivité et de totale concentration ». Voilà bien ce que j'ai ressenti devant l'œuvre *Prayers of a Mother* de l'artiste australienne Kate Murphy, au Musée d'art contemporain de San Diego en mai 2009.

La vidéo était déjà commencée quand je suis arrivée. Je me suis assise dans un fauteuil noir. J'étais seule dans la salle de projection. Je voyais des visages, une paire de mains. Mes yeux balayaient les cinq écrans, ne pouvant se fixer sur un seul, j'avais l'impression d'être bombardée par les images qui se déployaient sur l'ensemble de mon champ de vision. Au centre, il y avait les mains. Mon regard a visé les mains. Elles tenaient un rosaire, un crucifix, trituraient une liasse de papiers. Aux mains appartenait la voix qui parlait, une voix féminine qui montait vers les aigus lorsqu'elle était émue.

Le cartel disait : « Une mère parle à ses enfants, cherche à leur transmettre sa foi en partageant ses prières, sa vie de dévotion. » Les visages qui apparaissaient puis disparaissaient sur les écrans étaient ceux de ses enfants, quatre garçons et quatre filles qui devaient avoir entre 12 et 35 ans. Des plans fixes de leurs visages silencieux, cadrage tête-épaule, ils écoutaient la voix de leur mère qui récitait sa litanie d'une voix étranglée sans prendre le temps de respirer. Il fallait voir leur expression, une tendresse un peu retenue, puis un éclat de rire ou des larmes, une tension dans la joue, un tic nerveux dans la lèvre. Huit visages complètement nus, magnifiques, abandonnés.

Je reste assise dans le fauteuil pendant des minutes, des heures, je ne sais pas. Encore maintenant, je n'arrive pas à me souvenir si d'autres spectateurs sont venus s'asseoir près de moi. Il faisait noir. Peut-être avais-je oublié que j'étais moi-même une spectatrice assise dans un fauteuil en train de regarder une vidéo, ma conscience littéralement avalée par les visages, la voix, le mouvement des doigts sur le chapelet.

Enfin, une accalmie, une trêve où je pouvais m'oublier pour mieux accueillir le monde, un rare moment de grâce. L'écran montrant les doigts de la femme qui parle, mettant l'accent sur la répétition du mouvement, sur la désincarnation de la voix, sur la dimension litannique de la prière, représente désormais pour moi l'image de cette présence-absence, présence à l'instant, à la vie, absence à soi, à ses désirs, à ses angoisses.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 130-131.

Cette interpénétration du monde et de l'être suppose un certain effacement de soi qu'Annie Dillard décrit comme une paix qui enveloppe l'être, un vertige peut-être, qui n'a rien de douloureux.

La mort du moi dont parlent les grands auteurs n'est pas un acte de violence. Ce n'est rien de plus que les retrouvailles avec le grand cœur de roc de la terre qui roule. Rien de plus que la lente cessation des élans du désir et des bavardages de l'intellect: attendre, simplement, comme une cloche creuse condamnée au silence⁷⁶.

La quête de Dillard s'assimile à une tentative de redécouverte du monde ordinaire en ce que l'écrivaine s'oblige à modifier son regard sur lui : « Au cri du cœur, Dillard substitue un émerveillement *sensé*, un regard sémiologique qui cherche à investir la matière pour lui trouver son sens et sa beauté⁷⁷. » Par son émerveillement, Dillard ouvre son champ de perception, fait tomber les écailles de ses yeux⁷⁸, et acquiert ainsi une connaissance tant pratique que philosophique de la vie et du monde. Puisque « faire entrer [toutes ces créatures] une par une dans le champ de ma conscience pourrait bien accroître la mienne, ajoutant peut-être leur obscure perception du monde à ma conscience d'être humain⁷⁹ ».

Dans son cheminement pour élargir sa conscience, Dillard opère par l'écriture des superpositions, tisse des liens, tente de reproduire les « agencements » féconds que la vie nous présente si souvent sans que nous sachions les saisir au vol. Elle raconte d'ailleurs une anecdote assez représentative de son expérience :

Un jour, je visitais une grande université et j'errais, en étrangère, dans les couloirs souterrains de son célèbre département de biologie. [...] La porte était entrouverte, et en passant, je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Ce que je vis dura le temps d'un éclair. Il y avait là deux hommes en blouse blanche assis l'un en face de l'autre sur de hauts tabourets de laboratoire, devant une de ces tables de marbre dur. Ils étaient penchés sur deux plateaux identiques en fer émaillé. D'un côté, un homme, avec un bistouri, était en train d'entamer un énorme poisson conservé dans le formol qu'il venait de retirer d'un bocal. De l'autre côté, une

⁷⁶ *Ibid.*, p. 375.

⁷⁷ Jean-François Chassay, *Imaginer la science*, *op. cit.*, p. 201.

⁷⁸ Annie Dillard, *op. cit.*, p. 59. Cette expression apparaît comme un écho direct du récit biblique « La vocation de Saul », relatant la conversion de l'apôtre Paul : « Aussitôt il lui tomba des yeux comme des écailles, et il recouvra la vue⁷⁸. » Actes des apôtres 9 : 18, trad. sous la dir. de l'École Biblique de Jérusalem, *Le Nouveau testament*, Québec, Éditions Anne Sigier, 1979, p. 182. La démarche de Dillard s'apparente donc à une *révélation*.

⁷⁹ *Ibid.*, p. 148.

cuiller en argent à la main, le second mangeait un pamplemousse. Pendant tout le trajet du retour vers la Virginie, je fus incapable de m'arrêter de rire⁸⁰.

Cet événement banal fournit pourtant une matière riche pour la pensée, pour l'écriture, comme si la mise en relation des éléments de cette anecdote promettait de faire émerger du sens, sans qu'on sache le définir précisément. Ce genre d'*entrevision* prend la forme d'une épiphanie, puisque nous saisissons tout à coup que nous avons capté quelque chose que personne d'autre avant nous n'a su voir, puisque nous avons l'impression d'être le témoin privilégié de la vie dans sa forme la plus exaltante. Lorsqu'en marchant dans un corridor, en prenant le métro, en gribouillant à tâtons dans un carnet, je vois surgir un de ces agencements, par un quelconque miracle, je sais que j'ai trouvé une porte pour entrer dans le texte, une brèche de laquelle jaillira de l'écriture.

Peut-être s'agit-il de ces brèches dont parle Dillard dans les toutes dernières pages de son *Pèlerinage*, dans lesquelles j'essaie de me faufiler, doucement, lentement, parfois douloureusement, mais qui me procurent une joie incommensurable, la seule joie qui résiste à tout : « Ces brèches sont bien les seules demeures de l'esprit, des altitudes et des latitudes d'une minceur et d'une pureté si éblouissantes que l'esprit peut s'y découvrir pour la première fois, comme un aveugle qui aurait recouvré la vue⁸¹. »

⁸⁰ *Ibid.*, p. 132.

⁸¹ *Ibid.*, p. 390.

DÉCLINAISON DU LIEU CLOS : CORPS, MAISON, VILLE

Pierre Nepveu rappelle que « [...] l'Amérique dans son intériorité et sa pluralité, du dedans même de son histoire paradoxale, [est] toujours tendue entre la nécessité d'habiter et celle de détruire⁸² ». Cette tension devient le fondement d'un nouveau rapport à l'espace, infiniment plus complexe et ambigu que celui qui est traditionnellement énoncé : construction discursive et imaginaire qui persiste encore aujourd'hui selon laquelle le Nouveau Monde « échapperait à l'histoire⁸³ » en plus de permettre à l'homme d'« échapper à sa condition⁸⁴ », les grands espaces faisant figure d'écran sur lequel les habitants de l'Amérique projettent leurs désirs, leurs ambitions, leur « moi ».

Au contraire, ce qui m'intéresse, c'est de voir comment s'établit dans les textes un réseau de lieux clos (corps, maison, ville) dont l'interaction révèle la tentative d'habiter le continent et ses résultats ambivalents. Ces lieux clos, contredisant la dynamique de la frontière, trahissent plutôt le désir d'un chez-soi où il sera peut-être possible de rassembler ce « moi » en miettes, ainsi que le formule Nepveu :

Il y a trop de dehors, trop de nature (même dans la ville), trop de violence : aux grands espaces doit s'opposer une place minuscule, celle-là même où le moi pourra faire son nid, où il pourra éprouver son intérieur, un intérieur qui n'est certes pas idyllique et radieux, puisqu'il est fait d'une mémoire meurtrie⁸⁵ [...].

Cette « mémoire meurtrie » prend parfois la forme d'une culpabilité historique bien précise, comme dans *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis, mais plus souvent on la reconnaît sous un malaise diffus, mémoire intime, « intériorité rongée par la mort et le néant⁸⁶ » qui se trouve soudain projetée sur le monde. Mais toujours il est question d'une interaction problématique entre l'individu et son « habitat », puisque si l'on croit en leur « façonnement réciproque⁸⁷ », il devient difficile de distinguer si c'est le sujet qui projette son mal-être sur le monde extérieur, ou si c'est le monde lui-même qui intoxique le sujet. Dans

⁸² Pierre Nepveu, « Le poème québécois de l'Amérique », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, 1990, p. 17.

⁸³ Michel Morin, *L'Amérique du Nord et la culture. Le territoire imaginaire de la culture, tome II*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1982, p. 87.

⁸⁴ Maurice Lemire, *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003, p. 25.

⁸⁵ Pierre Nepveu, *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004, p. 127.

⁸⁶ Pierre Nepveu, « Le poème québécois de l'Amérique », *op. cit.*, p. 12.

⁸⁷ Edward T. Hall soutient cette théorie. Il ajoute : « Perspective inquiétante à la lumière de notre misérable savoir de l'homme. Perspective selon laquelle nos villes dans leurs taudis, leurs hôpitaux psychiatriques, leurs prisons et leurs banlieues sont en train de créer des types d'individus profondément différents. » Edward T. Hall, *La dimension cachée*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1971, p. 17.

cette perspective, corps, maison et ville apparaissent comme trois foyers également précaires, également inconfortables, qui forcent le sujet à se débattre pour survivre.

Écriture du corps blessé, écriture de la tension

Il faut avoir mal à l'autre, physiquement, par le transfert d'un langage décanté, qui n'a d'existence que s'il chancelle dans un corps qu'il rend malade.

Jacques BRAULT

Le corps constitue le premier de ces lieux clos par lequel s'actualise la tension entre habiter et détruire. David Le Breton souligne que « l'isolement du corps au sein des sociétés occidentales témoigne d'une trame sociale où l'homme est coupé du cosmos, coupé des autres et coupé de lui-même⁸⁸ ». Le corps ne serait plus qu'un outil standard et pratique, sans lien direct avec l'être de l'homme. Lorsqu'il se penche sur la pratique de la « blessure volontaire », ou automutilation, Le Breton rappelle qu'il s'agit d'une façon de transgresser un mode d'existence basé sur le propre, le pratique, le « normal », de marquer l'étrangeté du corps pour mieux la saisir. L'anthropologue affirme que la mutilation est perçue par ceux qui la pratiquent, surtout des femmes, comme une façon de « s'arracher à l'ordinaire et notamment à la routine de [l]a souffrance⁸⁹ ». En blessant leur corps, ces personnes l'investissent comme lieu, le « transforment » à la fois pour l'éloigner et le faire leur.

De la même manière, dans la fiction, les corps malades, blessés, métamorphosés, mutilés, vieillissants deviennent les signes d'une forme de transgression, mais aussi d'une souffrance et d'une violence qui ne peuvent s'actualiser autrement. Les corps sont monstrueux ou en voie de l'être, la souffrance les transforme, transforme le regard que le personnage porte sur lui-même et sur les autres. La souffrance, retenue, inscrite dans le corps, n'en est que plus frappante et plus incarnée.

À prendre le contenant pour le contenu, c'est au corps qu'on s'attaque, puisqu'il représente la seule surface de combat, le territoire à posséder. Nous l'avons vu plus tôt, pour le Révérend Dimmesdale de la *Lettre écarlate*, le corps devient cette partie de lui-même qu'il peut punir, mais aussi qui, une fois marqué par la souffrance, ne lui appartient plus, ouvrant sur l'illusion que la culpabilité s'éloigne, s'échappe.

⁸⁸ David Le Breton, *op. cit.*, p. 23.

⁸⁹ David Le Breton, *La peau et la trace sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003, p. 128.

Dans une conférence, l'écrivaine Lise Tremblay, en parlant de son roman *La Danse juive*, a expliqué comment l'obésité de son personnage établissait une résistance volontaire vis-à-vis de la conception normalisée du corps. En effet, on retrouve cette piste dans le roman :

Mon frère, dès la deuxième année, est venu seul, sans sa femme. Moi, j'avais acheté à New York une robe rouge exprès pour l'occasion. Je la remets chaque année. Je deviens une grosse femme obèse très voyante. Nous avons organisé *notre résistance*. Lorsque nous avons vu [notre père], assis sur sa chaise, le regard contrarié, nous avons su que *nous lui échappions*⁹⁰.

La narratrice cherche à punir les autres — sa famille mais aussi la société —, à échapper à leurs lois, en valorisant son obésité. Mais parallèlement, son corps devient un lieu d'inconfort et de honte presque insoutenable :

En marchant, je sentais mes sous-vêtements humides qui me collaient à la peau. C'était inconfortable, mais en même temps, je me sentais coupable, comme si j'avais pu contrôler ma transpiration. Mon corps *m'échappait*, ma graisse *m'échappait*, ma cape et les morceaux de tissus immenses dans lesquels je me drapais me paraissaient inutiles⁹¹.

Cercle vicieux qui fait qu'en tentant d'échapper aux autres, notre corps nous échappe, finalement. Avec le corps, les notions de contrôle et de pouvoir se trouvent constamment mises en échec.

Dans la nouvelle « La chute », c'est un peu ce que j'ai cherché à représenter, en mettant en scène une jeune fille apercevant un homme qui tombe de sa chaise roulante. Ce corps informe, sans nom, sans visage, surgit littéralement dans l'œil de la narratrice, avec la violence d'une catastrophe. Et devant la pure horreur de ce moment, le silence, l'inertie. Ce qui pourrait passer pour un refus total de se laisser atteindre par ce « corps étranger », je le perçois plutôt comme une appropriation totale. La narratrice devient cet homme, partage son impuissance, ressent intensément ce corps meurtri et son humiliation au point d'être extraite de sa propre identité, de perdre le contrôle sur son propre corps. Un lecteur avisé m'a même fait remarqué que l'avant-dernière phrase du texte (« J'imagine un docteur donner cent coups, mille coups sur mon genou avec sa petite mailloche, et mon genou mort. » [p. 8]) lui avait laissé croire un instant que la narratrice était en chaise roulante, ce qui participe à créer l'idée

⁹⁰ Lise Tremblay, *La Danse juive*, Montréal, Leméac, 1999, p. 17. (Je souligne.)

⁹¹ *Ibid.*, p. 64. (Je souligne.)

d'une assimilation des deux personnages. Si l'homme représente pour la jeune fille une menace, sa chute étant considérée comme une agression, il figure aussi un événement salvateur, révélateur, puisqu'il force la narratrice à sortir d'elle-même — le mot « compassion » signifie « souffrir avec ». On peut penser qu'il initie une rupture, qu'il marque la fin de quelque chose pour cette jeune vendeuse égocentrique et ennuyée. « La chute », c'est surtout celle de la narratrice.

Tel que l'explique Élise Noetinger, dans son essai sur l'imaginaire de la blessure, « le corps est un lieu contrariant, se braquant contre le vouloir au point qu'il faut parfois l'asservir en l'avilissant, en le négligeant, en le diabolisant⁹² [...] ». Cette dynamique — selon laquelle le corps, en servant d'instrument de combat contre le monde, finit par se retourner contre soi — peut être saisie par l'écriture, qui reproduit ces tensions en poussant les corps des personnages à bout, en poussant le texte et les phrases à bout.

Noetinger prétend que l'imaginaire du corps blessé implique des conséquences d'ordre formel pour l'écriture : « Le récit de la blessure raconte “autre chose” que les seules blessures, ne les reproduit pas mais les représente en jouant avec certains de leurs éléments signifiants, permettant au texte de “prendre”⁹³. » On peut assurément affirmer que les caractéristiques du corps blessé forcent le texte à se démanteler lui-même, la linéarité narrative et syntaxique se décomposant sous le choc. Noetinger précise son idée en explicitant ce que serait une « poétique de la tension » :

[...] tension entre des forces antagonistes, entre le désir de rencontre et le besoin d'agression qui animent les corps mis en scène, tension entre la grande parade des corps qui étalent leurs blessures et le silence de la solitude que ces dernières imposent⁹⁴.

Poétique de la tension, actualisée par une pratique du contraste, voilà ce qu'impliquerait selon elle le corps abîmé. Rencontre et agression, cri et silence, attaque et repli, les personnages sont balancés entre les forces centrifuge et centripète. La voix narrative elle-même s'emporte puis s'éteint, elle s'érige puis s'effondre, comme si son établissement était impossible, ou à tout le moins constamment mis en danger.

⁹² Élise Noetinger, *L'imaginaire de la blessure*, Amsterdam, Éditions Rodopi, coll. « Internationale Forschungen Zur Allgemeinen Und Vergleichenden Literaturwissenschaft », 2000, p. 26.

⁹³ *Ibid.*, p. 163.

⁹⁴ *Ibid.*, p. 246.

La voix oscille entre ces deux pôles, vacille, approchant le « noyau d'angoisse » qui veut surgir du texte. La voix clignote, hurlant puis murmurant, semble avancer par à-coups, comme si elle doutait de sa propre existence. Quelque chose comme le rythme d'un continent qui pénétrerait l'énonciation et la ferait craquer de l'intérieur.

Le choix de la nouvelle, ou de la forme brève, va dans ce sens. André Carpentier rappelle que, dans la famille étymologique du mot *fragment*, l'on retrouve *fracture*, *fracas*, *fragile*⁹⁵, des mots définissant bien l'effet que le corps blessé peut avoir sur le texte. Il ajoute :

L'interruption de la continuité et la reprise de la discontinuité, dans une surenchère névrotique, me semblent témoigner de concert d'un processus continûment en rupture, toujours en train de se refaire, mais ne construisant sur aucune certitude⁹⁶.

Autrement dit, le corps du texte⁹⁷ est constamment brisé, mais ne s'éteint jamais, il se régénère tout en exposant sa vulnérabilité. Les nouvelles pourraient être conçues comme des plaies qui s'ouvrent et se referment sans cesse, maintenant le lecteur entre le soulagement et l'inquiétude. Dans le recueil de nouvelles, il n'y a pas de place pour le confort.

Jean-Luc Nancy, dans son analyse du film *La blessure*⁹⁸ de Nicolas Klotz, explique comment l'image peut parler la cicatrice, en alternant les scènes à l'éclairage cru et blanc et les scènes tournées presque à la noirceur. « C'est ce partage qui cicatrise⁹⁹ », affirme-t-il. La lumière est un flot à endiguer, à refouler, une sorte d'hémorragie que la noirceur arrive à peine à contenir. La noirceur recouvre, la lumière montre et blesse. Selon cette logique, on pourrait dire que l'obscurité soulage, tout en continuant de signifier. C'est la trace, la marque. La nouvelle reproduit un peu cette forme en introduisant des silences dans un flot de paroles. Ces pauses rompent le corps du texte, mais s'inscrivent en lui et le marquent.

⁹⁵ André Carpentier, *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « erres essais », 2007, p. 18.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 19.

⁹⁷ « Par corps du texte, il faut entendre l'ensemble de ses dispositifs littéraires, son style, sa beauté formelle qui miment ou enfouissent le signifié refoulé, non représentable, non symbolisable si ce n'est dans la coulée signifiante, le travail de l'écriture. » Bernard Brugière, *Les figures du corps*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, p. 33.

⁹⁸ Nicolas Klotz, *La blessure*, France et Belgique, 2005, 160 min.

⁹⁹ Jean-Luc Nancy, « La blessure — La cicatrice », dans Élisabeth Perceval, *La blessure : essai*, Paris, Arte éditions et Les Petits Matins, coll. « Bruits », 2005, p. 123-124.

On peut aussi penser le recueil comme un assemblage de lieux clos, corps apparemment étanches et repliés sur eux-mêmes, mais qui font sens en se côtoyant, se frôlant. Un sens créé par contamination. On peut imaginer les différents récits séparés par des membranes, échangeant des éléments narratifs, des mots, des phrases, des bouts de voix, assurant la construction littéralement organique du recueil.

Différentes formes et figures se font écho et créent des réseaux peu nombreux mais très solides. Catherine Grall, en parlant de la forme brève, souligne « l'obstination à ne pas construire par accumulation de significations successives, mais par un retour et des variations perpétuelles sur la même idée de base¹⁰⁰ ». La nouvelle produit du sens par insistance. Les formes et les figures se développent en boucle, s'engendrent et se répètent, faisant advenir une forme de plainte. Selon Jean-Luc Nancy, ce procédé se rapproche encore une fois de la cicatrice :

Le ressassement de la plainte est la cicatrice. C'est la parole qui cicatrise comme elle peut, c'est elle qui a été blessée. [...] L'insistance de la plainte n'a rien de pathétique ni de révolté : au contraire, elle estompe sans doute quelque chose de la douleur; elle ne la soulage pas pour autant, mais elle l'explose¹⁰¹.

Ainsi, la forme brève, tant par la continuité de la discontinuité qu'elle installe que par l'effet de ressassement qu'elle préconise, inscrit la blessure dans le texte et fait de l'œuvre un corps meurtri.

La forme nouvellière instaure un rythme, un souffle. L'alternance de la parole et du silence crée une tension proche de l'essoufflement; il y a aussi quelque chose comme de retenir son souffle. Mais ce rythme, cette pulsation affolée, est avant tout créé par l'écriture même. Chez Gertrude Stein, par exemple, les variations dans l'amplitude des phrases — l'alternance entre des phrases courtes et des phrases outrageusement longues — créent des jeux de volume, comme si le corps du texte (pris au sens typographique) se gonflait et se dégonflait sans cesse. Comme si la voix du narrateur se contractait, pour se relâcher tout à coup.

¹⁰⁰ Catherine Grall, *Le sens de la brièveté*, Paris, Champion, 2003, p. 26.

¹⁰¹ Jean-Luc Nancy, « La blessure — La cicatrice », *op. cit.*, p. 119, 121.

La fluidité du texte se trouve constamment rompue; un paragraphe se lit d'un souffle, puis le texte devient saccadé, syncopé. On a l'impression d'une grande vague qui se brise soudainement :

Miss Mathilde n'était pas là elle-même pour parler avec Anna. Si ce n'avait pas été que c'était le soir, et que cette maison avait des arbres tout autour, et qu'Anna se fut trouvée y entrer et en sortir exactement comme la femme avait dit ce même jour qu'elle ferait, si tout n'avait pas été exactement comme le médium avait dit, la brave Anna n'aurait jamais acceptée cette place chez Miss Mathilde. Anna ne vit pas Miss Mathilde et l'amie qui agit à sa place ne lui plut pas¹⁰².

Dans cet extrait, on constate que tout est limpide et, à la fois, pas tout à fait clair. La construction du texte impose un rythme de lecture si haletant que le sens se brouille, les phrases se superposent, se contredisent, révèlent la simplicité et les paradoxes des personnages. Claude Grimal parle des « diastoles et systoles de ce grand corps écrit¹⁰³ », et on a vraiment l'impression que Stein tente de reproduire la pulsation cardiaque de ses personnages dans la forme même du récit. C'est ainsi que se constitue l'écriture du corps blessé : une prose qui s'enfle et se désenfle faisant du texte un corps en vie, qui respire et soupire, s'essouffle et se reprend, affirme et hésite, dit, contredit et suggère. Une prose qui n'hésite pas à mettre sous tension le personnage, le lecteur, le sens.

¹⁰² Gertrude Stein, *op. cit.*, p. 74.

¹⁰³ Claude Grimal, *Gertrude Stein. Le "sourire grammatical"*, Paris, Éditions Belin, coll. « Voix américaines », 1996, p. 116.

Corps et maison télescopés : des êtres sans habitat

Il y avait une cache dans ce corps par où des journées entières disparaissaient. Plus je vieillissais, plus cela me faisait mal. Je vivais dans une maison étrangère.

Élise TURCOTTE

Dans plusieurs œuvres qui ont accompagné mon cheminement, un télescopage s'opère entre les lieux clos. Le corps blessé, étranger à lui-même, est assimilé à la maison ou à la ville. Dans *Le ciel de Bay City*, de Catherine Mavrikakis, l'aménagement urbain représente à la fois le symptôme et la maladie qui ronge les habitants de cette petite ville du Michigan :

[...] Je me souviens encore de ce *fibrome* bleu au bout de Veronica Lane, de cette demeure métallique qui avait quelque chose d'un bunker. [...] Avec le temps, d'autres *tumeurs* de fer-blanc jonchèrent notre rue. Le *cancer* de la domesticité se généralisa, il devint notre environnement, notre fléau tout confort¹⁰⁴.

« Le cancer de la domesticité » se répand à l'intérieur des habitations, et c'est là que s'observe le véritable désastre causé par la maladie. En effet, la maison des Duchesnay, où réside Amy, la narratrice, ne représente pas exactement ce que Gaston Bachelard décrivait dans sa *Poétique de l'espace*, c'est-à-dire un lieu-refuge, lieu de rêverie, qui protège et rassure, qui « maintient l'homme à travers les orages du ciel et les orages de la vie¹⁰⁵ ». La maison est précisément le lieu où se déchaînent les orages, maison-prison, maison-cimetière, maison-tumeur. Et malgré qu'on ait tenté d'« octroyer au bungalow un milieu naturel, une atmosphère, une noblesse », cette volonté de « donner quelque humanité à [cette] maison¹⁰⁶ » est restée vaine. La description des pièces de la maison, écrasées par une décoration surabondante et tape-à-l'oeil, souligne le caractère artificiel et compensatoire de ces ornements. Ces « intérieurs » surchargés serviraient-ils à combler le manque d'intériorité de ses habitants? La maison du *Ciel de Bay City* fait penser à ces villages de carton-pâte censés reproduire des époques et des lieux révolus. Étant d'ordinaire un lieu producteur d'identité et

¹⁰⁴ Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Montréal, HélioTropé, 2008, p. 11-12. (Je souligne.)

¹⁰⁵ Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 26.

¹⁰⁶ Catherine Mavrikakis, *op. cit.* p. 11.

d'intimité, la maison n'abrite pas ici l'être des gens qui y vivent, mais laisse plutôt apparaître leurs manques et leurs mensonges.

Edward C. Relph s'est penché sur le phénomène du kitsch dans la société américaine et attribue sa propagation à l'exploitation commerciale du « sentiment du chez-soi », étiquette apposée sur tout un bric-à-brac supposé à la fois susciter et consoler cette forme de nostalgie de la maison¹⁰⁷. Cette nouvelle et paradoxale marchandisation du sentiment d'appartenance complexifie la tension que suppose l'*habiter* en Amérique. Cela apparaît évident quand Amy décrit le sentiment de bien-être qu'elle ressent lorsqu'elle travaille comme caissière au K-Mart :

K-Mart est ma vie et voilà très peu de temps que je pense qu'il existe un autre lieu où je pourrais avoir autant de plaisir ou connaître ce que je crois être le bonheur. [...] Dans le magasin, tout est à sa place. Le monde a un ordre, un sens. [...] K-Mart est à l'image de nos voitures, de nos maisons, dans lesquelles les radios ou les télé fonctionnent de jour comme de nuit. K-Mart est le prolongement de notre quotidien. C'est une famille. Mais pour moi, c'est encore davantage. [...] K-Mart est sans histoire¹⁰⁸.

Si le K-Mart suscite un grand sentiment d'appartenance, peut-on croire, c'est qu'il ressemble à la maison, tout en étant purgé du malaise que celle-ci dégage. Le K-Mart correspond à la définition moderne des espaces publics : vide de tout contenu intellectuel et moral, il laisse place à l'assouvissement tranquille des pulsions. Terrain de jeu de l'Amérique, le K-Mart est le lieu, peut-être, où le dilemme entre habiter et détruire se résorbe, se solutionne dans la grande orgie de la consommation. Il devient donc, pour Amy, le substitut de la maison, en plus réussi, puisqu'il assume son caractère indécent et impersonnel. Mais la jeune Amy Duchesnay ne peut pas planter sa tente au K-Mart, alors le problème ne se trouve que reporté. Lorsque sa maison part en fumée, tuant tous les membres de sa famille, la jeune fille ne s'en trouvera pas soulagée. Elle est toujours coincée dans son propre corps, dernier lieu de résidence qu'il lui faudra réduire en poussières.

¹⁰⁷ Edward C. Relph, *Place and placelessness*, London, Pion Limited, 1976, p. 83. Relph parle de "home-sweet-home theme" et de "homesickness", expressions que j'ai traduites plus ou moins justement par « nostalgie de la maison ».

¹⁰⁸ Catherine Mavrikakis, *op. cit.*, p. 125-126.

Chez Lorrie Moore, la question trouve un écho légèrement différent, puisque le corps et la maison sont métaphoriquement pris l'un pour l'autre, plongés dans la plus grande précarité.

Dans la nouvelle « Et en plus, vous êtes moche », Zoé Hendricks s'installe en Illinois pour enseigner l'histoire américaine à l'université. Tant son intégration dans ce nouveau milieu que son installation matérielle se font difficilement.

Le rapport à l'habitation semble caractérisé par l'impression qu'on ne fait que passer¹⁰⁹. La maison ne crée pas d'appartenance, elle n'enracine pas le sujet, mais amplifie plutôt le sentiment de sa fragilité :

Zoé avait acheté une ferme vert menthe près du campus, encore que maintenant il lui arrivait de penser que, peut-être, elle n'aurait pas dû. C'était dur de vivre dans une maison. Elle n'arrêtait pas d'errer de pièce en pièce, se demandant où elle avait posé les choses¹¹⁰.

Zoé n'arrive pas à s'installer dans cette maison, et l'auteure utilise une métaphore d'ordre corporel pour insinuer que le personnage n'arrive pas à « s'engendrer » lui-même :

Pour l'instant, la maison de Zoé était plutôt vide. Le précédent propriétaire avait tapissé sans déplacer les meubles, ce qui avait laissé des vides et des silhouettes étranges sur les murs, et Zoé n'avait pas encore fait grand-chose pour y remédier. Elle avait acheté des meubles, et puis elle les avait rapportés, *meublant puis vidant, préparant puis se débarrassant, comme un utérus*¹¹¹.

On dirait presque que l'identité même de Zoé se trouve menacée par la maison. Ou bien que la maison, en reflétant une identité, alimente l'idée d'un manque, d'une erreur, d'une fraude.

Elle avait également acheté un petit miroir baroque pour l'entrée principale [...]. Mais c'était elle que le miroir effrayait, la surprenant avec l'image d'une femme qu'elle ne reconnaissait jamais. Parfois elle paraissait plus bouffie et plus banale que dans ses souvenirs. Parfois, sournoise et sombre. La plupart du temps elle semblait tout simplement vague. *Vous ressemblez à quelqu'un que je connais*, lui avait-on dit deux fois l'an dernier [...]. En fait, parfois elle semblait ne pas avoir d'apparence propre, ou alors elle avait une apparence quelconque, et ça finit par la surprendre que ses collègues et ses étudiants puissent la reconnaître.

¹⁰⁹ En anglais, les termes « home » et « house » permettent de bien distinguer ces deux concepts. Edward C. Relph rappelle que ce qui caractérise la « home », c'est qu'elle n'est pas interchangeable : « Home is not just the house you happen to live in, it is not something that can be anywhere, that can be exchanged, but an irreplaceable centre of significance. » E. C. Relph, *op. cit.*, p. 39.

¹¹⁰ Lorrie Moore, *Vies cruelles*, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1992 [1988], p. 108.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 109. (Je souligne.)

Comment savaient-ils? [...] Avait-elle l'air de ça? Et elle rendit donc le miroir¹¹².

Si Zoé se voit obligée de se débarrasser du miroir, c'est qu'il lui impose une présence étrange et insoutenable, la « femme qu'elle ne reconnaissait jamais », son propre reflet avec lequel il lui est impossible de cohabiter.

On apprend que Zoé souffre d'une tumeur mystérieuse à l'abdomen. Elle se retrouve à l'hôpital pour une échographie : « Le moniteur était en place et les intérieurs de Zoé apparurent sur l'écran dans tout leur vide gris et sinueux. Ils étaient marbrés dans les teintes de noir et de blanc les plus fines, comme la pierre dans une vieille église, ou bien une photographie de la lune¹¹³. » Ainsi, la description de « ses intérieurs » fait plus penser à un magazine de décoration qu'à un compte-rendu médical. Le corps malade est mis à distance, expliqué comme une chose lointaine, inorganique. Un lieu que la vie aurait déserté.

La nouvelle se termine sur une fête d'Halloween où Zoé, déguisée en os à moelle, « sourit, se demanda à quoi elle ressemblait¹¹⁴ ». Le corps déguisé apparaît comme l'équivalent du corps à son état normal, puisque de toute façon il faillit à fonder une identité fixe, fiable, définie. Toujours subsiste un décalage radical et insurmontable entre le corps, l'habitat et l'être. Ainsi le personnage semble plutôt flotter d'un lieu à l'autre, sans attache, sans présence, s'approchant d'un état quasi spectral. Le corps et la maison devenus également étrangers pour le sujet, il ne lui reste plus qu'à s'extraire peu à peu de l'existence dans une sorte d'indifférence comique.

Je l'ai dit, la maison et l'individu entretiennent des liens étroits et complexes. Dans son essai *Fictions domestiques. La maison dans tous ses états*, Isabelle Décarie souligne l'ambiguïté de ces liens. La maison agit comme « garde-fou », « garde-corps », et à la fois elle menace le sujet d'emmurement, l'expose à la folie, à son propre effacement.

Citant le sociologue Jean-Claude Kaufmann, elle affirme :

Selon lui, les gestes et les objets élémentaires ont une fonction rassurante; ils agissent comment autant de « prothèses » permettant à l'individu d'acquiescer « consistance et stabilité » au fil des jours. Les objets jouent dans cette optique

¹¹² *Ibid.*, p. 109-110.

¹¹³ *Ibid.*, p. 112.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 131.

« le rôle de garde-fou du soi » : ils occupent l'espace en le remplissant, ils rattachent les individus à leur passé¹¹⁵.

Le mot « prothèse » utilisé ici est intéressant puisqu'il rappelle la nature artificielle, compensatoire de ces objets. Mais peut-être, après tout, ces meubles, ces bibelots, et tout ce qui occupe la maison, deviennent-ils des prolongements de soi indispensables, comme si le corps ne suffisait pas à la tâche pour produire de l'identité. Le sujet voit les objets de la maison « se greffer » à lui pour remplacer les morceaux qui auraient été subtilisés ou égarés ça et là en cours de route.

On peut penser que cette idée est sous-jacente aux images que propose Lorrie Moore. Le sujet, en se détachant progressivement de ses lieux de résidence — corps et logis —, tend vers sa propre dissolution dans l'espace. Dans une certaine mesure, la distinction entre espace privé et espace public devient désuète, aplanie, puisqu'il n'y a plus de refuge qui tienne, tout lieu devenant également vide de sens et d'identité. Le continent et ses villes se referment sur eux-mêmes — la frontière comme un couvercle de verre sur lequel on se heurte durement — renvoyant leurs habitants à l'impossibilité du chez-soi.

¹¹⁵ Isabelle Décarie, *Fictions domestiques. La maison dans tous ses états*, Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2004, p. 25.

Isolement et violence

Je travaille surtout le corps dans ses manifestations honteuses, plus que monstrueuses. Pourtant, je crois que les conséquences sur le sujet sont semblables, c'est-à-dire le réflexe de se retirer de l'espace social, de s'isoler dans un lieu où personne ne sera témoin de ses faiblesses. La quête de dignité commande une claustration volontaire, l'abri devenant cellule — au sens carcéral et biologique. Ainsi, le rapport au chez-soi est marqué par le sentiment d'une condamnation, le logis menaçant de phagocyter le sujet. Le corps flirte avec la menace de l'indifférenciation d'avec l'objet, puisqu'il se trouve de moins en moins du côté du vivant.

On peut penser que les corps diminués entretiennent un certain rapport d'équivalence, puisqu'ils ont tous à se débattre avec ces « espaces phobiques » dont parle Noetinger :

L'espace n'est plus sécurisant, le corps ne peut plus s'y mouvoir avec aisance, et tout déplacement menace de devenir trébuchement, errance, ou de tomber dans un état de stagnation aliénante. Dans tous les cas, l'espace du corps blessé menace de devenir un espace phobique, temporairement ou perpétuellement intenable¹¹⁶.

À travers leur quête, si insignifiante soit-elle, des êtres trébuchent, errent, stagnent, se blessent et blessent les autres au passage. Surtout, la relation à l'autre devient difficile, ambiguë, marquée par le sentiment d'une trahison immémoriale. La cloison entre les êtres est étanche; ni le langage ni les gestes n'arrivent à combler l'écart.

C'est dans une certaine apathie que mes personnages vivent leur solitude, leur colère, comme s'ils restaient étonnés, béats devant leur propre révolte, la considérant comme étrangère à eux-mêmes. Leur violence s'imprime malgré tout dans le texte comme un fantasma retenu, contemplé, d'où son caractère jouissif et bouillonnant. Cette jouissance s'apparente à une folie lucide, à un aveuglement découlant d'une vision trop précise, trop éblouissante, trop souffrante. Soudain pris d'un désir destructeur, ils voudraient à la fois accueillir la violence des autres, l'intégrer, et faire imploser la leur jusqu'au soulagement. Forces de vie et de mort entrelacées, enfouies comme un secret précieux.

¹¹⁶ Élise Noetinger, *op. cit.*, p. 29.

Je prétends que la violence chez mes personnages passe pour contenue, tenue à distance, mais d'une certaine manière je pense qu'elle se retourne contre le texte, s'actualise en attaquant le langage. Cela passe entre autres par le bouleversement de la linéarité syntaxique : dislocation de l'enchaînement logique des phrases et des idées.

Dans *L'Échappée des discours de l'œil*, Madeleine Ouellette-Michalska propose une analyse féministe très intéressante de cette stratégie textuelle :

Une deuxième stratégie, que l'on pourrait qualifier de guérilla, consiste à utiliser les blancs du discours comme tactiques de harcèlement. Ces blancs, illustrant les lieux d'exclusion de la femme à l'intérieur des structures langagière et sociale, entachent l'énoncé d'un manque discursif. [...] Prélever ces vides, les mettre sous le nez du voyeur et les réinscrire en écarts, autrement et ailleurs que là où ils sont attendus, en ellipses et éclipses qui déconstruisent les grilles logiques du lecteur-scripteur, font dérailler sa raison, troublent sa vue¹¹⁷.

Ouellette-Michalska utilise le mot « guérilla », comme si cette utilisation du blanc constituait un terrorisme du langage, visant la libération d'un cri retenu. Surtout, elle démontre comment cette « violence créatrice » se déploie sous formes de « tactiques » d'écriture qui, sans devenir systématiques, peuvent représenter la parole syncopée du sujet isolé. Une manière de parler depuis l'écart, depuis la blessure, pour faire obstacle à l'indifférenciation.

Denise Brassard et Élise Turcotte, dans un entretien réalisé pour *Voix et Images*, développent une réflexion très similaire au plan formel, bien qu'elle ne s'inscrive pas du tout dans le même horizon théorique :

V&I : [...] il y a en tout cas des phrases étonnantes, où se juxtaposent des éléments hétéroclites, ce qui rend votre écriture si caractéristique. Vous ne travaillez pas dans la linéarité, ni narrative ni temporelle. Votre syntaxe opère constamment des courts-circuits. [...] Il arrive aussi que les phrases n'aient apparemment aucun rapport entre elles. Cette architecture crée des ouvertures sémantiques, *des fissures qui à la fois creusent le sens et l'élèvent*¹¹⁸.

Il est ici question de briser le flot de la parole, de l'ouvrir et d'exposer ses failles, non pas en bouleversant la phrase elle-même mais en remettant en question le lien causal entre les

¹¹⁷ Madeleine Ouellette-Michalska. *L'échappée des discours de l'œil*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1981, p. 298.

¹¹⁸ Denise Brassard et Élise Turcotte, « Entretien avec Élise Turcotte », *Voix et Images*, vol. 31, n° 3, 2006, p. 17-18. (Je souligne.)

éléments du texte. Comme Ouellette-Michalska, Brassard et Turcotte soulignent l'importance que prennent les vides, les blancs, entre les syntagmes. Ainsi, c'est le principe de discontinuité — soutenant par ailleurs le choix de la forme brève — qui s'applique au plan de la syntaxe. Le silence, la pause, le trou, la fissure, peu importe comment on l'appelle, prend place entre les énoncés, « force de résonance, amplification et propagation du noyau de désir et d'angoisse emplissant la conscience¹¹⁹ ».

Dans le recueil de nouvelles *Caravane*, Élise Turcotte expérimente ce procédé avec beaucoup de justesse. La nouvelle « Une tache » raconte la soirée d'une jeune mère au restaurant, ainsi que les préparatifs qui la précèdent. Le personnage narre une suite d'actions des plus ordinaires qui pourtant, par leur simple description, créent une tension oppressante. Ces gestes normaux apparaissent soudainement comme des anomalies; la situation devient suspecte. Tant par le cadrage inusité que par la syntaxe disloquée, le lecteur entrevoit une étrangeté qui « s'estompe » très vite, mais qui ne cesse de resurgir entre les paroles et les gestes les plus insignifiants :

J'ai pris la pile de journaux et je l'ai rangée dans le panier. J'ai dit salut. J'ai fait un clin d'œil à *mon ami*. Je savais que j'avais souvent pris des bruits pour d'autres bruits. J'ai dit quoi? Il n'avait rien dit. Je me suis retournée, j'ai grimacé, puis je suis revenue vers lui. Là aussi il fallait que je m'y reprenne à deux fois. J'ai dit bon, ce soir je sors avec mon amie. Laquelle? Celle qui a perdu son chat¹²⁰.

À travers ce paragraphe émerge une phrase mystérieuse : « Je savais que j'avais souvent pris des bruits pour d'autres bruits ». Tout le début de la nouvelle nous apparaît effectivement ainsi : comme du bruit. La construction du texte est marquée par le non-dit, par les trous qui font achopper le travail de lecture. Une sorte de souffrance contenue mine le texte, menace tant l'énoncé que l'énonciatrice. La nouvelle culmine avec la découverte du chandail taché :

Le lendemain matin, j'ai aperçu mon chandail qui traînait sur la chaise. J'ai vu la tache. Je savais maintenant qu'elle ne partirait jamais. Je pouvais facilement prononcer ce mot, jamais. La tache ne partirait jamais. Alors je me suis mise à pleurer. J'ai pleuré comme si quelque chose était vraiment arrivé. Et c'était

¹¹⁹ Madeleine Ouellette-Michalska, *op. cit.*, p. 282.

¹²⁰ Élise Turcotte, *Caravane*, Montréal, Leméac, 1994, p. 26.

exact, j'ai pleuré fort, longtemps, parce que quelque chose était vraiment arrivé¹²¹.

Ici, en quelque sorte, le texte devient *lisible* : la révélation de la souffrance soulage la narratrice en même temps qu'elle permet de relâcher la tension syntaxique. Toute la dynamique du texte s'organise entre cette langue violentée et ce récit sans envergure, la forme de l'énoncé luttant constamment avec son contenu. C'est dans cette stratégie que se trouve toute la force, la puissance de l'écriture, qui permet de parler depuis l'écart, de traduire l'intraduisible.

¹²¹ *Ibid.*, p. 29-30.

La ville : passer le seuil

Bachelard affirme que les logis urbains, sans cave ni grenier, ne sont pas des maisons puisqu'elles ne sont pas verticales; le chez-soi n'est pas ancré dans la terre, donc flottant, sans contact direct avec le vent, l'orage, le cosmos qui font trembler et vivre la maison traditionnelle¹²². De la même manière, l'anthropologue David Le Breton parle d'une névrose courante engendrée par les lieux fonctionnels, standardisés, « simulacre de maison » ou « machine à habiter¹²³ ». L'homme n'y trouverait pas plus sa place que dans la rue; il serait dépersonnalisé, nié presque, par ces lieux sans espace.

Ce qui m'intéresse, c'est surtout l'effet que ces types d'habitation peuvent avoir sur nos représentations de la ville. Jean-François Chassay, dans une analyse du roman *Our Fathers* d'Andrew O'Hagan, rappelle que le rêve d'offrir des logements à prix modique au plus grand nombre s'est rapidement transformé en cauchemar :

Les tours construites pour humaniser l'habitat en viennent à symboliser la déshumanisation. [...] Ainsi, Glasgow, monde urbain, impose le progrès en élevant des tours que son promoteur souhaite voir s'étendre de manière tentaculaire au-delà de ses frontières, englober la périphérie dans la ville elle-même. [...] *La ville se referme sur elle-même*, ramenée à ses espaces d'habitation qui, dans le contexte du roman, ressemblent de plus en plus à des cellules¹²⁴.

La ville érigée en une multitude de hautes tours, renfermant elles-mêmes tant de petits logis mal conçus, représente aussi bien ces milliers d'individus « seuls ensemble », empilés les uns sur les autres sans se connaître. Ces habitations « protègent » ces êtres solitaires les uns des autres, gardent au chaud leurs peurs et leurs obsessions. Comme si la ville, dans sa conception même, et de manière paradoxale, permettait d'alimenter une forme d'agoraphobie.

« La ville produit un effet aussi diaboliquement carcéral que [notre] propre corps¹²⁵ », souligne Chassay. Que ce soit dans nos petits appartements ou nos cours clôturées, dans les wagons des métros, l'habitable des voitures ou les cubicules des grands bureaux, la ville semble se tramer entre une enfilade de lieux clos, qui nourrissent notre sentiment

¹²² Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 42.

¹²³ David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, *op. cit.*, p. 110.

¹²⁴ Jean-François Chassay, *Dérives de la fin. Sciences, corps & villes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2008, p. 34. (Je souligne.)

¹²⁵ *Ibid.*, p. 132.

d'étouffement. Et puis, il y a les rues, les ruelles, les parcs, sortes de « lignes de fuite », à travers lesquels je peux tracer mon propre chemin, inscrire ma si fugace présence dans un circuit dont je suis le seul témoin. Mais toujours il s'agit d'une lutte.

Dans « La mort de Mamie », il y a entre autres cette idée banale qu'il faut sortir de chez-soi pour aller à la rencontre de ses « démons ». Élisabeth traîne d'une pièce à l'autre de son appartement en fantasmant sur les promenades qu'elle pourrait faire, si elle en avait la force, si elle n'était pas prise avec cette « phobie des extérieurs ». Dans son appartement, elle engraisse ses craintes, son malaise, sans mots pour le dire, elle grince des dents, de froid ou d'amertume, elle ne sait pas trop, elle ne sait rien.

C'est le message de sa mère qui servira de déclencheur, qui la poussera à passer le seuil : « Dans la conscience commune, les seuils signifient le passage d'un domaine à un autre. Nous sommes moins conscients peut-être que le seuil est en soi un domaine, à défaut d'être un lieu précis. Un espace particulier de mise à l'épreuve¹²⁶. » Ainsi, en traversant le seuil de sa porte, Élisabeth pénètre dans cet « espace de mise à l'épreuve ». Avec son vélo, puis plus tard en voiture, elle entreprendra un parcours urbain au cours duquel elle devra passer de multiples seuils. Toujours il est question d'affronter ses peurs, ses colères, les récits produits par sa mémoire — qu'on ne saurait qualifier de souvenirs —, les failles béantes de son identité. La structure du récit, conçue comme un circuit marqué par les mouvements d'entrée et de sortie, d'arrivée et de départ, sorte de bégaiement spatialisé, voudrait illustrer un passage vers la vie, dont la mort, le deuil, est une escale obligée.

Passer le seuil pourrait être conçu comme le geste marquant l'acceptation d'une fin, l'actualisation d'une rupture entre deux mondes. Ainsi la ville serait non une enfilade de lieux clos, mais une enfilade de seuils, de petites morts et de petits deuils.

« Plus que tout autre lieu, la ville, entité systémique, peut cristalliser la catastrophe¹²⁷. » Pourquoi la ville induit-elle si souvent un intime sentiment que quelque chose va se briser, va exploser, pourquoi inspire-t-elle si indubitablement un imaginaire de la fin?

¹²⁶ *Ibid.*, p. 36.

¹²⁷ *Ibid.*, p. 39.

De la chute du mur de Berlin à l'effondrement du World Trade Center, les manifestations d'un imaginaire de la catastrophe se multiplient dans des villes toujours en expansion, que les ruines qui en surgissent soient littérales ou métaphoriques. La violence ne cesse d'y être reconduite, prenant parfois des airs d'apothéose crépusculaire, la métropole devenant plus que jamais l'espace par excellence de l'oxymore¹²⁸.

On a l'impression que ces ruines, celles du World Trade Center plus particulièrement, deviennent des stigmates, non pas des signes que la fin du monde est à notre porte, mais des traces d'une déchéance qui s'inscrit dans la durée. Marques de notre faute et de notre ignorance, sources d'angoisse pour tout un continent qui ne peut s'empêcher de garder les yeux fixés sur sa plaie. La description de Ground Zero que propose Alain Cambier dans *Qu'est-ce qu'une ville?* est éloquente : « [...] le *ground zero* montre que le béton, l'acier et les hommes sont fondus ensemble, et, devenus magma, sont retournés à l'indifférenciation¹²⁹. » La chair et les matériaux de construction se sont amalgamés dans la destruction. La ville porte donc en elle-même sa propre béance qui menace les corps qui l'habitent, menace les immeubles, les maisons, comme si tout risquait d'être avalé d'une minute à l'autre.

On pourrait souligner que toutes les villes occidentales souffrent du même mal. Pourtant, dans *Lectures des lieux*, Pierre Nepveu s'attarde à la « dimension américaine de ce gâchis moderne », la comparant à « une jeunesse qui n'a pas eu le temps de mûrir », expérimentant « un cheminement précipité, sauvage vers la décadence, l'irréversible dégradation de l'esprit¹³⁰ ». Il ajoute : « Ici, la solitude, *le corps malade de la ville*, l'esprit en folie ou rongé de mélancolie, broyant le noir de ce qui aurait pu être, de la grandeur qui n'a pas été. Est-ce là le désespoir, est-ce la fin, le terminus des Amériques¹³¹? » Nepveu se réfère à une fameuse citation de Claude Lévi-Strauss, qui a dit des villes du Nouveau Monde qu'elles passaient en un clin d'œil de la fraîcheur à la décrépitude : « Certaines cités d'Europe s'endorment doucement dans la mort; celles du Nouveau Monde vivent

¹²⁸ *Ibid.*, p. 13.

¹²⁹ Alain Cambier, *Qu'est-ce qu'une ville?*, Paris, Vrin, coll. « Chemins philosophiques », 2005, p. 26.

¹³⁰ Pierre Nepveu, *Lectures des lieux*, op. cit., p. 121.

¹³¹ *Ibid.*, p. 128. (Je souligne.)

fiévreusement dans une maladie chronique : perpétuellement jeunes, elles ne sont pourtant jamais saines¹³². »

À travers son analyse sémiotique du motel, Bruce Bégout abonde dans le même sens :

Emblème de l'instabilité chronique de tout un pays, le motel représente la forme d'installation typique d'une ville qui n'a pas su s'ancrer définitivement dans le sol, mais se complaît dans les abris temporaires. Aussi semble-t-il prédire à l'Occident qui, géographiquement parlant, prend fin dans le Far-West, son imminente désintégration. En dépit de leur ancienneté et de leur solidité relatives, toutes les constructions architecturales de la ville américaine possèdent cet aspect précaire et accidentel¹³³.

Un déplacement prévisible s'opère entre la ville, caractérisée par son « aspect précaire et accidentel », et les individus qui l'habitent. Et on a devant les yeux l'envers du rêve américain, longuement décrit et commenté dans la littérature étasunienne : la ville américaine comme un « malade chronique », grand corps qui se dégrade, fiévreux et impatient, dans son interminable parcours mortifère.

Mais LA fin du monde n'advient jamais, l'exaltation de ce grand moment reste en suspens, ne demeure que l'inquiétude qui nous prend au ventre, les corps qui se décomposent chacun de leur côté, petites fins du monde bien dérisoires. C'est à ces « désastre[s] personnel[s], s'exprimant d'un point de vue subjectif¹³⁴ » que mes nouvelles donnent toute la place. Je l'ai écrit plus tôt, je ne sais pas parler du monde à travers ses grands événements, comme dans une ligne du temps. Mes récits sont en-deçà de toute trame historique, mais ils ne disent pas moins l'obsession d'une époque pour les scénarios apocalyptiques. La « fin de soi se pense logiquement dans un rapport étroit avec la fin du monde¹³⁵ ».

Avides d'une révélation¹³⁶ qui se fait attendre, les protagonistes de mes textes piétinent, « circulent » dans une sorte de mouvement giratoire infini. Aveugles aux seuils qu'ils passent un à un, ils s'imaginent immobiles, figés. C'est cette contradiction qui sert de moteur au texte : alors qu'ils se débattent avec force dans cet « espace de mise à l'épreuve », ils attendent le dénouement ultime dans une résignation proche du soulagement.

¹³² Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*, cité par Pierre Nepveu. *Ibid.*, p. 121.

¹³³ Bruce Bégout, *Lieu commun. Le motel américain*, op. cit., p. 41.

¹³⁴ Jean-François Chassay, *Dérives de la fin*, op. cit., p. 9.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 90.

¹³⁶ Rappelons que le mot « apocalypse » signifie à la fois catastrophe et dévoilement.

Tous ces gens formés par la langue et le climat et les chansons populaires et les aliments du petit déjeuner et les plaisanteries qu'ils disent et les voitures qu'ils conduisent n'ont jamais rien eu d'aussi étroitement en commun que ça, le fait d'être assis dans le sillon de la destruction.

Don DELILLO

Dans le roman *Impala* de Carole David, une jeune femme, Louisa, apprend que sa mère Connie, qu'elle cherchait depuis des années, s'est suicidée en prison. À la suite de cet événement traumatisant, elle entreprend de retracer l'histoire de sa famille, immigrants italiens éparpillés en Amérique du Nord. Une scène en particulier s'avère révélatrice :

La veille, j'avais rêvé que nous nous promenions dans l'Impala beige sur une route en ligne droite. Ma mère riait, ses cheveux volaient au vent. Il faisait nuit, nous allions vite, Connie riait de plus en plus fort et conduisait sans toucher au volant; la voiture quitta la route, *se retourna sur elle-même*. J'étais morte, mais dans un état de conscience absolue. Ma mère avait été décapitée. Le reste de son corps marchait sur la route. Je l'entendais m'appeler en pleurant : « Louisa, Louisa, es-tu blessée? » Je lui répondais mais elle ne m'entendait pas¹³⁷.

Par l'entremise du rêve, Connie et Louisa, mère et fille, semblent figurer dans une sorte de film hollywoodien (grosse voiture qui file à toute vitesse sur une route infinie, deux belles femmes insouciantes, cheveux au vent), mais les clichés subissent de nombreux déplacements. La mère, une femme magnifique, chanteuse à qui bien des hommes ont promis le succès, « perd la tête ». Son corps décapité crie au bord de la route, sourd aux réponses de sa fille. On peut s'imaginer que ce corps qui a perdu tout contact avec le monde extérieur continue son chemin, fou et perdu à jamais. La violence de l'événement est sous-entendue, presque escamotée. Tout le réseau d'images rattaché à une Amérique rutilante « se retourne sur lui-même », même la violence n'est plus spectaculaire; il reste le désespoir d'un corps-monde décapité. Le continent, en tant que lieu clos, renvoie l'être à ses rêves angoissants, à sa mémoire meurtrie, comme dans le roman de David, le renvoie surtout à un espace intérieur moins paisible qu'on ne pourrait le croire.

¹³⁷ Carole David, *Impala*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, p. 61. (Je souligne.)

Ce n'est pas un hasard si depuis le début de cet essai je parle de corps malade, blessé, abîmé, en évitant sciemment d'utiliser le terme qui tient lieu de qualificatif dans le titre de cet essai : « accidenté ». Au même titre que la fin du monde, l'accident sanguinolent, le grand traumatisme, la catastrophe appréhendée n'advendra pas. Pas dans mes textes, en tout cas. Ce sont « les petits riens de la vie¹³⁸ » qui attaquent le corps, le minent, opèrent la rupture entre deux mondes, celui où l'on pouvait dormir en paix et celui dans lequel, désormais, nos yeux sont agrandis par la peur. « Coupe le souffle le sentiment d'une menace imminente¹³⁹. »

Peut-être est-ce parce que l'accident est déjà derrière nous. Et ce que nous attendons et craignons, ce n'est que son écho, sa faible réplique. Le choc est bel et bien advenu, à un moment donné, quelque part, imprévisible et regrettable. Violent. Et les corps n'en finissent plus de trembler. Ce choc semble s'étendre dans le temps et l'espace, plongeant les personnages dans cette apathie qui n'a rien à voir avec l'insouciance ou le cynisme, mais qui résulterait plutôt de cette sourde douleur qui résonne encore le long des membres. Une fois le sentiment de perte et de défaite intégré, il n'y a qu'à chuchoter pour nous-mêmes : qu'est-ce que je fais après ?

Les corps accidentés se croisent dans les rues, dans les boutiques, les restaurants, se frôlent sur les places publiques bondées, chancelant les uns contre les autres, dans le silence et l'attente. On attend que ça passe, cette lourdeur, cette impression d'être en constante réadaptation. On a beau sortir de chez-soi, sortir pour affronter sa peur, la rencontrer dans le regard des autres, demeure ce picotement dans la nuque, ce manque de souplesse dans les muscles, ce sentiment d'être déplacé. Cette petite gêne aussi, à l'idée que les autres remarquent notre boitillement, nos cicatrices, nos épaules voûtées.

Le sujet accidenté, c'est le sujet déphasé, au bord de la paralysie, au bord du mutisme, duquel arrive à émerger une parole à la fois impuissante et coupable. Le premier réflexe de survie consiste à ouvrir la bouche pour affirmer, comme plusieurs de mes personnages, « ne

¹³⁸ Lorsqu'il se rend compte que son amie Virginia a l'intention de participer à une émission de télévision où les concurrents doivent présenter la liste de leurs problèmes pour gagner un prix, John la réprimande : « Ces gens-là souffrent vraiment. [...] Ce que je veux dire c'est qu'en plus de tout ça — de tous ces petits riens de la vie — [...] ils souffrent vraiment. Ils vivent sur le front des cyclones, leurs vies sont emportées par des déluges — parmi les catastrophes de Dieu. » Grace Paley, *Les petits riens de la vie*, Paris, Rivages, coll. « Bibliothèque étrangère », 1985, p. 87.

¹³⁹ Paul Chamberland, *Une politique de la douleur*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2004, p. 9.

vous inquiétez pas, tout va bien ». Tout va bien, puisque nous avons perdu le contrôle depuis longtemps, puisque nous ne l'avons peut-être jamais eu. Alors nous nous rabattons sur ce que nous avons entre les mains : le corps, les objets, les événements mineurs qui constituent nos vies. Nous nous obstinons à « ne pas croire à autre chose qu'aux gestes de la vie quotidienne, comme si ces pauvres gestes gardaient encore quelque pouvoir pour conjurer l'ordre nouveau qui s'avance¹⁴⁰ », tel que le formule magistralement Anne Hébert dans la citation que j'ai placée en exergue de mon recueil. Ce sont ces histoires que j'ai voulu raconter. L'Amérique accidentée, dans sa force précaire, dans sa parole hachurée.

¹⁴⁰ Anne Hébert, *Le Torrent*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1989, p. 94.

BIBLIOGRAPHIE

1. CORPUS

- CARVER, Raymond. *Tais-toi, je t'en prie*, trad. de l'américain par François Lasquin, Paris, Librairie générale française, coll. « Le livre de poche », 2004 [1987], 281 p.
- DAVID, Carole. *Impala*, Montréal, Les Herbes rouges, 1994, 126 p.
- DELILLO, Don. *Outremonde*, trad. de l'américain par Marianne Véron, en collaboration avec Isabelle Reinharez, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 1999 [1997], 889 p.
- HAWTHORNE, Nathaniel. *La lettre écarlate*, trad. de l'anglais par Marie Canavaggia, Paris, Gallimard, coll. « Folio Classique », 2005 [1954], 370 p.
- HÉBERT, Anne. *Le Torrent*, Saint-Laurent, Bibliothèque québécoise, 1989 [1950], 174 p.
- MAVRIKAKIS, Catherine. *Le ciel de Bay City*, Montréal, Hélotrope, 2008, 291 p.
- MOORE, Lorrie. *Vies cruelles*, trad. de l'anglais par Édith Soonckindt-Bielok, Paris, Éditions Payot et Rivages, 1992 [1988], 255 p.
- PALEY, Grace. *Les petits riens de la vie*, trad. de l'anglais par Claude Richard, Paris, Rivages, coll. « Bibliothèque étrangère », 1989 [1985], 171 p.
- STEIN, Gertrude. *Trois vies*, trad. de l'anglais par Raymond Schwab et Andrée Valette, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 1997 [1954], 328 p.
- TREMBLAY, Lise. *La Danse juive*, Montréal, Leméac, 1999, 142 p.
- TURCOTTE, Élise. *Caravane*, Montréal, Leméac, 1994, 167 p.
- . *La maison étrangère*, Montréal, Leméac, 2002, 221 p.

2. OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

- BACHELARD, Gaston. *La poétique de l'espace*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1992 [1957], 214 p.
- BÉGOUT, Bruce. *Lieu commun. Le motel américain*, Paris, Allia, 2003, 182 p.
- . *La découverte du quotidien*, Paris, Allia, 2005, 600 p.
- BLANCHOT, Maurice. « La parole quotidienne », *L'entretien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 355-366.

- BRASSARD, Denise et Élise Turcotte. « Entretien avec Élise Turcotte », *Voix et Images*, vol. 31, n° 3, 2006, p. 15-30.
- BRAULT, Jacques. *Au fond du jardin. Accompagnements*, Montréal, Les Éditions du Noroît, 1996, 140 p.
- BRUGIÈRE, Bernard. *Les figures du corps*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1991, 351 p.
- CAMBIER, Alain. *Qu'est-ce qu'une ville?*, Paris, Vrin, coll. « Chemins philosophiques », 2005, 128 p.
- CARPENTIER, André. *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2007, 159 p.
- CERTEAU, Michel de. *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1990 [1980], 349 p.
- CHAMBERLAND, Paul. *Une politique de la douleur. Pour résister à notre anéantissement*, Montréal, VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre », 2004, 283 p.
- CHASSAY, Jean-François. *L'ambiguïté américaine. Le roman québécois face aux États-Unis*, Montréal, XYZ Éditeur, coll. « Théorie et littérature », 1995, 197 p.
- . *Imaginer la science. Le savant et le laboratoire dans la fiction contemporaine*, Montréal, Liber, 2003, 247 p.
- . *Dérives de la fin. Sciences, corps & villes*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres essais », 2008, 220 p.
- DÉCARIE, Isabelle. *Fictions domestiques. La maison dans tous ses états*, Montréal, Trait d'union, coll. « Spirale », 2004, 115 p.
- DELEUZE, Gilles et Claire Parnet. *Dialogues*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 1996, 187 p.
- DILLARD, Annie. *Pèlerinage à Tinker Creek*, trad. de l'anglais par Pierre Gault, Paris, Christian Bourgois Éditeur, coll. « Fictives », 1990 [1974], 394 p.
- DUPRÉ, Louise. « Espaces de la mémoire, espaces du féminin : Langues obscures de Nicole Brossard », dans Jeanette den Toonder et Hilligje van't Land [dir.], *Les voix du temps et de l'espace*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Convergences », 2007, p. 347-363.
- GRALL, Catherine. *Le sens de la brièveté : à propos des nouvelles de Thomas Bernhard, de Raymond Carver et de Jorge Luis Borges*, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2003, 375 p.

- GRIMAL, Claude. *Gertrude Stein. Le "sourire grammatical"*, Paris, Éditions Belin, coll. « Voix américaines », 1996, 128 p.
- HALL, Edward T. *La dimension cachée*, trad. de l'américain par Amélie Petita, Paris, Seuil, coll. « Points », 1971 [1966], 254 p.
- HAREL, Simon. *Le voleur de parcours*, Montréal, XYZ, 1999 [1989 chez Le Préambule], 334 p.
- HOUSTON, Nancy et Leïla Sebbar. *Lettres parisiennes. Histoires d'exil*, Paris, J'ai lu, 1999 [1986], 221 p.
- KLOTZ, Nicolas. *La blessure*, France et Belgique, 2005, 160 min.
- LAPIERRE, René. *Écrire l'Amérique : essai*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Essais », 1995, 160 p.
- . « La seconde d'Ézékiel », dans Isabelle Décarie, Brigitte Faivre-Duboz, Éric Trudel [dir.], *Accessoires. La littérature à l'épreuve du dérisoire*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Essais critiques », 2003, p. 161-172.
- LE BLANC, Guillaume. *Les maladies de l'homme normal*, Paris, Vrin, coll. « Matière étrangère », 2007, 224 p.
- LE BRETON, David. *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, 2008 [1990], 330 p.
- . *La peau et la trace sur les blessures de soi*, Paris, Métailié, 2003, 141 p.
- LEMIRE, Maurice. *Le mythe de l'Amérique dans l'imaginaire « canadien »*, Québec, Éditions Nota Bene, 2003, 236 p.
- MERLEAU-PONTY, Maurice. *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2005 [1945], 537 p.
- . *L'œil et l'esprit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1988 [1964], 92 p.
- MONETTE, Madeleine. « Détournements », *Écrits du Canada français*, n° 58 : « Québec/USA », 1986, p. 94-103.
- MONTPETIT, Raymond. « Culture et milieu de vie : l'espace urbain à Montréal », *Écrits du Canada français*, n° 58 : « Québec/USA », 1986, p. 132-141.
- MORENCY, Jean. *Le mythe américain dans les fictions d'Amérique. De Washington Irving à Jacques Poulin*, Québec, Nuit blanche Éditeur, coll. « Terre américaine », 1994, 261 p.

- MORIN, Michel. *L'Amérique du Nord et la culture. Le territoire imaginaire de la culture, tome II*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « Brèches », 1982, 317 p.
- NANCY, Jean-Luc. *58 indices sur le corps et Extension de l'âme*, Québec, Éditions Nota Bene, coll. « Nouveaux Essais Spirale », 2004, 122 p.
- . « La blessure — La cicatrice », dans Élisabeth Perceval, *La blessure : essai*, Paris, Arte éditions et Les Petits Matins, coll. « Bruits », 2005, p. 118-127.
- NEPVEU, Pierre. « Le poème québécois de l'Amérique », *Études françaises*, vol. 26, n° 2, 1990, p. 9-19.
- . *Intérieurs du Nouveau Monde. Essais sur les littératures du Québec et des Amériques*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1998, 378 p.
- . « Narrations du monde actuel », dans Robert Viau [dir.], *La création littéraire dans le contexte de l'exiguïté*, Québec, MNH, coll. « Écrits de la francité », 1999, p. 427-437.
- . *Lectures des lieux*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 2004, 270 p.
- NOETINGER, Élise. *L'imaginaire de la blessure*, Amsterdam, Éditions Rodopi, coll. « Internationale Forschungen Zur Allgemeinen Und Vergleichenden Literaturwissenschaft », 2000, 289 p.
- OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine. *L'échappée des discours de l'œil*, Montréal, Éditions Nouvelle Optique, 1981, 327 p.
- PARÉ, François. *Les littératures de l'exiguïté*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Bibliothèque canadienne-française », 2001 [1992], 230 p.
- . *Théories de la fragilité*, Hearst, Le Nordir, 1994, 156 p.
- PETILLON, Pierre-Yves. *La Grand-route, Espace et écriture en Amérique*, Paris, Seuil, 1979, 250 p.
- RELPH, Edward C. *Place and placelessness*, London, Pion Limited, 1976, 156 p.
- UGUAY, Marie. *Journal*, Montréal, Boréal, 2005, 328 p.